



2647

LES FILLES

DU

PALAIS ROYAL

A. CHRISTIAENS, Libraire

Bruxelles.— Galerie Bortier. 4 et 6



Les trente deux Filles, dans l'Allée des Soupirs.

Restif de la Bretonne, Nicolas Edme

LE

PALAIS ROYAL

PREMIÈRE PARTIE

LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

O tempora! ô mores!... Cicero et Martialis



A PARIS

AU PALAIS-ROYAL D'ABORD ET PUIS PARTOUT

MÊME CHEZ GUILLOT,

LIBRAIRE, RUE DES BERNARDINS

1790

SUJET DE LA PREMIÈRE ESTAMPE

Les trente-deux filles dans l'Allée des Soupirs

On les voit désignées par les chiffres de la Table suivante, et sous le costume indiqué dans notre Préambule.

TABLE DES MATIÈRES

—

LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

1.



AVIS

Tandis que des journalistes mensongers répandent le venin et la terreur; tandis que des âmes atroces cherchent à détruire la confiance, et, par un air de tristesse, aggravent nos malheurs, ne serait-il pas à propos de montrer que la nation a conservé le goût du plaisir, qu'elle n'est point accablée, et qu'elle peut rire encore? Nous donc, célibataire jadis célèbre, un peu singulier, peut-être bizarre, avons entrepris de ramener la nation à des idées plus douces, et tout en attaquant les abus, de présenter quelquefois l'attrait du plaisir. Nous allons former une galerie de tableaux gaîment-tristes; nous allons imiter *Timothée*, *Grétri*, *Daleyrac,* qui calment la fougue des passions terribles par le charme de la musique; nous allons tracer tantôt les aventures originales d'infortunées, dévouées aux plaisirs, comme au mépris public; tantôt celles moins révoltantes, de ces jeunes créa-

tures, qu'on emploie, soit à la restauration, soit à l'amusement de riches vieillards.

Puissions-nous intéresser! Puissions-nous quelquefois faire jaillir une étincelle de consolation, du sein ténébreux du désordre!... Puissions-nous être moraux, au sein de l'immoralité! Puissions-nous, par d'autres vapeurs, éloigner de quelques citoyens, les fuligineuses et coupables chimères de quelques journalistes atroces, calomniateurs des Pères-du-Peuple!

Hommes publics! nous vous dévoilons les abus: notre tâche est remplie; c'est à vous seuls qu'il appartient de les corriger.



LE

PALAIS ROYAL

PAR UN INDAGATEUR
QUI SE NOMMERA QUELQUE JOUR (1)

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

DES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

PRÉAMBULE

Fi! quelle histoire! — Ha, ha! monsieur, madame, ou mademoiselle, ne faites pas si *fi!* Vous lisez bien l'histoire des singes, celle du bœuf, de l'éléphant, du rhinocéros, et Buffon a su vous intéresser pour l'âne... Nous allons, nous, vous parler d'êtres humains : nous allons faire un livre très-moral sur de très-immorales créatures, qui, malgré quelques ressemblances, sont fort au-dessus des

(1) Nous composons ce petit ouvrage antiphilosophique, dans un voyage fait très clandestinement à Paris, cette année 1789.

juments, des ânesses et de toutes les montures possibles. Les belles du Palais-Royal sont très-jolies, surtout les jeunes. Quant aux vieilles, c'est comme partout : une vieille bête n'est jamais belle.

Quoi qu'il en soit, nous allons vous peindre des mœurs singulières, insolites, et beaucoup plus piquantes aujourd'hui qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison.

Mais auparavant, donnons une idée de la figure, de l'âge, de la taille, de la mise (1), de la marche, des mœurs et des talents de ces belles, sous les noms de guerre qu'elles ont adoptés.

La première de toutes, par l'importance qu'elle se donne, est Filumène, nom savant qu'on a prêté sans doute à cette nymphe lors de son début, à cause de sa taille joncée. Elle marche lentement, avec dignité, portant autour d'elle des regards quêteurs, qu'elle s'efforce de rendre languissants. Elle est mieux chaussée que ses compagnes, et jamais à plat.

II. Boutonderose est une petite et jolie personne,

(1) Mlle *Minette S.....*, n'aime pas cet agréable mot. Pourquoi? Il est pittoresque, et vaut dix mille fois mieux que le célèbre *conséquent* de nos cataugans et de nos farauds.

toujours en linon. Elle affecte la marche de Filumène; à peu près comme on voit qu'au Ciel, à la même heure où ces deux belles se montrent, la *petite* affecte de ressembler à la *Grande-Ourse*.

III. Mélanie est une grande fille, mise grandement, dont ordinairement la jupe de gaze est bordée d'un large ruban violet. Elle a les cheveux du plus beau noir, mais elle n'est pas jolie. Cependant elle a des amateurs qui vont chez elle admirer la grande nature.

IV. Aglaé. C'est une jolie fille, un peu moins grande que Filumène, et qui lui ressemble; car souvent on la prend pour celle-ci. Elle est mise avec goût, mais bien moins que son modèle. Pour qu'elle brille, il faut que Filumène ait mené quelqu'un *à la maison*.

V. Rosemonde. C'est une Allemande charmante, d'un blond cendré très-agréable et dont la marche, ressemblant à celle de la princesse de ***, et d'une belle encore plus relevée, inspire la volupté. Elle est presque toujours en gaze, coiffée en fleurs, ou seulement de ses beaux cheveux, qui sont moins touffus depuis quelques mois. Elle demeure *rue du Bouloi*.

VI. Bienfaite. C'est une brune, à couleurs fortes, qui peut-être a pris son nom de sa taille parfaite. Elle est très-brune et très-forte.

VII. Fayelle. Grande femme avec une grande bouche, demi-blonde, qui a pris son nom de sa ressemblance avec une actrice de la Comédie ariette.

VIII. Chouchou, petite fille très-jolie, ou plutôt mignonne, d'environ douze ans, que conduit une grosse femme, dont l'air annonce tous les vices.

IX. Cecilia. C'est une blonde faite au tour, ayant la démarche voluptueuse, l'air distingué. Elle est ordinairement en jupe de gaze, avec un corset brun uni, ou tout en blanc. Elle ne va jamais seule, et donne toujours le bras à une sorte de cuisinière ou de femme de chambre. On l'appelle *la blonde voluptueuse*.

X et XI. Cécile et Rosette. Deux petites filles d'environ 14 à 15 ans, toujours ensemble. Cécile est très-jolie, mais coquine, insolente ; Rosette est brune, un peu pâle, mais douce, complaisante. On va *à la maison* pour Cécile ; l'on y reste pour Rosette.

XII. Zaïre. Fille svelte, presque toujours mise en rayé brun. Elle est d'une jolie figure arrondie et riante. Nous l'avons connue dans une occasion singulière. Le 1er octobre 1789, un garde national la rencontra dans l'allée la plus proche du Club, et lui parla. Après une vingtaine de pas, elle voulut le quitter et prendre l'allée du milieu. L'homme la retint, et lui saisissant assez rudement le bras, il lui dit : Marche-là, devant moi, sur cette ligne. Et elle marcha ; mais en lançant un regard désarmant, si doux, si touchant, qu'il nous fit impression. En effet, cette soirée-là, les filles du Palais-Royal étaient le jouet de la jeunesse indisciplinée, qui les entourait, les troussait et les fouettait. Nous ne sommes ni les soutiens, ni les apôtres du vice, mais nous disons que cette coupable licence, que l'on souffre sans mot dire, accoutume une jeunesse, composée d'apprentis, à devenir cannibale... Aussi, la pauvre Zaïre tremblait-elle que le jeune garde bourgeoise ne la livrât à ces *tigrots*. Elle fit tout ce qu'il voulut. Nous observâmes qu'un des ordres, qu'il lui donna, fut d'aller embrasser un abbé ; puis, de se trousser au milieu de l'allée. Il fallait voir l'air de Zaïre !... Elle nous fit pitié ; nous la délivrâmes, malgré notre infirmité notoire.

XIII. Adelaïde. Grande et charmante fille, ayant l'air aussi décent que son état l'est peu. Elle paraît rarement, et toujours avec une grosse femme, qui, dès qu'on l'a regardée, dit : *Nous allons à la maison.* Et elle y va. On la nomme l'*Athénienne.*

XIV. Dorine, ou la Philosophe. C'est une fille de 24 ans, l'air distingué, ordinairement vêtue en mousseline sur un fond rose. Elle marche avec grâce et lenteur ; ce qui lui sied, à cause de sa délicatesse. Elle est très-polie, et sa conversation a des charmes.

XV. Coquine. C'est une petite friponne, souvent en corset rose, bleu-ciel ou aurore, avec la jupe de gaze. Elle est très-jolie, très-effrontée, très-provoquante, et elle a choisi le nom qui la caractérise,

XVI. Elise. Femme taillée par la Volupté, plutôt que par les Grâces. Elle a 25 à 26 ans; sa taille est épaissie, mais admirablement coupée ; sa marche, son tour de jupe, son port de tête inspirent la volupté. On ne la voit qu'en blanc, en jupe non traînante ; celle à la mode, malgré sa grâce, lui ferait perdre quelque chose.

XVII. Eléonore. C'est une éveillée, le plus sou-

vent en corset brun, avec la jupe de gaze traînante. Elle est vive, enjouée, et donne plus de plaisir par Momus que par Cypris.

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, Sofie, Angélique, Adèle, Zéfire, Zoé, Esther, Zilia. Jeunes personnes, qui viennent rarement dans le jardin le soir, quoiqu'elles demeurent dans une maison voisine, chez une célèbre matrulle. On les nomme les *Houris*. Sophie est brune, Angélique est blonde, Adèle est rouge et Zéfire cendrée. Lorsque vous entrez, on vous livre à Sophie qui, modestement parée, vous reçoit avec une politesse bourgeoise, et vous persuade que vous êtes avec une honnête fille. Elle aiguise les désirs et ne les satisfait pas. Au moment où vous devenez pressant, une porte s'ouvre, vous poursuivez la belle, et vous tombez dans les bras d'Angélique, qui a beaucoup plus d'éclat.

Vous trouvez ici une douce langueur, et tout ce qui peut flatter la vue, des pieds à la tête. Excité par tant de charmes, vous voulez jouir... Angélique se dérobe, et vous trouvez Adèle.

Cette belle rouge ne blesse par aucun défaut de sa couleur ; elle n'a ni odeur, ni taches rousses :

C'est une blancheur éblouissante; elle est plus parfaite qu'Angélique. Vous êtes en feu. Elle disparaît, comme les deux autres, et vous trouvez Zéfire.

C'est une céleste créature que celle-ci, et la plus belle des quatre. Ses cheveux fins, son air touchant, ses manières caressantes vous empêchent de regretter ses compagnes. Vous ne vous possédez plus, et la délicate Zéfire ne pourrait se défendre d'un homme vigoureux. Quatre nouvelles filles très-jolies viennent à son secours, vous enlèvent, elle fuit, et vous vous refroidissez avec une des quatre.

Zoé est destinée à doubler Zéfire, et non à la remplacer : c'est une charmante blonde! mais ce n'est pas Zéfire.

Esther est une noire parfaite, ayant l'air tendre, languissant : elle parle à peine français. Mais ses demi-expressions sont touchantes et voluptueuses. Elle est née en Afrique, au royaume de Juida; c'est une des filles d'un grand du pays; le fils aîné, héritier unique du père, la vendit avec sa mère aux Européens.

Zilia est métive, un peu cuivrée, et paraît descendre d'une Péruvienne et d'un Français. Elle a de belles couleurs rosées, et la peau d'un satiné

admirable. On vous demande votre goût : On vous donne Esther, s'il est noir; mais on ne vous la laisse pas : Zilia survient. Elle est unique, et jamais elle n'accorde le complément ; de jolies, mais ignobles créatures la substituent.

On donne, pour tout cela, depuis un louis, jusqu'à deux, et l'on a de la volupté pour son argent. Mais après avoir passé par les mains de ces créatures, il n'est plus d'homme qui soit homme avec les femmes honnêtes; il les fuit, il est blasé; il est nul pour le mariage et la génération. Un jeune seigneur, pour avoir un héritier, a été dernièrement obligé de conduire sa jeune épouse dans cette maison, sans la lui faire connaître; elle a succédé à Zéfire, et elle est devenue mère. Je ne sais ; mais il me semble que l'enfant, ainsi conçu, dans le délire de l'imagination d'un père affaibli, sera languissant, imbécile, ou vicieux. Les six belles, Sofie, Angélique, Adèle, Zéfire, Esther et Zilia, se nomment les *Houris :* on assure qu'elles sont encore vierges, et qu'au moment où elles auront cessé de l'être, la matrulle leur substituera d'autres, qu'elle fait élever pour ce rôle dans une maison séparée.

XXV, XXVI, XXVII, XXVIII. DOROTHÉE, JEANNE, AGNÈS, CORISANDRE. L'art de la débauche est au-

jourd'hui porté à Pairs beaucoup au delà de ce qu'il était chez les Romains, du temps de Pétrone, de Juvenal et de Martial; c'est-à-dire, sous les Néron et les Domitien. Les quatre filles, que nous venons de nommer, expriment, par leurs noms, leurs charmes, et leur caractère, celui des quatre héroïnes de la *Pucelle* de Voltaire. Pour un louis, elles se succèdent ; pour six francs, on n'en a qu'une, et l'on choisit. L'un veut Jeanne, qui est terrible; l'autre la douce et tendre Dorothée; celui-ci Agnès la timorée ; celui-là, la sotte Corisandre.

XXIX, XXX, XXXI XXXII. Une autre Matrulle du Palais-Royal a trouvé un moyen nouveau de gagner de l'argent : elle est riche ; elle a fait en grand son métier, qu'elle a pris par goût : avant d'être artiste, elle était *amateuse :* Elle cherche partout de jolies fillettes, qui ressemblent aux plus belles femmes de la Cour et de la ville ; elles les leur fait voir, par des moyens qu'elle paie sans doute aux domestiques, les leur fait imiter du plus près possible ; les habille comme elles ; leur fait affecter le même son de voix, les mêmes nuances, adopter les mêmes mots favoris, les mêmes tournures ; et quand elle a réussi, elle découvre les hommes hors de portée, qui sont amoureux de ces

dames, et leur fait payer cher une illusion *Ixione*. Elle a ainsi vendu en effigie tout ce qu'il y a de grand à la Cour et dans le royaume. Elle donne à ces filles les noms de leurs ressemblances; et comme les dames font plus âgées, la Matrulle, par la parure, fait avancer l'aiguille du temps sur ces statues animées. On n'ose ici dire les noms qu'ont porté les quatre filles, dont il est question dans cet article. On les appellera seulement, GERTRUDE, ISABELLE, ROSIÈRE, et POLHIMNIE. La Matrulle se nommait CUNEGONDE.

Parlerons-nous des crabes, des grenouilles, des araignées, des chauve-souris du Palais-Royal?

D'une *Louise* déjà vieillotte, qui fait l'enfant, à cause de sa petite taille?

D'une *Marguerite*, qui se fait appeler *Aménaïde*, et qui va toujours disant, qu'elle vous a reçu chez elle, en vous citant le jour et les circonstances?

D'une *Rose*, avide sangsue, qui accoste les plus jolies filles, pour se donner un prix?

D'une *Françoise*, qui se fait appeler *Française*, parce qu'elle va toujours avec une certaine *Fanni*, qui se dit Anglaise, et qui fait l'auteur?

D'une *Denise,* vieille comtoise, qui en impose le soir, par sa taille guêpée.

D'une *Reinette,* grande grenadière au ton soldatesque?

D'une *Trotine,* ainsi nommée de sa marche provoquante et de son air affairé?

D'une *Toinette,* que sa petite taille fait paraître une enfant de cinq ans?

D'une *Louise,* qui, malgré sa figure commune, se croirait déshonorée, si elle se promenait dans les allées, ou si elle passait sous les arcades du club?

D'une *Jeannette,* qui se met en petite couturière proprette, passe auprès de vous, en vous lançant un long regard modeste: mais qui n'en est pas moins une insatiable harpie?

D'une *Claudette*, qui fait la niaise en parlant et en marchant, mais auprès de laquelle vous ne trouvez rien de naïf, dans le tête-à-tête?

D'une *Raimonde,* blonde très-jolie, qui s'est recrêpie on ne sait comment; car elle paraît plus jeune qu'il y a dix ans, et deux dents qui lui manquaient sur le devant sont revenues?

D'une *Mimi,* qui porte ce nom par antiphrase;

car c'est un colosse, qui se met en cuisinière propre : sa taille n'a de grâce que par-devant ?

D'une *Aimée,* petite honteuse, qui a l'art de rougir, dès qu'on la regarde, et qui semble toujours être à son premier racroc ?

D'une *Nina,* espèce d'endolorée, qui affecte de faire la folle, et de se coiffer comme mad. Dugazon ?

D'une *Renaudette,* qui ressemble fort à mademoiselle Renaud l'aînée, ressemblance qui lui aurait immanquablement procuré quelques bonnes fortunes, si elle n'était pas amoureuse de tous les jeunes gens de seize ans, et aussi grossièrement imprudente, que son modèle est timidement modeste ?

(Elle a, dans le commerce, deux sœurs ; une cadette très-jolie, qu'on nomme *Joséfine,* ou la *Cerise ;* et une aînée, dite la *Graveline,* d'environ vingt-cinq ans, belle femme; mais très-méchante : C'était un beau sang ! On doit regretter que trois belles filles se soient perdues pour la génération présente, dans la classe précieuse des Artisans, pour être des catins médiocres ?)

D'une *Nicolette,* jolie, charmante ! qui retrace les attraits d'une brune brillante, qu'on rencontre

souvent dans la rue Saint-Jacques, : elle est douce, complaisante; mais elle manque d'esprit; elle ne parviendra jamais ?

Non plus qu'une *Marie-Jeanne,* jolie poissarde, toujours mise dans son costume, mais qui ayant eu le malheur de se laisser contagier, à son premier début, a pris au traitement, un fumet oral; son souffle repousse ceux qu'attirait sa beauté ?

D'une *Pellagie-Teillovi,* qui s'est débauchée, pendant que son père était colporteur au Palais-Royal. Elle a séduit, avec des châteries, trois sœurs qu'elle a, *Florence, Reine, Tobiette ?*

D'une *Nannette,* une fille de fruitière, qui vous conduit dans des allées, à l'aide d'un petit frère qui fait le guet. Cette infortunée sera perdue, avant que d'être fille ?

D'une petite *Manette,* orpheline de neuf ans, dont une odieuse créature s'est emparée, pour en profaner l'enfance. Elle demeurait chez un chandelier, à la Porte-Bussi ?

D'une *Flipote*, jeune femme d'ouvrier, débauchée par la corruptrice de la précédente; sous prétexte que le mari étant valétudinaire, elle a besoin de gagner ?... etc.

Non, non, nous ne parlerons pas de ces ignobles

malheureuses, dont hier nous défendîmes une des plus jeunes, contre les attaques de dix petits garçons, qui la voulaient obliger à satisfaire, dans le jardin même, le plus âgé d'entr'eux. Car la police est horriblement négligée, depuis quelque temps !

Nous conduirons ensuite nos lecteurs au CIRQUE, et nous passerons en revue différents ordres de FILLES, qu'il sera bon de faire connaître, dans les deux *parties* suivantes : savoir ;

Les SUNAMITES, ou les RESTAURATRICES, qui deviennent ensuite BERCEUSES ;

CHANTEUSES OU CANTATRICES ; ET CONVERSEUSES.

Enfin nous terminerons, par cinq historiettes intéressantes, les IV GENTILSHOMMES POPULAIRES, avec LA MÈRE GRANDOMANE et le CURÉ PATRIOTE.

Mais, revenons à l'histoire de chaqu'une des FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS, telle que nous sommes parvenus à la découvrir, en employant les moyens les plus adroits.

PREMIÈRE FILLE

—

FILUMÈNE

Pour lancer une femme dans le grand monde, il faut un puissant ressort. Des dispositions naturelles sont nécessaires, pour faire un grand rôle, pour le faire avec grâces, avec aisance, avec goût. En voyant Filumène au grand jour, on s'aperçoit aisément que tous ses traits sont réguliers, doux, et qu'ils étaient faits pour la vertu. Cette observation, que nous fimes, en lui rendant visite à onze heures du matin, nous donna un pressentiment de son histoire. Nous lui dîmes, qu'elle était d'une condition non commune, qu'elle avait été honnêtement élevée, et que nous serions charmés de la connaître à fond?

Filumène sourit, tergiversa, nous mentit, et

nous renvoya insatisfaits. Nous eûmes recours au registre de l'inspecteur, et nous y trouvâmes les vrais noms de la *fille*, sa rue, la condition de sa mère. C'en fut assez ; nous nous rendîmes dans la rue *Mazarine*, et à force d'informations, nous y apprîmes ce que nous voulions savoir.

En 1770, il y avait dans ce quartier une jeune parfumeuse, à laquelle on ne voyait pas de mari. Elle en avait un cependant. C'était un assez bel homme, l'air distingué, toujours en jolie perruque blonde, qu'on appelle bonnet, en habit gris très-propre, avec un collet violet, des bas de soie blanc-perle, culotte et veste de satin de même couleur. Cet homme était extrêmement poli pour les voisins. On le voyait rarement; mais il soupait tous les dimanches soir avec sa femme. — Le joli ménage (disait-on)! Quel dommage que l'emploi de cet honnête homme l'oblige à s'éloigner de son aimable femme?... Ne coucher avec elle qu'une fois par semaine! c'est terrible!... — Il est apparemment homme d'affaires d'un grand seigneur... Tels étaient les discours du voisinage.

Mad. *Torel*, c'est le nom de la mère de Filumène, eut une fille, qui fit l'admiration de tout le monde par sa gentillesse. Elle en eut ensuite une seconde, appelée *Sofie*, plus mignonne encore. Ces

enfants avaient eu de superbes layettes, et l'on disait, dans le quartier, que M. l'intendant faisait bien ses affaires. Jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1784 et 1785, les deux sœurs étaient mises comme de jeunes personnes de condition. Personne ne soufflait; on croyait savoir ce qu'était leur père; on avait même découvert qu'il était l'intendant d'un évêque.

Mais tout à coup, en 1786, la parfumeuse parut triste, éplorée : elle prit le deuil de veuve. Ses filles étaient encore plus jolies, sous ce triste costume. On vit alors paraître quelques beaux messieurs à la boutique de la mère, qui abandonna son commerce. Elle disparut avec ses filles.

C'est que le père, non l'intendant, mais l'*** de*** lui-même, était mort d'apoplexie, sans avoir pu rien faire pour sa femme, ni pour ses enfants. Nous disons sa femme : c'est qu'effectivement le faux Torel l'avait épousée, sous le nom de son valet de chambre, et qu'il s'était fait recevoir marchand parfumeur. Aussitôt après sa mort, Mad. Torel, qui n'avait pas ménagé, se trouva presque sans ressources, avec sa mauvaise boutique. Quelques connaissances de son mari vinrent la voir, et se proposèrent pour entretenir ses filles, après

lui avoir déclaré, ce qu'était son mari ; car elle l'ignorait.

Le plus scélérat d'entre'eux, riche bénéficier déguisé exprès sous l'uniforme de la marine, eut Filumène, l'aînée. Il la séduisit, la corrompit, et quand il en fut las, il la mit chez une matrulle, qui profita de la seconde fleur de ses charmes. Filumène, qui se vit recherchée, sentit enfin tout ce qu'elle valait : elle voulut se mettre à elle, se loua un bel appartement, celui qu'elle occupe aujourd'hui, 3 août 1789, et où elle exerce son art : car celui des filles comme elle n'est pas un métier, à cause de ses finesses exquises. Filumène tâche d'avoir des grâces, de la politesse, des talents. Elle estropie un peu tout cela ; mais on lui tient compte de la bonne volonté.

Nous en resterons-là, pour cette première *fille*.

Quant à Sofie, sa cadette, plus heureuse que son aînée, elle eut pour amant un premier commis des bureaux de Versailles, qui devint veuf la seconde année de *l'entretiennement*.

Il était si charmé de la beauté, des grâces de Sofie, si touché de son attachement, qu'il l'a épousée. Elle est passablement heureuse. On dit qu'elle ignore le sort de sa sœur. Elle l'apprendra par cette historiette. Car, vu la célébrité de notre nom,

nous espérons qu'elle sera lue de tout le monde.

Nota. Filumène n'est plus fille publique aujourd'hui 15 décembre 1789. Elle est montée d'un cran.



DEUXIÈME FILLE

—

BOUTONDEROSE

Cette enfant n'a pas 14 ans. Elle a sans doute pris son nom de sa jolie figure, ornée d'une bouche mignonne. Son origine ressemble beaucoup à celle de Filumène.

Deux sœurs, l'une appelée *Rosette,* l'autre *Rosalie,* vivaient avec leur mère, veuve qui avait été belle femme. Rosette était une majestueuse fille, d'une belle proportion, d'une grande beauté ; ayant tout parfait, la main, la taille, la jambe, le pied ; de beaux cheveux noirs, un air noble, etc.

Rosalie était blonde, plus petite ; elle avait un visage arrondi, un joli sourire, etc.

Un homme riche, qui vit Rosette, eut envie de lui faire un enfant. Il présuma qu'en jetant sa

progéniture dans un si beau moule, il aurait un résultat superbe, auquel il s'attacherait, et qu'il légitimerait, d'après les circonstances. Il fit connaissance de la mère, femme du commun, que le père des deux belles avait épousée par amourette, et hasarde ses propositions, de cet air philosophique qui persuade, quand il est accompagné d'or. La mère l'écouta, fut convaincue, et lui procura un entretien avec sa fille, la brune.

L'homme riche n'était pas un de ces séducteurs à paroles emmiellées ; il parla sans détour, fermement, et avec des raisons : — Mademoiselle (dit-il à Rosette), vous êtes belle, superbe! je voudrais avoir un enfant de vous, parce qu'il aurait sans doute quelque chose de cette belle forme qui vous distingue. Consentez-y, et je vous fais 2400 livres de rentes aujourd'hui ? Rosette, étourdie de la proposition, et de la manière dont elle était faite, demanda du temps pour se consulter. La maison était gênée ; on accepta le contrat, qui fut passé devant notaire, et, le soir même, le donateur fut admis auprès de Rosette.

L'homme *dormit* avec elle, jusqu'à ce qu'elle fut enceinte : dès que les premières indices de grossesse parurent, il dit à la belle : — Mademoiselle, je ne suis pas un libertin : je suis même très-peu

sensible aux plaisirs de l'amour : je ne le suis qu'à ceux de la paternité : vous êtes *prise?* (à ce que dit votre mère) : je me retire, et ne veux plus vous gêner. Il se retira en effet.

Il eut cependant l'œil sur la conduite de Rosette. La belle avait du tempérament. Un joli jeune homme lui plut, et elle eut quelques faiblesses... Le but de l'homme riche avait été, si elle avait une fille, de tâcher de lui faire un garçon, et alors de l'épouser. Mais l'infidélité l'éloigna pour jamais. Il avait résolu, si c'était un fils, de le faire enlever, et de l'élever lui-même. Ce fut une fille, qu'on nomma Rosette, ou Boutonderose : il ne s'en inquiéta plus, et la laissa chez sa mère, en lui constituant, néanmoins, une rente égale à la première. Ce qui l'écarta encore, ce fut de voir Boutonderose petite et délicate. Il perdit de vue la mère et la fille.

Boutonderose avait dix ans, et elle était en pension, avec sa mère, dans une maison de la rue *Saint-Martin,* près l'Opéra, quand sa gentillesse, frappante dès lors, et sa propension à caresser les hommes, donnèrent à un libertin, premier commis de l'intendant, l'envie de l'enlever. Il se fit aimer de Boutonderose, et un beau jour, dans l'après-dînée, qu'elle était restée seule à la maison, avec

une vieille servante, il entra, sans être vu, dans le cabinet où la petite dessinait, lui fit ses propositions, lui découvrit sa naissance, et que sa prétendue marraine était sa mère, la persuada, et l'emmena.

Rosette fut déflorée par ce misérable, avec des peines infinies. Il la garda un an : s'en lassa ensuite, en prenant du goût pour une fille faite, et la remit à une matrulle du Palais-Royal.

Boutonderose est restée dix-huit mois à rapporter gros à cette femme. Mais bientôt elle s'est ennuyée de la servitude, et, conseillée par une cuisinière de la matrulle, elle s'est mise à elle, à quatorze ans et demi, ce 1er septembre 1789.

Nous espérons que le père de Rosette, après avoir lu cette histoire, viendra au secours de son infortunée fille !... Sa mère au moins la réclamera.



TROISIÈME FILLE

—

MÉLANIE

Un abbé fort laid, ex-jésuite, s'établit à Paris, rue *Saint-Hyacinthe*, en 1765 ou 1766. Il avait sa pension, quelque patrimoine, et une sœur un peu plus riche que lui, attendu qu'elle avait été séduite par un riche prélat, à l'âge de quatorze ans. L'abbé *Naya* fit venir auprès de lui Mlle *Mélanie* Naya sa sœur, et ils mirent en commun leurs deux *avoirs*. Au bout de six mois de société, Mélanie accoucha d'une fille. Son frère avait dit à tout le monde, au commencement de la grossesses, que sa sœur était veuve.

L'enfant était destinée à l'hôpital : mais il arriva que la mère eut trop de lait ; le médecin lui conseilla de nourrir. Elle allaita sa fille. Voilà comme

la petite Mélanie-*Levêque* fut élevée. On s'y attacha : l'oncle s'était fait journaliste ; il vivait dans l'aisance, et cette enfant l'amusait.

La jeune Mélanie grandit. Elle n'était pas belle ; mais elle était faite comme on sait ; elle avait la peau blanche, et ces cheveux si noirs, qu'on admire. Il venait chez le journaliste Naya, beaucoup d'auteurs, petits, grands, riches, pauvres, beaux, laids, froids, chauds, etc. Un d'eux, qui était riche, laid et chaud, trouva plaisant de séduire la nièce du journaliste, qu'il croyait sa fille, pour se venger de la manière persifflante dont Naya avait annoncé sa production la plus chérie. M. *Rocher* guetta la petite Mélanie, dont l'esprit était nourri de la lecture de tous les romans et de toutes les poésies érotiques qui se fabriquaient dans la Capitale. Il la trouva un jour au Luxembourg avec sa mère. Il était accompagné d'un ami très-doré : il pria celui-ci d'occuper la noire et laide Mélanie, tandis qu'il parlerait à la jeune. Mlle Naya mère fut éblouie par la dorure, et trouva très-spirituelles les choses que le ver luisant lui débitait : Elle fut distraite. M. Rocher ne s'oubliait pas auprès de la petite. Il lui fit des propositions brillantes, et qui parurent si réelles à la jeune personne, qu'elle fut déterminée sur le champ. Le riche *lettreur* en fut surpris, et ne la

crut pas innocente. Cependant il profita de l'occasion. Il emmena la petite, alors âgée de dix-sept ans et six mois.

Au bout de la grande allée, la mère se retourna ; elle ne vit pas sa fille. Rocher, qui venait de la mettre dans une maison voisine, paraît alors, et demande à la dame, si elle a maltraité sa fille ? Mlle Naya convient d'une querelle assez forte le matin. Rocher lui dit, qu'elle vient de fuir ; qu'elle voulait qu'il l'accompagnât ; qu'il s'y est refusé ; qu'un autre homme de la connaissance de la jeune Mélanie étant survenu, la petite était allée se jeter dans ses bras ; qu'ils étaient montés en fiacre, et qu'il accourait pour l'avertir. Il dit le n°. et promit de découvrir la retraite de la demoiselle.

Grande rumeur ! On s'en retourna. L'abbé-journaliste mit tout en combustion, et ne retrouva pas sa nièce, qui était chez M. Rocher.

Celui-ci, que la facilité de Mélanie Levêque avait mal prévenu, la traita lestement, et ne crut pas à son bonheur réel. Il fit pis encore : animé par la vengeance, il voulut lui faire multiplier les écarts, pour aggraver l'avilissement de la fille de son critique ; il céda Mélanie à un ami : celui-ci à un autre. Elle passa par dix mains, avant d'être placée chez une matrulle, avec qui elle est restée deux

ans. Elle s'est enfin mise à elle depuis la mort de sa mère, arrivée en 1788. Elle n'est pas jolie : mais elle a des amateurs, qui vont la visiter, pour satisfaire le plaisir de la vue.

Nota. Mélanie était encore au Palais royal, mardi 15 décembre. Elle nous parut fort triste ! Nous lui en demandâmes la raison. Elle venait d'entrevoir son oncle. Ceci nous a donné l'idée de la servir. Nous avons averti M. Naya le dimanche 20 ; et le lundi 21, il avait retiré Mélanie du désordre.



QUATRIÈME FILLE

—

AGLAÉ

Une riche marchande de la rue *du Roule* avait deux filles très-jolies : elle maria l'aînée à un intrigant, qu'elle crut un bon parti, lequel en eut une fille, et fit mourir la mère de chagrin.

Cette enfant fut élevée au couvent jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que sa grand'mère maternelle mourut. Le père alors, profitant de l'inexpérience de sa fille, la tira du couvent, et s'appropria tout son revenu, qui était d'environ six mille liv. C'était une trouvaille, pour un joueur, un chevalier d'industrie, qui, depuis quinze ans, ne vivait que d'escroqueries. Il joua, perdit. Mais comme il ne pouvait toucher aux fonds, il eut l'infâmie de chercher une ressource dans la beauté de sa fille.

Pour parvenir à réaliser son horrible dessein, il voulut qu'elle eût une faiblesse honteuse, et voici comme il s'y prit. Il fit voir sa fille à une matrulle célèbre. Cette femme vint à la maison, comme une connaissance honnête et, après une sorte d'intimité, demanda quelquefois Aglaé, à laquelle on procura le divertissement du spectacle, chez *Audinot* et *Nicolet*, ces corrupteurs des mœurs publiques qu'ils attaquent dans la classe la plus séductible et la plus utile de la société. Ces spectacles obscènes égayèrent la vertu d'Aglaé. On la fit trouver à quelques soupers de *parties* : mais elle ne vit pas encore l'arrière-scène. Enfin, un soir, on l'enivra, et elle passa la nuit avec un homme !...

Ce libertin fut si content d'Aglaé, qu'il offrit de l'entretenir. On l'y fit consentir avec adresse. Elle retourna chez son père. L'entreteneur pourvoyait aux besoins de sa maîtresse, et le père consumait tout le revenu. Il emprunta même quelques sommes à l'amant de sa fille. Celui-ci se lassa de prêter, et fit sortir Aglaé de la maison. Le père l'attaqua en rapt, pour avoir de l'argent. L'entreteneur prouva qu'il avait trouvé la demoiselle dans un lieu public. Alors le père coupable et dénaturé dénonce sa fille, et la fait mettre à l'hôpital...

Elle en sortit trois jours après, par le crédit de son entreteneur. Mais ce fut une tache aux yeux de cet homme, qui ne vit plus, dans la jeune personne, qu'une malheureuse, flétrie par une condamnation à l'hôpital..... Il l'abandonna peu de temps après.

Aglaé alla demeurer chez sa corruptrice, qui la traita comme ses *filles* ordinaires. Aglaé ne put supporter ce genre de vie cruel, qui n'est propre qu'à des femmes de bas-étage, accoutumées aux orgies, à se gourmer, en un mot, à un train de vie soldatesque. Elle a quitté la matrulle, et s'est mise à elle.

Il faut espérer que la lecture de cette histoire lui fera ouvrir les yeux sur son misérable état, qu'elle changera de conduite, elle qui est née honnête, et qui n'est pas volontairement tombée dans le vice ; qu'elle s'adressera aux magistrats, contre son indigne père, et qu'elle méritera qu'on lui rende justice.



4.

CINQUIÈME FILLE

—

ROSEMONDE

La seconde fille de la dame de la rue *du Roule* avait épousé un médecin célèbre, qui fut appelé en Allemagne auprès d'un souverain puissant. Cet homme était vicieux. Il devint riche de 40 mille livres de revenu, se dégoûta de sa femme, qu'il renvoya en France avec une petite pension, et garda auprès de lui les deux filles qu'il en avait eues.

Pigeonier (c'est son nom) aimait ses deux filles, surtout l'aînée, qui était une beauté. Mais il n'en était pas plus économe. Il avait des maîtresses auxquelles il prodiguait son argent, et loin d'économiser avec ses 40 mille livres d'honoraires, il s'endettait. Sur la demande de sa femme, il lui envoya

leur cadette. Cette jeune personne arriva dans la capitale à la fin de 1785.

Pigeonier ne voulait pas que son aînée sut l'adresse de sa mère et de sa sœur ; il supprimait leurs lettres depuis longtemps. Il se livra plus que jamais à la débauche, qui lui causa enfin la mort, au mois de septembre 1786.

Personne n'écrivit à la veuve : ses lettres brûlées ne laissaient pas savoir où elle demeurait. D'ailleurs. les dettes absorbèrent bien au-delà de tout le mobilier.

Rosemonde, jeune, belle, formée à l'art de plaire, par des femmes peu décentes, se trouva seule, abandonnée. n'ayant de connaissance intime que son ennemie la plus cruelle, la dernière maîtresse de son père, qui avait toujours été jalouse d'elle. Cette femme la prit avec elle, vendit sa fleur à un homme riche, sans trop s'embarrasser de ses larmes, puis l'amena dans Paris, où elle la prostitua.

Cette abominable créature mourut six mois après, d'avoir mangé goulument un reste de poisson, accommodé de la veille et gardé dans un vase de cuivre mal étamé.

Rosemonde se trouva seule, et fut l'héritière de cette femme qui lui donna tout en mourant. La

jeune infortunée continua son vil commerce. Mais nous avons ici un dénoûment récent, postérieur à l'impression du *Préambule* de ces historiettes. Il est du 6 octobre 1789.

Madame Pigeonier et sa fille cadette étaient allées dîner ce jour-là chez une tante, dans la rue Saint-Victor. Un homme très-répandu s'y trouva. On parla de différents évènements; entr'autres des malheurs d'Aglaé, qui venaient de se découvrir à sa famille. L'homme répandu, à cette occasion, parla des filles du Palais-Royal. — Je n'en connais pas, dit-il, de plus intéressante qu'une jeune Allemande, appelée Rosemonde, C'est l'enjouement, la douceur, l'amabilité, la décence personnifiées ; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle a des traits de mademoiselle (montrant la cadette).

Ces mots frappèrent madame Pigeonier et tout le reste de la compagnie. Malgré le mauvais temps, on résolut d'aller au Palais-Royal. On sait que cette soirée du 6, toutes les boutiques étaient fermées, et que le café *Manouri* fut clos, pour la première et l'unique fois, depuis quarante ans. On ne trouva personne dans l'Allée-des-Soupirs. On voyait seulement quelques groupes sous le passage du Cirque, dans les galeries en bois et au pied du grand escalier du Palais.

Le conducteur dit alors aux dames :

— Je sais la demeure de Rosemonde ; allons chez elle ?

On y consentit.

Le conducteur se présenta seul, mais la mère était à la porte. Dès que Rosemonde eut ouvert la bouche, avant même de la voir, madame Pigeonier la reconnut. Elle s'élança dans l'appartement en s'écriant : — Ma chère ! ma pauvre fille ! en quel état je te trouve ! Et elle l'embrassa. Rosemonde la reconnut également, et ne sentant pas son ignominie, elle lui rendit ses caresses. On lui présenta ensuite *Annette,* sa sœur. Rosemonde paraissait transportée de joie. Elle offrit d'aller sur-le-champ avec sa mère. On règla tout, on renvoya sa vile domestique, on ferma les portes et l'on partit.

On n'avait rien demandé à Rosemonde, dans un lieu dont on voulait promptement sortir. Mais lorsqu'on fut à la maison, la mère et la sœur cadette s'informèrent des détails.... La jeune Pigeonier les donna sans hésiter. Ils navrèrent l'âme maternelle !... Une seule chose consola : c'est que le cœur était innocent.

Rosemonde a repris le chemin de la vertu plus facilement qu'elle ne l'avait quitté. On a vendu tout

ce qu'elle avait dans sa demeure, et sa mère a purifié ce produit, par l'usage qu'elle en a fait... Que nous serions heureux, si nous avions plus souvent un dénoûment pareil !



SIXIÈME FILLE

—

BIENFAITE

Je crois cette jeune personne de la famille du sieur Bienfait, qui a quelque célébrité. Quoi qu'il en soit, voici qu'elle est son histoire.

Bienfaite, dont le nom de baptême était, je crois, *Thérèse*, fut mise de bonne heure à danser parmi les enfants chez *Nicolet*. Mais jamais elle n'eut assez de souplesse ou de force dans le jarret pour devenir danseuse. Elle fut le mépris de ses compagnes. Une voix rauque empêcha de la destiner aux rôles. Cette enfant cependant était jolie. Mais comme elle était méprisée à cause de son manque de talent, elle était le plastron de toute la *sautaille* et de toute la *baladinaille* de *Nicolet*... Sa mère fut obligée de la tirer de là.

Cette femme, qui n'était pas sans une sorte d'astuce, prit un appartement, et donna sa fille, dans le quartier, pour la *Julie* d'*Audinot*. Ceux qui pouvaient vérifier le mensonge étaient rares, il ne le fut pas. C'était mademoiselle Julie, dans l'opinion.

Un aveugle fort riche, assez vieux et nouvellement veuf d'une très-méchante femme, entendit parler de sa jolie voisine. Il savait que mademoiselle Julie avait de la réputation. Mais comme il n'allait jamais qu'à l'Opéra, il ne connaissait pas le son de sa voix. Cependant, sur le récit de ses charmes, il s'informa d'elle et vit sa mère. Il sut alors que la prétendue Julie était à *louer*. Il se la figura merveilleuse, et proposa mille francs par mois, outre les étrennes et deux bouquets aux deux fêtes de la belle, *sainte Julie et sainte Thérèse;* ce qui devait composer la somme de 50 louis.

Ce marché conclu, Bienfaite vint auprès de son galant, aveugle comme l'Amour. Elle adoucit sa voix, au point de prendre celle des masques. Elle ne lui a jamais parlé autrement. L'aveugle trouva des charmes parfaits, paya bien et fut heureux. La mère et la fille l'accoutumèrent à des séances silencieuses, pendant lesquelles la fausse Julie, qui se disait sujette à un mal de gorge, ne pouvait parler.

Elle était alors remplacée par une petite voisine, fille publique de son métier.

La raison de cette conduite était non-seulement l'éloignement qu'inspirait l'aveugle, laid, vieux et fort sale, comme tous les gens de son état, mais encore l'envie qu'avait madame sa mère de tirer d'un sac deux moutures. En effet, tandis que la petite *Zaïre* était auprès de l'aveugle et surveillée par la mère, Bienfaite recevait d'autres amants et gagnait au double.

Tout allait assez bien, lorsque l'inspecteur de police du quartier tira toute l'aventure au clair. Ce coquin intéressé, comme tous ses pareils, fut indigné qu'il se commit du mal dans son arrondissement autrement que par sa protection payée. Il fit déguiser un espion, qui se présenta comme amant chez Bienfaite et sa mère. Il fut reçut. L'inspecteur, qui fournissait l'argent, savait bien comment le retirer. L'espion obtint les faveurs de Vénus, et donna les amertumes vénériennes...

L'aveugle y fut pris. Il éclata. L'inspecteur accourut à son secours, enleva la mère et la fille, les conduisit à *Saint-Martin*, qui existait encore, et s'empara de tout leur avoir, devenu considérable ! Ce fut un coup d'or !...

On fit traiter Bienfaite à Bicêtre, c'est-à-dire de

la manière la plus cruelle et la plus imparfaite, manière détestable, effet de l'ignorance, et dont *Préval* et *Mittié* démontrent si bien les dangers en en présentant une meilleure. Bienfaite, de tous ses charmes, ne conserva que sa taille. Elle sortit de l'hôpital pauvre et boursoufflée ; sa mère, moins heureuse, y était morte. Le dernier rejeton de l'ancienne famille des *Bienfaits*, qui était peut-être greffée sur celle des *Briochés*, se trouva seule, isolée, sans asile ; elle entra chez une matrulle, gagna quelques nippes, se mit à elle, acheta un karako brun-rayé, vint briller le soir au Palais-Royal en cachant à force de rouge certains ravages, et est enfin parvenue à la gloire d'être une de nos héroïnes.

Observons que les anciens exempts inspecteurs-espions faisaient plus de mal aux mœurs en un an, sous les lieutenants de police, que tous les magistrats de ce nom redouté n'ont fait de bien en un siècle... Y avait-il quelque part une jolie fille honnête et pauvre, on la *catinisait*, malgré elle, en l'arrachant des bras de sa mère épouvantée.

SEPTIÈME FILLE

—

FAYELLE

Un marchand tabletier, des environs du Palais, avait pour fille une grande blonde très-aimable. La bouche de cette jeune personne allait presque de l'une à l'autre oreille ; et cependant elle se donnait, par son sourire, un charme inexprimable.

Un huissier-priseur, qui faisait le beau fils, en devint amoureux et l'épousa. Fayelle mariée fut d'abord heureuse. Elle aimait son mari, elle en était aimée. Ils vivaient doucement dans l'aisance, quand un jeune bénéficier du voisinage vint déranger tout cela.

Un jour il aborda Fayelle, qui montait les degrés du Palais. Il donna des louanges à ce qu'il voyait, au pied, à la jambe.... Fayelle se retourna. — Je ne

m'étonne pas ! s'écria le bénéficier. Ho ! mon Dieu ! mademoiselle ! comment se fait-il que vous soyez ici, à pied, à l'heure qu'il est ! Vous jouez aujourd'hui ? — A quel jeu, monsieur l'abbé ? — Mais, dans *Rose et Colas*. — Fayelle éclata de rire. — Vous êtes fou, Monsieur l'abbé ! — Et, vous, Mademoiselle, vous êtes charmante !... Parbleu ! (se dit-il à lui-même) ; c'est Mademoiselle *Du-Fayel* des Italiens ! — Non certainement. — Car... vous êtes mieux.

Ce fut ainsi que commença la connaissance. Le bénéficier était bel homme : il plut. On le reçut, de l'aveu du mari. Au bout de quelques mois, il séduisit la femme. L'huissier s'en aperçut : il n'avait pas eu d'enfants ; il était sans occupations, à cause des affaires actuelles : il chassa son infidèle épouse de chez lui.

Fayelle alla trouver l'abbé. En ce moment même, il venait de recevoir la nouvelle de la suppression de son bénéfice. Il était au désespoir ; et reçut mal sa maîtresse.

Fayelle n'osa pas retourner chez ses parents. Elle connaissait deux sœurs, ouvrières en modes, qui tenaient une boutique au Palais. Elle les alla trouver, les pria de la recevoir, et de la faire travailler. Les deux sœurs l'accueillirent, et lui donnèrent un man-

telet à tailler. Elle l'acheva sur une journée. — Qu'est-ce que nous vous paieront, ça ? lui dit l'aînée : quinze sous de façon. Ce n'est pas pour vivre. Nous vous donnerons le moyen de gagner six francs en un quart d'heure. Fayelle la remercia. Un instant après, quelqu'un entra : c'était un homme. — J'ai une jolie femme, toute fraîche, dit l'aînée des deux sœurs : c'est l'épouse d'un huissier, que les circonstances mettent hors d'état de soutenir sa maison : elle fait comme elle peut. En achevant ces mots, elle le conduisit auprès de Fayelle. — Causez vous deux, dit-elle, en les enfermant. — L'homme s'expliqua clairement. Fayelle voulut résister : mais sa nouvelle hôtesse était à la porte ; elle la gronda fortement, sans ouvrir...

Pour achever cette triste aventure, nous dirons que Fayelle est restée un mois chez les deux sœurs ; que son mari a été tué ; qu'elle s'est aussitôt mise à elle, et qu'elle va au Palais royal. C'est là que sa ressemblance lui a donné plusieurs amateurs.

Le premier, qui fut pris à cet appât, était un jeune homme de province. L'huissière lui dit en confidence, ce qu'elle prétendait être. Ce jeune homme était délicat, sans doute, quoique gascon : il fut dans l'ivresse... Mais il s'en retournait dans huit jours sur les bords de la Garonne. Il amena un de

ses amis à Fayelle. Celui-ci était un brutal. Persuadé de la prétendue vérité, il fit souffrir cent humiliations à celle qu'il croyait avoir admirée... Il ameuta d'autres brutes, comme lui, en grand nombre !... Aussi l'infortunée passe rapidement !... Elle ne doit entrevoir qu'un effrayant avenir, à moins que quelqu'un de sa famille ne vienne à son secours. Nous publions son historiette déguisée, dans le dessein d'avertir les personnes qu'elle intéresse, ou celles qui ont de l'humanité.



HUITIÈME FILLE

—

CHOUCHOU

Une jeune personne très-aimable, mais sous la conduite de surveillants sévères, eut le malheur qu'on reçut dans la maison paternelle un cousin d'environ dix-sept ans. *Léonore* (c'est son nom) se laissa prendre le cœur, sans presque s'en apercevoir. Les parents, de leur côté, ne se doutaient pas que leur neveu, originaire d'un village, se fût corrompu à Paris. Mais ce jeune garçon, sous l'extérieur le plus innocent, cachait les mœurs les plus dépravées. Il avait été l'élève d'un musicien, qui avait le goût dit *philosophique*, et qui avait soumis le jeune *Lionci* à ses caprices criminels. Tel était le sujet qu'on avait admis, pour commensal,

dans une maison honnête, et qui se trouvait à chaque instant avec une jeune personne aimable.

Lionci n'avait jamais eu de goût pour les fantaisies rebutantes de son maître : mais elles lui avaient donné de fatales lumières, et une expérience precoce. Il séduisit, ou trompa sa cousine, qui devint grosse.

Il est impossible d'imaginer avec quelle adresse cette jeune personne cacha son état à ses parents !... Elle accoucha même dans sa chambre, presque sous leurs yeux, sans qu'il s'en aperçurent. Une femme reçut l'enfant, qui était une fille, et l'emporta. Léonore se rétablit petit-à-petit. On n'avait pas le moindre soupçon! Elle paya les mois de nourrice sur ses petites épargnes, et elle tint sa fille à la campagne jusqu'à l'âge de quatre ans.

Léonore la fit alors venir à Paris, et la mit, comme une orpheline, fille d'une amie qui venait de mourir, en pension chez deux bonnes demoiselles du faubourg *Saint-Marcel*, qui faisaient des élèves. Chouchou, dont le véritable nom était Victoire, fut élevée dans la modestie, et fort mal mise. Mais elle était si jolie, à onze ans, que sa mutine figure frappait tous ceux qui la voyaient. Ce fut sa gen-

tillesse et sa maussade parure, qui causèrent sa perte.

Une matrulle [*] du Palais royal l'aperçut, et s'informa. On lui dit que Chouchou était une orpheline. C'était déjà quelque chose ; mais la matrulle voulut savoir quels étaient ses parents, et elle remonta par degrés jusqu'à la source. Elle découvrit alors la vérité, car elle parvint jusqu'au premier échelon, la sage-femme. qui ne la connaissant pas, et trompée par son air honnête affecté, lui fit une demi-confidence ; c'est-à-dire, qu'elle lui dit tout, excepté le nom et la demeure de la mère. Ce fut alors que la matrulle sentit qu'elle n'avait rien à craindre

Elle guetta Chouchou, et à sa première sortie, pour une commission, elle l'aborda. Elle lui fit honte de sa *mise*, et loua sa gentillesse. Elle lui proposa une parure charmante, dont elle lui montra l'échantillon sur une petite fripone laissée dans

[*] Ce mot revient souvent dans ces historiettes : nous ne l'expliquerons pas clairement. et nous ren voyons pour cela au *Pornographe* de *M. Restif-de-la-Bretone*. ouvrage *ad hoc*. Nous dirons seulement que matrulle est le féminin de certains hommes. qui portent le nom du poisson des mois de mai, juin, juillet, dont la sauce se fait aux groseilles. *Qui potest capere, capiat !*

le fiacre, lui promit l'oisiveté, des divertissements et des bonbons. Elle détermina même la vocation de la timide Victoire par un peu de violence, aidée de mensonges. Elle dit à quelques femmes du marché, qu'elle venait de la part de la mère de cette enfant, et la fit monter, malgré elle, dans la voiture. On roula, et Chouchou une fois arrivée rue de *Richelieu*, fut si bien traitée, les premiers jours, qu'on lui fit tout oublier. On la mena aux *Variétés*, chez *Nicolet*, chez *Audinot* ; elle y brilla, et au bout de quinze jours, on offrit de la rendre à ses institutrices. Elle déclara qu'elle voulait rester. On mit des conditions : ce fut de recevoir certains vieillards. Pour garder ses beaux habits, Victoire se soumit à tout : elle devint rapidement... ce qu'elle est aujourd'hui, une des plus effrontées petites créatures du Palais royal...

Disons ici, en passant, que si les dévotes institutrices l'eussent mise convenablement, elle n'aurait pas fixé l'attention de la séductrice qui la crut une servante, et qu'elle n'aurait pas été aussi facile à séduire... Oh vous, qui avez de la fortune, je viens de vous dévoiler le sort de cette malheureuse enfant ! daignez venir à son secours et la sauver ! Il en est temps encore : elle n'a vu que d'impuissants vieillards !

Nous le répétons, nous sommes la sentinelle des bonnes-mœurs, et cet ouvrage, futile en apparence. est un des plus utiles qu'on puisse publier.



NEUVIÈME FILLE

—

CECILIA OU LA BLONDE VOLUPTUEUSE

Quand nous étions autrefois à Paris, fréquemment, il nous arrivait de nous promener avec des amis choisis, et de nous exercer à deviner la condition, les mœurs, les dispositions des personnes, à l'aspect de leur extérieur. C'était dans les commencements du livre fameux de *Lavater*, livre aussi vrai, que ceux de *Schullembourg*, auxquels des insensés ont osé le comparer, sont faux et chimériques. En voyant, l'un des soirs d'octobre 1789, l'intéressante Cecilia, sous les arcades du club, qu'elle paraît préférer, nous nous dîmes à nous-même : — Cette fille n'est pas née du sang grossier d'un homme et d'une femme obligés au travail... Et pour nous en assurer, nous l'avons abordée. Or,

comme nous sommes grand, jeune encore, que nous avons le visage à la romaine, le nez aquilin, de beaux yeux, notre figure la frappa. Elle dit à sa chambrière : — Allons à la maison. Nous les suivîmes.

Nous fûmes surpris, en les voyant à la lumière, de la délicatesse des traits de Cecilia. Nous lui fîmes des compliments, et l'on sait que nous excellons en ce point. Elle parut nous écouter avec plaisir. Mais comme nous savons que l'intérêt est le dieu des hommes et des femmes, nous lui proposâmes *douze francs*, pour une heure d'entretien, montre sur table, et nous la priâmes d'employer ce temps à nous raconter son histoire. Elle daigna y consentir, et voici presque mot pour mot ce qu'elle nous dit :

» — Je ne me targuerai pas d'une illustre origine : je suis cependant fille d'une femme qui porte le titre de *comtesse ;* mais elle ne l'était pas. lorsqu'elle m'a donné le jour. Ainsi, je suis roturière. Mon père était inspecteur de police ; il a 40 mille livres de rentes, et la croix de Saint-Louis : il a été joli homme, comme presque tous les exempts ; je ne sais trop pourquoi cela. Il connut ma mère très-jeune, et parfaitement jolie, et il contribua beaucoup à la mettre dans le commerce du monde. Elle

devint grosse de moi, par lui; ce qui l'éloigna. Elle me donna le jour à 15 ans 2 mois. Elle demanda des secours à mon père, en lui annonçant que j'étais d'une si jolie figure qu'elle aurait voulu m'élever. Mon père, qui était fort bien avec le lieutenant de police, lui fit dire de bouche que si elle lui écrivait encore une fois, il la mettrait à l'hôpital de la *Salpêtrière,* pour le reste de ses jours. Ma mère se tut, et ne pouvant me nourrir, elle me donna pour surnuméraire à une grosse brune, sa voisine, qui, bien qu'elle nourrit, était encore obligée de perdre son lait. J'eus ce surplus, et elle me traitait à peu près comme ces petits chiens dont se servent d'autres femmes. Je tetai dix-huit mois, sans presque prendre d'autre nourriture.

A cette époque, ma mère, qui était devenue fille publique, me fit une marque, et me porta sur les marches de l'Église des enfants trouvés, où elle me laissa. Elle avait à peine tourné le dos, qu'un chevalier de Saint-Louis vint à passer. Il m'entendit, non crier, mais jaser. Il vint à moi, et me trouvant bien mise, il fut surpris de mon exposition ! Il était une heure du matin. Il faisait un beau clair de lune; il me prit dans ses bras, me regarda, et me trouvant jolie, il m'emporta.

Un fiacre le suivait ; il m'y plaça, et je fus mise,

à ce qu'on m'a dit depuis, sur les genoux d'un commissaire en robe.

Le chevalier de Saint-Louis était mon père lui même, qui allait faire une capture. Cette capture était une femme. On entra chez elle ; on la prit, on la conduisit à la Bastille. J'étais toujours là. La dame pria instamment qu'on me laissa avec elle. Mon père, qui sans doute la voulait favoriser, ne dit pas que j'étais une enfant trouvée, et le gouverneur de la Bastille, ce même *Delaunai*, qui vient de périr si malheureusement, me croyant à la dame prisonnière, consentit à la sollicitation du bon *M. Delolme*, si cruellement massacré dans les bras d'un ami, à me laisser avec elle.

Je suis restée cinq ans à la Bastille. J'en sortis avec la dame, à six ans et demi.

Cette femme était une intrigante qui donnait à jouer. Elle me garda chez elle, et me fit passer pour sa nièce... J'oubliais de vous dire, qu'elle avait trouvé sur moi un billet de ma mère, dans lequel étaient toutes les circonstances relatives à mon origine. Mon père n'avait pas vu ce billet, et l'on n'avait pas visité mes langes. *Mad. Sangoin*, surprise d'avoir la fille de son ennemi, et d'une femme devenue célèbre depuis cinq ans, ne parla pas, durant sa détention, de peur qu'on ne la pri-

vât de ma compagnie. Et lorsqu'elle fut dehors, elle ne l'osa plus, de peur d'être punie de son silence. J'ai vingt-quatre ans : je n'en avais que douze, et nous étions en 1777, lorsque ma *détentrice*, entraînée par deux passions, la vengeance et l'intérêt, succomba au plaisir de satisfaire la première, mais d'une manière atroce et digne de son caractère scélérat.

Elle savait, que l'exempt qui l'avait arrêtée, était le plus libertin et le plus blasé des hommes : elle me para voluptueusement : Et comme j'étais grande pour mon âge, elle me fit trouver sous les yeux de cet homme, amateur des fruits verts, et d'un goût dépravé. L'effet répondit à ses vues. Le coupable *Deremhi* me convoita, et je lui fus livrée, pour satisfaire des fantaisies atroces, ce qui arriva plus d'une fois. Ma détentrice avait alors le projet de passer en Angleterre, où elle espérait des avantages considérables, offerts par un Lord joueur. Elle se proposait, à son arrivée à Londres, où elle devait m'emmener, d'écrire à mon père et à ma mère tout ce qu'elle avait fait de moi, pour les mettre en fureur. Elle exécuta ce dessein.

Arrivée à Londres, elle fit écrire à la comtesse, alors dans la plus haute faveur, ce que Deremhi avait fait de moi. Elle lui donnait copie du billet

trouvé sur moi, et lui continuait mon histoire, jusqu'à l'âge de 13 ans, que j'avais alors.

Mais cette même année, ma mère perdit tout son crédit, et mon père était si corrompu, qu'il n'eût pas la moindre horreur de ce qui était arrivé.

Je suis restée dix ans à Londres, et j'y étais entretenue : ma détentrice mourut. Les escrocs dont j'étais environnée me privèrent de sa succession, qui me paraissait dévolue, et je suis revenue à Paris, il y a deux ans ; j'y ai vu mon infortuné père, qui se cache aujourd'hui, après avoir résigné ses places. Je me propose de l'obliger, par la terreur, à me faire une pension alimentaire de mille écus, et de quitter mon malheureux métier, dès que je l'aurai obtenue...

Tel fut le récit de Cecilia, faite, on ose le dire, pour un meilleur sort. Nous l'engageâmes à ne pas avoir de mauvais procédés envers son coupable père, et elle nous le promit avec joie... Puisse la publication de cette histoire faire trembler Deremhi, et le contraindre à rendre promptement ce qu'il doit à sa fille naturelle ! Puisse la mère, qui est plus riche encore, connaître par nous le sort de Cecilia !

DIXIÈME FILLE

—

CÉCILE ET ROSETTE

Quand on voit la jeunesse et la beauté, corrompues. on doit présumer qu'il existe des causes puissantes de cet excès de dépravation.

Une fille comme il faut, qu'on appelait *Ninette*. s'était mis dans la tête de ne jamais se marier, et d'être une seconde *Ninon*. Mais elle manquait des principaux moyens, fortune et beauté. Elle commença l'exécution de son projet par le côté le plus facile ; elle fut galante.

Parmi ses amants ; il y eut un poète, jeune alors, d'une assez jolie figure, et très-exalté. Ninette se prit de belle passion pour cet *Ovide* nouveau. et de leur érotico-platonique intimité, naquit une fille angélique. plus belle que sa mère, et libertine

comme son père. L'amant fut enchanté d'être père par sa jeune Muse. Celle-ci en était au désespoir, et pressa vivement Ovide de la garantir des suites physiques de leurs doux embrassement. Le poète imagina des moyens si gauches, que la belle fut obligée de se confier à sa mère. Celle-ci fut touchée de la situation embarrassante de sa fille. situation qui avait été la sienne, à l'âge de Ninette ; elle lui servit de sage-femme.

Aussitôt après la naissance de la petite *Cécile*, on confia cette enfant au père, qui avait loué une petite chambre dans la maison voisine : il y mit sa fille, avec une petite gouvernante, de quinze à seize ans. Ovide et Ninette étaient remplis de la lecture de *Jean-Jacques-Rousseau,* ils avaient formé leur plan, depuis que la discrète maman de Ninette avait reçu l'aveu de sa fille avec indulgence. On avait percé un mur mitoyen, pratiqué une porte recouverte de la tapisserie, et la jeune maman venait allaiter sa fille. Son plus grand plaisir, dans ce nouveau genre de vie, était de se faire surprendre par Ovide, dans une de ces attitudes maternelles, si touchantes en peinture. Et alors, il fallait entendre les belles choses que se disaient les deux spirituels amants !... Mais, hélas ! dans notre siècle, que les hommes sont immoraux ! Que les

femmes sont peu fidèles! Que les filles sont séductibles !

Un jour, il y avait un grand dîner chez Ninette. Elle ne peut venir auprès de sa fille, à l'heure accoutumée, et Ovide se trouva seul avec la gouvernante. Celle-ci était d'une jolie figure. Ce jour là surtout, elle s'était appropriée, par l'ordre de sa maîtresse ; qui devait, à la fin du dîner, faire apporter sa fille à la Compagnie, comme une petite orpheline, dont elle prenait soin. Il y avait, entr'-autres, dans la compagnie, un célibataire fort riche, appelé *M. De Blemont* : Ninette espérait le toucher pour l'enfant, et l'engager à se charger de la dépense de son éducation. On va voir sur quoi la jeune maman était fondée. Mais revenons.

Rosette, la petite gouvernante de seize ans, était appropriée, et fort appétissante. Ovide, non cet Ovide délicat de l'ancienne Rome, mais le grossier Ovide parisien, fut sensuellement touché des charmes de Rosette, et dans une effervescence plus que poétique, malgré la vue de sa fille, il commit l'inconvenance de vouloir lui donner pour sœur, l'enfant d'une chambrière... Rosette se défendit. Mais quelle est la fille ou la femme qui puisse resister à un Ovide?... Il était fort occupé de son ac-

tion, lorsque Ninette vint pour allaiter sa fille, et la montrer ensuite.

Elle fut très-surprise des attitudes qu'elle entrevoyait ! Elle écouta et, convaincue que sa petite chambrière cédait à une séduction au-dessus de ses forces, elle ne voulut pas l'effrayer. Elle alla prendre sa fille, laissée toute seule, se mit dans une attitude touchante, et l'allaita philosophiquement.

Ovide, après son incongruité, laissa Rosette à elle-même, et entendant un petit bruit, il alla voir. Quelle fut son prodigieux étonnement ! Il demeura immobile !... — Votre forfait, lui dit Ninette), mériterait que vous fussiez changé en pierre, comme *Phinée* : mais je vous pardonne, ainsi qu'à la perfide Rosette. Cependant, retirez-vous : votre présence troublerait mon lait. Il n'y eut rien à répondre à cela. Ninette acheva d'allaiter sa fille : puis appelant Rosette, elle lui fit répéter sa leçon, pour se présenter à la compagnie, sans y mêler un mot de reproche. Elle connaissait trop cette fille innocente, qui aurait été capable de tout confondre, et de joindre à son rôle la gronde de sa maîtresse. Ninette rentra.

Un instant après, Rosette parut, tenant dans ses

bras la petite Cécile. Cette enfant, qui était rassasiée, sourit à tout le monde, particulièrement à M. De Blemont, auquel Ninette dit un mot à l'oreille. Le libertin célibataire était bien plus touché des grâces naïves de Rosette, que des charmes enfantins de Cécile, quoiqu'il se crût père de cette enfant... puisqu'il faut le dire. Ce fut Rosette seule, qui détermina cet avare à s'en charger.

Dès le lendemain, on sevra Cécile, et M. De Blemont la reconnut pour sa fille naturelle : Ninette s'était conduite de manière à le lui persuader. Le célibataire logea l'enfant et sa gouvernante dans une maison à lui, *rue Thevenot,* fit sa maîtresse de la seconde, et ne vit plus Ninette que rarement. C'est ainsi que cette muse fut débarrassée de sa fille.

Neuf mois après sa translation, Rosette devient mère à son tour. Comme M. De Blemont l'avait exactement surveillée, il se croyait beaucoup plus sûr de cette paternité que de la première. Il éleva les deux enfants, dans la résolution de les faire ses héritières, chacune pour un tiers. Il avait chez lui une grande fille, qu'on appelait Mademoiselle *Agathe De S.-L.* grande de toutes manières, grande taille, grand visage, grand pied, etc. à laquelle il avait déjà legué l'autre tiers.

Les deux enfants grandirent, M. De Blemont les mit au couvent, et maria leur gouvernante à un mercier de la rue Saint-Denis.

Cécile était charmante et blonde ; Rosette était moins jolie, mais très-aimable, et surtout caressante comme sa mère. Blemont les aimait fort toutes deux. A cette époque, Ninette, dégoûtée du célibat, s'avisa de se marier. Ovide l'était longtemps auparavant. Un jour, Blemont, qui voulait s'amuser, s'avisa de les inviter à dîner ensemble. Fatal dîner!... Il y avait grande compagnie, entre autres nous-même, avec une charmante personne, nommée *Aglaé*, amie de *Mad. G—dot*, sa mère et sa sœur. Cécile et Rosette parurent pour la première fois à la maison. Elles firent l'admiration de toute la compagnie. Ovide et Ninette, qui n'étaient pas instruits, ne cessaient de les considérer. C'est que Cécile ressemblait en beau à Ninette et à son père Ovide ; et que Rosette ressemblait également à son père Ovide, et à sa mère Rosette.

Blemont remarqua cette attention, donnée à ses filles par les deux anciens amants. Il lui parut plaisant de leur fournir l'occasion d'un entretien particulier qu'il entendrait. Il appela Ovide dans sa bibliothèque. Il le quitta brusquement, et envoya Ninette auprès de lui : Puis il se plaça dans un

cabinet. — Gage que ces deux jolies filles sont nos enfants? (dit Ovide). — Cela est certain! (répondit Ninette). La plus jolie nous ressemble à tous deux; l'autre à vous et à Rosette, avec laquelle je vous surpris le jour que je montrai notre fille à M. De Blemont... Ils entrèrent ensuite dans beaucoup d'autres détails confirmatifs.

M. De Blemont dévorait leurs paroles. On croirait qu'il fut fâché? Non : c'était un *crâne* (qu'on nous passe cette odieuse expression)! il ne fit que substituer froidement une idée à une autre.

Quelques jours après sa découverte, il enleva l'innocence à Cécile. Peu de temps après, il fit le même tort à Rosette. Le misérable ne songea plus à rien laisser à ces deux enfants. Il mourut intestat, à leur égard, le 25 février 1789 : Cécile et Rosette se trouvèrent sans ressources. Un scélérat qui porte le même nom que Ninette, flatteur en vain de M. De Blemont, les croyant ses filles, les voulut avilir, pour se venger de l'avare, dont il avait espéré un legs. Il mit ces deux pauvres enfants chez une matrulle qui les prostitue aujourd'hui.

Si Ovide et Ninette ont de l'âme, ils viendront au secours de leurs filles. Ils n'ont d'enfants ni l'un ni l'autre; qu'ils les sauvent et les adoptent;

ou, quelque jour, nous les feront rougir de leur indignité. Nous osons aussi presser vivement une marchande orfèvre, principale héritière de M. De Blemont, et qui est également sans enfants, à faire quelque chose pour les deux jeunes infortunées !

Nota. Ce M. De Blemont était un grand fou ! Il pouvait se faire aimer de son vivant : il l'a négligé. Il pouvait se faire célébrer après sa mort : il l'a oublié. A quoi donc a servi à Blemont sa grande fortune ? A donner une opulence insolente à de ladres collatéraux, dont il détestait la crânerie et l'esprit borné... Grande leçon !



ONZIÈME FILLE

—

ZAIRE OU SAINT F***

Un soir qu'il faisait mauvais temps, nous allâmes au Palais-Royal, malgré la pluie, à cause des nouvelles importantes qu'il y avait ce jour-là (6 octobre 1789). Nous venions d'apprendre tout ce qui s'était passé à Versailles, et de voir l'arrivée du roi, de la reine et de toute la famille royale. Nous avions senti couler nos larmes, en contemplant le petit Dauphin saluer les Français, et... Un récit touchant de ce qui s'était passé le matin entre les gardes du corps, et les grenadiers gardes françaises, qui s'étaient embrassés à la porte de la reine, couronnait l'intéressante relation : nous ne pouvions plus rien supporter. Nous sortîmes de la boutique de notre libraire et nous allâmes nous

abandonner à notre émotion, sous les arcades plus solitaires du *Club*. C'est là, que nous aperçûmes une fille charmante qui marchait tristement.

Surpris de sa beauté, de sa modestie, de sa douleur, nous l'abordâmes pour lui demander si nous pouvions lui rendre quelque service? Elle soupira, et nous repoussa doucement de la main, sans nous répondre... Étonné de son action, nous insistâmes en employant les expressions les plus honnêtes et les plus affectueuses... Elle revint sur ses pas, nous regarda, et nous dit : — Peut-être, en effet, n'en êtes-vous pas! Hâ! Dieu! des hommes!... Des ogres, plûtôt!... Oui, Monsieur, vous pourriez me rendre service... Mais il faut auparavant me connaître. Où voulez-vous m'entendre? — Chez vous, s'il est possible. — J'y consentirais, si, en entrant chez moi, vous ne vous compromettiez pas. Notre étonnement croissait, à chaque mot qu'elle proférait. Nous nous déterminâmes à la conduire dans un petit logement que nous avons au pavillon de la *place Dauphine*.

A notre arrivée, nous reconnûmes la jeune fille, pour celle que nous avions sauvée quelques jours auparavant des mains des Tigrots. Elle nous avait également reconnu, et elle nous dit obligeamment, que c'était par un effet de la confiance que

nous lui avions inspirée, qu'elle était venue avec nous. — Monsieur (ajouta-t-elle), je suis la plus infortunée des créatures. Il semble que tous les genres d'humiliation s'accumulent sur moi ! Hier, le même homme, que vous avez vu l'autre jour me tyranniser, m'a fait une scène sous les arcades, et j'ai été... fouettée... Je veux quitter .mon état... Voici comme j'y suis tombée...

Je suis sœur d'un homme très-connu, et je vous confierai son nom. Il vint à Paris, où il s'est fait une réputation de beau parleur, et même de bon écrivain, quoique sa méchanceté lui ait attiré certains désagréments. Il fait à présent un journal aristocratique. Il nous fit venir de Strasbourg, ma sœur et moi, après qu'il se fut ici marié, à une intrigante beaucoup plus âgée que lui, et aussi belle parleuse, qu'il est beau parleur. Vous sentez qu'ils ne demeurèrent pas longtemps ensemble ; ils se séparèrent, et mon frère fut bien aise de nous avoir pour tenir sa maison... Je vous avouerai, avec confusion, qu'il nous fit servir à tout. Il nous livra, ma sœur et moi, à ses protecteurs, à ses prôneurs, et même au vieux médecin, qui le traitait gratis, dans ses accidents amoureux. Il fallait se prêter aux choses les plus repoussantes. Il nous faisait espérer une fortune. En effet, cette année

même elle nous a souri et pendant quinze jours, nous avons eu vingt-cinq mille livres de rentes à nous trois. Mais nous avons tout perdu par les circonstances, mon frère s'est expatrié, ma sœur cadette l'a suivi, et moi je suis restée ici pour être la correspondante.

Mon frère ne m'a rien laissé à son départ. Ses principaux amis et les nôtres, à ma sœur et à moi, ont quitté la capitale, et je me suis trouvée... dans la plus profonde pénurie.

Obligée de paraître pour mon frère, je n'ai pas osé vendre mes habits, dont j'aurais eu d'ailleurs peu de chose, ne possédant que des colifichets de gaze, de linon et une robe de satin avec une pelisse pour l'hiver. Je vins d'abord honteusement au Palais-Royal, me tenant dans les endroits écartés, et m'adressant timidement aux hommes de l'extérieur le plus honnête. J'y ai souvent été trompée. Mais c'est un inconvénient de ce malheureux métier! Plus j'étais circonspecte et craintive, et plus les libertins paraissaient disposés à m'insulter. Je crois aussi que quelques connaissances de mon frère, qui a des ennemis nombreux, m'auront reconnue et m'auront fait remarquer. Cela va au point, que je me vois obligée de déserter le Palais-Royal. Que faire ?... J'ai pris le parti d'aller chez

deux sœurs nommées *Leblanc*, qui demeurent l'une rue Saint-Jacques l'autre rue de l'Hirondelle ; et là, sous un costume ignoble de me donner aux gens du commun. pour la pièce d'argent la plus basse. Car il y a moitié pour la maîtresse, quart pour la procureuse et le reste pour moi. Le total était vingt-quatre sous.

J'écris à mon frère tout ce qui se passe sous un vocabulaire dont nous sommes convenus. Il profite de mon travail ; mais il est insensible à mes besoins, et il m'écrit, que je fasse comme je pourrai jusqu'à la fin des troubles.

Zaïre nous nomma son frère, et nous fûmes du plus grand étonnement ! C'est un homme très-fameux. Nous fûmes touché de la beauté, de la douceur de physionomie de la jeune personne, et nous l'avons recommandée à Mad. la mère qui a bien voulu en prendre soin. Que tous les honnêtes gens tâchent de faire comme nous, et de tirer du malheur les infortunées qui ont conservé quelques sentiments.



DOUZIÈME FILLE

—

ADELAIDE

Une jeune personne, fille d'un artiste célèbre (nous désignons sous ce nom, les auteurs, les médecins, les acteurs tout comme les musiciens, les mathématiciens, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, etc). Une fille d'artiste célèbre dont le père avait carrosse, grande, faite au tour, fut recherchée en mariage par un parti considérable. Tout lui riait, elle comptait alors sur le bonheur. Mais son père était un libertin dont la fortune boursoufflée ne contenait que du vent. Il avait chassé sa femme de chez lui, quoiqu'il eût gardé ses enfants. Cette épouse irritée ne rêvait que des projets de vengeance.

Le mari au milieu de toutes ses chimères de grandeur vint à mourir. La mère rentra alors dans la maison. Elle trouva un mobilier immense, et des dettes plus considérables encore. L'amant de sa fille survint. On calcula. Tout compensé il s'en manquait une rente de cent écus à payer à un domestique qu'il n'y eût un sou de reste.

L'amant regardant alors sa maîtresse, cette fille charmante devant laquelle du vivant du père, il n'était qu'adorateur, il offrit de l'entretenir !... La mère indignée le prit par le bras et le mit à la porte.

Lorsqu'il fut parti, elle dit à sa fille : — Adelaïde ! il faut nous venger de tous ceux qui nous ont dédaignées ! Tu ressembles à ton père. Ton amant est un infâme... Laisse-toi conduire. Adelaïde jura une entière soumission à sa mère.

Cette femme était une mauvaise tête et un mauvais cœur. Cependant, elle aimait sa fille. .Elle va la traiter comme elle-même. Considérant, que son mari avait été honoré du titre de conseiller d'État, du cordon noir, etc., etc., elle voulut s'avilir, pensant que son âme en serait témoin (car cette femme croyait à l'immortalité), qu'elle en enragerait, et que son épouse serait vengée. Que fit-elle ? On aurait peine à le croire, sans l'événement ! elle

se fit matrulle et prostitua sa fille... Elle tint sous son nom une maison de débauche... où elle avait une douzaine de malheureuses!... Mais elle ne perdait jamais de vue Adelaïde. Elle ne la laissait pas un instant seule avec un homme. Au mois de septembre 1789, peu de mois après la mort de son père, Adelaïde prostituée trouva un entreteneur. Elle était si belle, si honnête qu'elle le captiva. C'était un Anglais. Il apprit son histoire. Il en fut si frappé qu'il lui fit douze mille livres de rentes. Il la voulait emmener. Tout était prêt pour le départ, quand il fut attaqué dans une rue par des brigands qui se trompaient et massacré...

Adelaïde redevenue maîtresse d'elle-même, éclairée par son amant, refusa de mener la vie de *fille*. — Tu as raison (lui dit sa mère, ou plutôt sa furie) ; je veux te marier... Elle quitta sa maison, qu'elle fit gouverner, en reprit une autre et résolut de tromper sa fille par un faux mariage. Un hasard heureux protégeait Adelaïde. Le complice qui la croyait une fourbe et de concert avec sa mère, s'avisa de lui dire, qu'il n'était pas dupe, et il lui détailla le plan. Adelaïde frémit! Elle chassa l'impudent avec indignation.

Sa mère tâcha de se justifier dans son esprit. Elle rappela l'ancien amant choisi par le père. Il

revint. On sent bien qu'il ne savait pas l'avilissement d'Adelaïde.

— Monsieur (lui dit la furie), vous êtes le choix de mon mari. Je vous préfère par cette raison. Un trésor confié qu'on nous a remis de la part du père de cette enfant, m'a donné le moyen de lui constituer douze mille livres de rentes sous le nom d'un donateur en l'air : je vous l'offre. Le jeune et célèbre artiste accepta. Il a épousé Adelaïde ces jours derniers. Nous l'avons su trop tard. Il a tout appris le surlendemain. Il voulait tuer sa femme. Nous l'assurons par cette *nouvelle*, qu'elle n'a aucun vice dans le cœur : il est pur, et la mère seule est coupable. Nous le jurons parce que nous le savons.



TREIZIÈME FILLE

—

DORINE OU LA PHILOSOPHE

Nous avions vu plusieurs fois, sans lui parler, Dorine dans l'allée qui règne à côté de celle des soupirs. Son air sérieux réfléchi, nous la fit prendre d'abord pour une femme honnête. un peu cynique qui se promenait seule en bravant la décence. Enfin. un soir nous l'abordâmes.

— Mademoiselle (lui dîmes-nous), vous paraissez si raisonnable, que je pense qu'il y aurait à gagner à votre conversation? Elle sourit. — Êtes-vous femme du monde ou une femme ordinaire? — Quand on ne rougit pas de son état, on peut l'avouer. Je suis femme de plaisir. — Vous me surprenez, par la manière dont vous faites cet aveu! Voilà six francs. Donnez-moi le seul plaisir

que je suis capable de goûter avec vous, c'est-à-dire, causons, et racontez-moi votre histoire? Elle y consentit.

« — Je suis fille d'un marchand drapier, non loin de la rue *des Prouvaires*, dans celle *Saint-Honoré.* Je suis restée orpheline à vingt ans. J'avais une sœur aînée, déjà mariée qui me fit émanciper. Son mariage ne me donna pas envie de suivre son exemple. Toujours grosse, toujours faisant des enfants. Je m'informai à une femme qui me servait, s'il y avait un moyen d'avoir un amant sans devenir mère? — Non-seulement un (me répondit cette femme), mais plusieurs. Le premier, le plus sûr, et celui que je vous conseille, c'est d'être sage, de ne rien accorder... (Elle entra là-dessus dans de longs détails). Le second, c'est de *tricher* (elle en détailla les manières). Mais ordinairement l'homme de qui tout dépend vous sacrifie à son plaisir; outre que cela est fort mal! »—La femme s'arrêta-là. Je la pressai. — Il y en a bien un autre, à ce qu'on dit, car je n'en suis pas sûre. C'est de *voir* d'abord beaucoup d'hommes et de se blaser. Mais cette conduite a de grands inconvénients! Elle gâte une femme sans ressource; elle l'expose à prendre une honteuse maladie et elle détruit sa réputation.

Je repassai dans ma tête les différents moyens.

Je fus d'abord sage. J'employai ensuite le second. Les premières fois, je ne pouvais absolument user des deux précautions subsidiaires. J'en employais une qui m'avait été suggérée par ma vieille femme. Mais quelquefois, émue moi-même, je n'en étais pas la maîtresse. Enfin, par l'usage je fus capable de prescrire la plus ample.

Le premier auquel je proposai de se *vêtir*, me traita fort mal! Je fus honteuse de ce moyen. Je tentai le second.

Quelque petite que fût la parcelle de la production marine, elle se gonfla beaucoup, et donna de l'inquiétude, quand on s'en aperçut : on me demanda si je craignais de ne pas devenir assez tôt comme la reine *Vasthi?* Ceci m'effraya..... Je me blasai.

Dès que, par ce moyen, j'ai eu fait taire les désirs, j'ai exercé mon métier avec une froideur stoïque. Je m'amuse des hommes en les amusant, j'étudie la laide nature; jeunes hommes, vieillards, tout m'est indifférent. La nature m'a donné un cœur vicié; je déteste les enfants, et je ne suis pas la seule ici. Presque toutes ces catins me ressemblent. Vous n'imaginez pas malgré votre expérience, à quel point tous ces êtres-là sont méprisables! Ne regrettez pas leur perte; elles la

méritent. — Il faut pourtant en excepter (lui dîmes-nous), celles qui livrées très-jeunes par d'autres n'ont pas suivi leurs dispositions? — Pour celles-ci (répondit-elle) ou elles quittent l'état à 16 ans, où elles prennent les dispositions que j'ai dites, et ces greffées-là valent moins que moi, parce qu'elles n'ont pas de principes. Moi, au contraire, j'examine les écarts des hommes et leurs causes; je me suis amusée à en perdre trois ou quatre, j'en ai fait périr cinq à six. J'en ai fait rentrer en eux-mêmes dix à douze. Je les ai tellement blasés par la variété des jouissances, que je les en ai dégoûtés, ils sont devenus sages par satiété d'un plaisir auquel j'ai ôté tout le sel en le prodiguant...

Je m'abstiens aujourd'hui des jeunes gens. J'ai été effrayée du ravage que j'ai fait sur une vingtaine, devenus, par mon art, incapables du mariage.

Mais les six francs sont gagnés. Je m'offre à vous faire au même prix, pendant les trois jours qui vont suivre, l'histoire de trois de mes compagnes. Profitez-en, car je vous déclare qu'après, vous ne me retrouverez plus. Blasée moi-même sur tout, le genre de plaisir que je vous donne, et que je goûte en vous le donnant, ne me piquera qu'un petit nombre de fois. Adieu.

Elle nous quitta. Nous la reverrons ; nous avons déjà pris notre parti, et nous donnerons l'histoire de cette femme.



QUATORZIÉME FILLE

—

COQUINE

La soirée suivante nous vînmes chercher Dorine. Elle n'était pas encore arrivée. La petite au corset rouge passa près de nous, et nous agaça. Nous la joignîmes. — Comment vous nomme-t-on, mon ange? — Qu'importe le nom? Ce n'est pas la demande qu'on me fait ordinairement... Cependant, je veux bien vous le dire. Je m'appelle *Coquine*, à vous servir. — Coquine! — Oui. — Voulez-vous me raconter votre histoire. — Ha! tiens! lui raconter mon histoire!... Il est bon là, le lapin!... Est-ce qu'il me prend pour un orateur ou une motionneuse?... Allez-vous-en au district. — Nous vous donnerons six francs pour une conversation d'une demi-heure. Ici, la petite fut prête à nous

dévisager. Elle nous demanda combien nous étions ? — Seul. — Alors avec un torrent d'injures, elle s'écria : Si nous la prenions donc pour une vieille qui n'était plus bonne que pour le conseil ?... En ce moment, par bonheur, nous aperçûmes Dorine. Nous courûmes la joindre.

Coquine nous poursuivit. — A la bonne heure ! Voilà ce qu'il vous faut. Allons, vieux cuir (dit-elle à la Philosophe) repasse le rasoir de ce nez de perroquet, crochu partout ! Dorine sourit, en lui disant : — Il me donne six francs pour jaser, et je jase... Donnez, donnez ? — Nous lui remîmes le brillant écu neuf ; ce qui causa un peu de jalousie à Coquine. — C'est en vérité plus que tu ne vaux en un mois (dit-elle). — Pour te punir de ton insolence (reprit Dorine), c'est ton histoire que je vais lui faire et je gagnerai ses six livres à tes dépens. Coquine s'en alla dépitée, chercher du renfort, pour la rosser. Mais nous prévînmes le coup en passant dans les solitaires allées du club où nous fûmes tranquilles.

« — Vous voyez bien cette petite Coquine (me dit la Philosophe) ; c'est un monstre, et j'ai un trait horrible à vous raconter d'elle... Elle a seize à dix-sept ans, quoiqu'elle n'en paraisse pas quatorze. A l'âge qu'elle indique elle fut recherchée,

non par un vieillard, mais par un jeune homme aisé, qui la demanda tout uniment à sa mère, marchande de marée ambulante. Cette femme la lui vendit cent écus. Le jeune homme était honnête. Il aima *Javote* de bonne foi. Elle devint grosse. La petite créature en fut au désespoir. — Grosse à mon âge (disait-elle à sa mère). Non, non, je ne veux pas l'être! Son amant la consolait et l'assurait qu'elle lui en était plus chère. Cependant, surpris de ses sentiments il la fit observer, et l'observa lui-même.

Le moment de la crise arrivé (ce qu'on vit aux grimaces de Javote), le jeune homme redoubla d'attention, et prit toutes les précautions possibles jusqu'à mettre un filet dans les latrines : se doutant bien qu'on ferait le mal avec beaucoup de précipitation, si on le commettait!... Il se tint à l'affût. Au milieu de la nuit suivante, il entendit quelques cris étouffés, et des soupirs, ensuite ouvrir la porte. Un cri d'enfant frappa son oreille. Le jeune homme courut à l'endroit dont on avait ouvert la porte, et trouva l'enfant dans le filet!

Il s'était précautionné d'une nourrice. Il lui porta le nouveau-né où plutôt la nouvelle-née. Tranquillisé de ce côté-là, il revint auprès de Javote. Il la trouva malade, mais courageuse. — Vous

verrez (lui dit-elle), que je n'étais pas grosse ! Le jeune homme qui l'aimait, malgré le crime affreux qu'elle venait de commettre, dissimula et courut avertir la mère. Il lui découvrit la vérité ; mais il exigea d'elle le serment qu'elle ne dirait pas un mot à sa fille. Cette femme lui tint parole. Javote se rétablit.

Six mois après, le jeune homme lui proposa une promenade seul à seule. Il la mena dans l'endroit où était leur enfant qui était une charmante créature. Javote la caressa. Le jeune homme comblé de joie la prit à part, et lui déclara que c'était leur fille trouvée de telle manière. Il lui protesta qu'elle lui était également chère. Javote pâlit. Cependant elle embrassa encore l'enfant. Ce qui rassura le père.

Dans un moment où il avait affaire à parler à la nourrice, il laissa Javote seule avec la petite. Elle n'y eut pas été dix minutes qu'on entendit cette innocente créature pousser des cris désordonnés ! La nourrice accourut, en disant. On tue mon enfant ! On ne trouva aucune blessure. Cependant l'enfant expira. Après sa mort, que Javote attribua effrontément à une colique, on trouva une petite marque rouge sur le cœur, et l'on découvrit que la cruelle avait enfoncé une grande épingle dans le

corps de l'enfant, qu'elle était enragée de voir vivre... Son amant tira son épée et l'en allait percer. Elle s'enfuit tandis qu'on le retenait. Elle arriva seule à Paris, et vint se cacher dans le *Porneïon* où elle est encore.

Voilà l'histoire de cette petite insolente qui a pris le nom de Coquine. »

Quand les lois auront repris leur cours, il sera bon de séquestrer ce petit monstre qui n'est pas même bon à être exporté à l'île de *Bulam.*

Nota. Cette histoire est très-vulgaire !... Elle est arrivée deux fois à notre connaissance. Une femme aujourd'hui célèbre, agit de la sorte envers son premier enfant. Nous ne nommerons pas ce monstre, qui depuis a eu un fils et une fille, morts tous deux malheureusement. Cette femme ne méritait pas d'être mère... Elle n'a pas tué ceux-ci, au contraire, elle a pleuré sa fille, sur la tête de laquelle était une pension. *Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre !*

QUINZIÈME FILLE

—

ELISE

Nous revîmes encore Dorine la soirée suivante. Nous l'abordâmes, incertains qu'elle voulût bien recevoir nos six francs, pour se promener en notre compagnie. Car elle paraissait nous fuir. En ce moment, il passa devant nous une belle femme, qui causait avec un garde bourgeoise, tenant un enfant par la main. La pauvre petite créature avait l'air de boîter et d'être très-fatiguée. Comme la belle femme la traînait un peu, elle lui dit. — Veux-tu un gâteau? Mais sans le lui donner. Et la petite fille, accablée de lassitude n'eut pas le courage de le demander.

Cette femme était Elise. Nous abordâmes Dorine, en lui disant : — Vous ne refuserez pas de

nous faire l'histoire de cette femme singulière? — Non (nous répondit-elle), moyennant six francs.

» Elise, vous le voyez, est belle encore. Elle a été ravissante. Mais c'est un mauvais cœur, comme le mien et comme celui de Coquine. — Quoi! vous vous connaissez? — Certainement! Je suis philosophe et je m'apprécie...

Elle est fille d'un marchand chapelier de la rue *Saint-Honoré*, près les *Halles*. Belle comme elle était, ayant au moins soixante mille livres en mariage, par la bienfaisance de son aïeule maternelle, ancienne actrice de l'Opéra, elle fut recherchée par des partis bien au-dessus d'elle! Des avocats célèbres, des gens en place, jusqu'à un conseiller au Parlement, la demandèrent en mariage. Elle refusa. Elle avait lu quelque chose de *Ninon-Lenclos*, de *Marion-Delorme*, de *Mad. Geoffroi,* de *Mad. De Tencin,* et elle voulait commes elles, avoir un culte et des adorateurs.

« Pour y parvenir, Elise, qui avait une sorte d'esprit, voulait épouser un vieillard célèbre, riche, titré, mais sur le bord de sa fosse. Elle rechercha le duc *De Richelieu*. Mais une dame de naissance, et d'un mérite bien au-dessus de celui d'Elise, l'emporta.

« Notre héroïne attaqua ensuite M. *De Beaujon*. Mais le troupeau des *berceuses* empêcha la

belle Elise de percer. Elle voulut avoir M. *De Beaumarchais.* Il venait de se marier. Enfin, elle prétendit à se faire entretenir par le jeune *De la Reinière.* Il quittait Paris le jour où elle prenait cette résolution.

« Elle fit encore d'autres tentatives, toutes infructueuses, parce qu'elle n'avait pas assez d'esprit. A quoi se détermina-t-elle ? Le voici.

« Son père et sa mère n'étaient plus, depuis deux ans ; Elise se trouvant sa maîtresse, détestant le mariage, un seul mari, des enfants, etc., crut voir le bonheur dans la condition de son aïeule. Elle voulut chanter. Elle n'avait pas de voix. Elle voulut danser. Elle n'avait pas le jarret assez fort. Elle considéra, que l'état de sa grand'mère avait deux parties, les talents, et le catinisme. Elle ne pouvait prétendre à la première ; elle se contenta de la seconde.

« Comme elle craignait de tomber dans la misère, en prenant cette carrière scabreuse, elle fondit tout ce qu'elle avait, se constitua quatre mille livres de rentes. Elle n'avait gardé qu'un bel ameublement, et des habits nombreux. La voilà donc Catin, avant même que d'avoir un amant.

» Le premier soir qu'elle vint ici, elle était fort gauche. Comme elle n'avait pas de rouge, qu'elle

n'affectait pas une marche lascive, elle faisait peu de sensation. Cependant elle trouva un homme. Elle l'emmena.

» Sa timidité, son manque d'usage parurent sottise. Le monsieur ne daigna pas même cueillir la fleur, et manifesta la crainte désobligeante de contracter une... des suites nombreuses de la débauche... Elise sourit dédaigneusement; et, comme, malgré sa fraîcheur, elle n'était ni complaisante, ni usagée, l'homme ne revint pas la voir.

» Elle végéta ainsi quelque temps; n'essuyant que des rebuffades, et ne trouvant aucun agrément dans son état. Elle était encore vierge au bout de deux mois.

» Un soir, elle s'aperçut qu'un homme de quarante-cinq ans la suivait depuis son entrée dans le jardin. Elle l'attendit. Mais il ne lui parlait pas. Enfin, elle entendit, qu'il disait : — Quelle marche voluptueuse! Quel tour provoquant! Elle s'arrêta, et lui sourit. L'homme parut comblé. Ils allèrent ensemble à la *maison*.

» Jamais l'amant le plus tendre ne parut plus épris! L'homme parcourut tous les charmes de la belle, avec des éloges délicats, et de temps à autre, il exprimait la plus vive surprise!... Enfin, il chercha le bonheur et l'ayant trouvé, il redoubla les

éloges en témoignant son étonnement d'avoir déniché le *Phénix!* Elise sourit, et voulut diminuer son bonheur. — Non, ma belle ! vous étiez pucelle! On ne m'y trompe pas! Je m'y connais trop bien! Elise avoua pour lors toute sa conduite.

» Depuis ce moment, elle fut courue de tous les libertins, soit que le charme fût rompu, soit que son homme que je vois souvent, ait fait sa réputation parmi ses connaissances et lui ait envoyé des pratiques. Elle a eu pendant quelque temps une sorte de cour. Mais son mauvais caractère et son manque d'amitié ont éloigné tout le monde. Elle en est réduite au public inconnu.

» Depuis quelque temps, elle a une singulière manie! Elle arrive seule. Mais elle a une femme à elle qui lui tient un enfant, sous une des arcades. Quand un homme qui lui convient l'aborde, elle lui dit. — Je ne veux pas vous compromettre ; je vais vous donner l'air d'être en famille. Et elle va prendre l'enfant. On se promène à trois. Elle a déjà fait mourir de fatigue deux ou trois enfants, achetés de pauvres gens, parce qu'elle les mène à ses parties de promenade et qu'elle ne ménage pas leur faiblesse. Elle a presque abîmé celui que vous venez de voir avec elle... Adieu. »

Dorine nous quitta en achevant ces mots... Pour

nous, il faut le dire, nous avons tâché d'empêcher Élise de faire périr des enfants à l'avenir. On lui a défendu d'en promener ; et nous espérons que la défense va s'étendre à toutes les femmes de son espèce.



SEIZIÈME FILLE

—

ÉLÉONORE

Nous ne vîmes pas Dorine le soir, et nous ne pûmes joindre Elise, malgré l'envie que nous en avions. Tandis que nous étions dans une sorte d'embarras, nous aperçûmes une jeune fille, mise avec une grâce exquise, marchant en sautillant, et paraissant avoir la vivacité de l'écureuil. Son corset brun, sa jupe de gaze, sa gorge, son air, tout était provoquant. Nous l'abordâmes.

Au premier mot qu'elle nous dit, nous crûmes reconnaître sa voix. Nous l'examinâmes avec plus d'attention ; et nous eûmes l'assurance que nous ne nous trompions pas. C'était la fille unique d'un traiteur de la rue des *Marmouzets,* qui avait été débauchée par son bel oncle, c'est-à-dire, le mari

de sa tante. Non que cet homme l'eût séduite; c'était au contraire Eléonore qui en était devenue amoureuse et qui l'avait séduit. Nous savions tout cela. Nous n'en dîmes rien. Nous proposâmes nos six francs à la jolie personne; elle les accepta et consentit à nous raconter son histoire, à une condition qu'elle rirait et que nous ririons avec elle des choses les plus tristes.

» — Je suis fille d'un... d'un Qu'importe?... Ma mère était une belle, très-belle femme! Car je me souviens qu'un jour, qu'elle passait sur le *Petit-Pont*. me tenant par la main deux gros hommes qui la suivaient, s'écrièrent. — Voilà une belle B*** ! Je donnerais cent louis. pour lui faire le pendant de cette petite fille-là! Ma mère sourit, puis elle se mordit les lèvres pour paraître sérieuse.

» Ma tante était aussi une belle femme, de beaux yeux, une belle taille... Vous voyez qu'il fallait bien que je fusse jolie...

» Je ne sais comment il se fit, qu'à treize ou quatorze ans, je trouvai aimable le mari de ma tante. En vérité je ne sais comment cela se fit! Mais enfin, cela fut. Je me mettais sur mon dix-huit, quand je devais aller chez lui ou qu'il devait venir chez nous. Je l'agaçais, je le pinçais. Il me

poursuivait. Je me laissais attrapper et lorsqu'il me tenait je l'embrassais...

» Un jour qu'on donnait un grand dîner chez ma tante, je me trouvai à côté de son mari. J'étais jolie... oh! jolie... vous n'en avez pas d'idée!... Je lui marchais sur le pied je le châtouillais... On but. Je voulus aussi me donner une petite pointe... Mon bel oncle me répétait... Eléonore! tu serais une charmante bacchante! grise-toi, mon Eléonore! je t'en prie! grise-toi un peu?... Je souriais, je buvais, il souriait, il buvait, et me disait des douceurs, je ne demeurais pas en reste... Sans doute que ce jour-là je lui inspirais... Nous nous donnâmes un rendez-vous à la chute du jour au magasin... Je ne sais comment il se fit que ce rendez-vous fut entendu de ma tante... Elle résolut de me remplacer, pour en savoir le but. Elle se confia. pour se faciliter à un homme qu'elle estimait fort, et dans qui elle avait d'autant plus de confiance qu'il était amoureux de ma mère depuis quinze à seize ans, c'est-à-dire, dès avant son mariage. Ce monsieur avertit ma mère de ce qui se passait. On crut devoir aussi prévenir mon père...

» Notez que nous avions tous la tête échauffée par les liqueurs et que mon père aimait fort ma tante, une des plus attrayantes femmes de Paris.

L'heure du rendez-vous arrive. Nous nous éclipsons mon oncle et moi... Nous étions précédés par l'homme qui avait averti ma tante, par elle-même, par mon père et par ma mère. Nous entrons. On ne voyait pas à se mettre le doigt dans l'œil. Ma tante suivant la convention, crut prendre le doigt de son mari qui me suivait et l'emmener à l'écart. Elle prit mon père. Ma mère crut prendre son mari, elle prit le monsieur en question ; et moi je restais avec mon oncle. On ne devait point parler à cause d'un garçon. grand nigaud qui couchait tout près et qui pouvait entendre. Tout le monde opéra. Ma tante disait : — Quelle ardeur ! le traître croit être avec ma nièce !... On lui en donnera des petits couteaux pour les perdre ! Ma mère pensait. — Je ne reconnais pas mon mari ! ce qu'il entend à côté de nous, lui donne du cœur à l'ouvrage ! Pour moi, que l'on croyait abandonnée, je trouvais tout absolument neuf et je m'en émerveillais.

» Dans un certain moment, je fis un cri (car je me croyais seule avec mon oncle). Le misérable garçon était dans son cabinet à coucher prêt à éteindre sa lumière. Etonné de ce qu'il vient d'entendre, il ouvre brusquement la porte, et montre... mon bel oncle avec moi, mon père avec ma tante,

et ma mère avec son ancien galant! Le tableau était superbe! Tous ces gens-là étaient au fort de l'ouvrage (dit Eléonore, en riant aux éclats). Ils ne se dérangèrent pas du tout... Le grand nigaud cependant restait là comme une statue, la bouche béante, les yeux immobiles, en chemise écourtée... Je fus la première qui le remarquai : j'éclatai de rire comme tout à l'heure. Les coopérants se levèrent en grommelant, très-fâchés, non de leurs œuvres mais de celles d'autrui. Mon oncle était charmé de m'a avoir eue ; mon père d'avoir eu ma tante ; le galant d'avoir eu ma mère ! Mais le premier grommelait au sujet de sa femme, et mon père n'était rien moins que satisfait d'avoir vu employer sa femme et sa fille! Pour le galant, il grommelait contre le grand nigaud.

» Que dire? ces dames étaient si honteuses, qu'elles se hâtèrent de descendre! Leurs maris les suivirent. Le galant resta seul avec moi. Il voulut me parler. Je crus bonnement qu'il allait me gronder. Je m'enfuis dans le cabinet du grand nigaud. Celui-ci ferma la porte, et mis hors de lui-même par ce qu'il venait de voir, il me donna un nouvel assaut. Le galant de ma mère trouva la porte en tâtonnant, et courut porter cette nouvelle à mon père et à ma mère. Il avertit également mon

bel oncle et ma tante. puisque tous quatre étaient ensemble. On fit trève à une querelle violente, pour remonter avec des flambeaux. On frappa. Le nigaud trop occupé laissa faire. Mon père enfonça la porte et prit le nigaud par le milieu du corps. Celui-ci, comme un enragé quoiqu'il fut à son second acte, se jeta sur ma tante, qui se trouva la plus proche et la renversa. Tout le monde courut au secours de la maîtresse de la maison. Et moi je profitai d'un moment de liberté pour m'échapper.

» J'avais vu à deux maisons plus bas des filles publiques. Je me sauvai dans leur allée, et j'allai frapper à leur porte. Une grosse femme m'ouvrit. Je lui dis, qu'ayant été surprise avec un amant, je fuyais la maison paternelle. Elle me demanda si j'étais déflorée? — Oui, Madame (répondis-je avec une révérence)... Elle s'en assura, et me dit : — Puisque vous n'avez plus votre pucelage, je puis vous garder. Un homme arriva. Elle lui parla bas; puis elle ajouta. — Tenez? en voilà une toute fraîche. Il me trouva si jolie qu'il voulut coucher. On nous donna une petite chambre, et je fus tourmentée toute la nuit.

» Le lendemain la grosse femme entendit qu'on me cherchait. Elle eut peur. Le soir elle me fit conduire dans ce quartier chez la maman que j'ai

aujourd'hui. Je sors rarement, et personne ne m'a encore reconnue.

» Voilà mon histoire : elle est courte et bonne. »

Nous ne dîmes mot. Mais nous la suivîmes, et le même soir nous avons mis ses parents à portée de la reprendre. Elle est au couvent.

Nota. Cette historiette est très-libre et nous avons été tenté de la supprimer. Mais un motif nous l'a fait conserver. Dans combien de maisons de Paris, n'avons-nous pas vu, qu'on laisse prendre trop de familiarité avec des jeunes filles bien assaisonnées de parure, bien provoquantes, par des beaux-frères, de beaux oncles, des cousins mêmes ? Souvent nous en avons été indignés ! Oui, nous connaissons trois filles publiques, qui le sont devenues par leurs beaux-frères, maris de leurs sœurs... Nous avons donc rapporté l'histoire d'Eléonore, dussent les puristes aveugles froncer le sourcil.



DIX-SEPTIÈME FILLE

—

SOPHIE

Nous cherchâmes ardemment Dorine. Mais ne l'ayant pas aperçue, nous eûmes l'avantage inespéré de joindre Elise. Elle voulut aller chercher son enfant. Nous lui protestâmes qu'elle était si belle femme, que nous nous trouvions fiers de cheminer avec elle.

Dans ce moment parurent six jeunes filles, les mêmes dont il est parlé dans notre préambule, sous les nos 18, 19, 20, 21, 22 et 23. Elles nous frappèrent tellement que nous étions comme fâchés de nous être embarrassés d'Elise. Mais nous raisonnions en aveugles. Les six nymphes ne firent qu'apparaître un instant, et rentrèrent aussitôt pour ne plus ressortir.

Nous demandâmes à Elise, si elle les connaissait? — Ce sont les *Houris* (nous répondit-elle). Nous lui offrîmes nos six francs pour une demi-heure de conversation. La belle consentit au marché. Mais elle voulut absolument avoir son enfant. — Si ce n'est pour toi (nous dit-elle) c'est pour moi. Je veux avoir l'air décent. Nous lui fîmes observer que c'était un hommage que le vice rendait à la vertu. Elle en convint; et comme nous la connaissions, nous lui fîmes quelques reproches sur sa conduite avec les enfants. Elle brisa là-dessus, et nous offrit d'elle-même, de nous faire en six soirées, l'histoire des six jeunes filles que nous venions de voir, même de la noire et de la mulâtre. Nous fûmes enchantés et nous lui promîmes six francs pour chaque séance. Elle alla prendre l'enfant que nous voulûmes porter et elle commença.

« — La plus grande, qui est brune, se nomme Sophie. Elle a seize ans. Il y a trente-six filles dans la maison gouvernée par une femme singulière, qui se fait appeler *Madame Ogret,* par ses connaissances, quoiqu'elle porte un autre nom pour le public. Cette femme a enseigné la géographie et elle a eu beaucoup d'écolières. Elle a été mariée, et elle a ses quatre filles avec elle. Cependant son

mari a trouvé le moyen de casser le mariage et d'épouser une autre femme avec laquelle il vit.

» Dès que Madame Ogret se vit déclarée concubine, elle quitta son enseignement, et vint avec ses quatre filles, Sophie, Angélique, Adèle et Zéphire, qui sans doute sont de quatre pères différents (car la dame était galante), s'établir aux environs du *Palais-Royal*. Elle leur déclara son dessein. Les quatre jeunes filles se prirent à pleurer ; elles se jetèrent aux genoux de leur mère, et la supplièrent de ne pas les prostituer ! — C'est mon intention (répondit Madame Ogret). Mais composons. Et elle fit son marché avec elles, que jamais elles ne feraient le dénoûment d'une aventure. Pour cela, Madame Ogret prit chez elle plusieurs filles et ses pratiques ont tellement augmenté, qu'elle en a douze à demeure, outre les six que vous venez de voir, et dix-huit externes (j'en suis une), qui viennent, quand elle les demande.

» Sophie n'est pas l'aînée ; c'est Angélique : mais c'est la première qui en a le titre à cause de sa taille et de son genre de beauté. Cette enfant a été très-malheureuse toute sa vie. Son père qui était un libertin avant de faire casser son mariage, avait cédé sa femme à un abbé, journaliste compilateur, qui en était devenu amoureux, et il avait pris par

économie, dans une de nos maisons, une grosse fille ex-cuisinière qui lui coûtait moins que sa femme ne lui rapportait. Il avait gardé deux enfants Sophie et Adèle. Sa femme avait Angélique l'aînée et Zéphire la plus jeune. L'abbé qui voulait avoir l'air décent, quand il se promenait avec Madame Ogret, tenait Angélique par la main et faisait porter Zéphire par une gouvernante d'enfants... Mais revenons à Sophie.

» Dès l'âge de six à sept ans, qu'elle avait alors, elle était charmante. La grosse cuisinière concubine de M. Ogret était une catin. Il le savait et comme il était laid à faire peur, il l'avait prise ainsi pour avoir moins de difficultés à surmonter. Mais pouvait-il prévoir ce qui arriva? Il avait des jours où il dînait chez l'abbé son cessionnaire, ou chez différents Directeurs des petits spectacles. On savait l'heure à laquelle il devait rentrer. La grosse *Gillette* en profitait, pour continuer son métier dans la maison de son maitre. Elle sortait, *faisait un homme,* et l'amenait à la maison. D'abord, elle faisait retirer les enfants : mais insensiblement elle négligea cette précaution ; elle affecta même de les parer. Un jour certain libertin trouva Sophie charmante et il la caressa... Gillette sentit alors tout le parti qu'elle pouvait tirer des deux en-

fants... Elle gagna gros jusqu'au moment où un mal survenu à la bouche de Sophie obligea de la traiter. Le père et la mère s'informèrent alors, et apprirent du voisinage l'étrange conduite de Gillette!... On la fit mettre à l'hôpital; le père alla en province; tous les enfants restèrent avec leur mère et l'abbé fut comme un bon père de famille. Mais il mourut. Ogret revint, et d'après la loi nouvelle du divorce fit casser son mariage, apparemment peu solide et se remaria. La mère enseignait la géographie depuis la mort de l'abbé, elle avait trop de peine; elle prit le parti que je vous ai dit.

» Sophie, quand sa mère eut fait son nouvel établissement. se ressouvint du métier qu'on lui faisait faire enfant : Elle seconda sa mère auprès de ses trois sœurs. Mais instruite à ses dépens par la maladie, qu'elle avait eue, elle leur donna des lumière utiles.

» — Mes sœurs (leur dit-elle), nous remplirons les vues de notre mère, et nous ferons venir ici l'abondance, sans qu'il en coûte rien à notre santé ni même à nos charmes. Nous serons des *houris,* des artistes, des catins morales; et nous aurons de viles créatures sans principes pour faire le matériel de la besogne. Regardez-moi, de ce cabinet obscur, pendant quelques jours; après quoi, vous m'imi-

terez. On ne me touchera pas même le sein. Je veux le conserver comme le reste. Quant à ma bouche, elle n'en souffrira jamais une autre. Pour des baisers communs, à la bonne heure. Je veux que notre état et les vues de notre mère, à laquelle nous devons tout, depuis que notre père nous a si cruellement abandonnées, ne nous empêchent pas de trouver un mari, auquel nous porterons notre fleur comme la plus honnête fille. Et ne croyez pas, mes sœurs, que le parti que je vous propose nuise à notre profit! au contraire. Les hommes ont un plaisir infini à recevoir les caresses d'une vierge. Il faudra seulement avoir la plus grande attention à nous remplacer rapidement. Je veux créer un genre de volupté nouvelle : on nous aura toutes quatre : nous préviendrons par là l'oubli, l'inconstance, le dégoût. La jouissance que donnera une cinquième fille, ne blâsera pas sur notre compte, mais sur le sien... Au reste, laissez-moi vous conduire.

» Ainsi parla Sophie. Ses sœurs attendries, l'embrassèrent, et sa mère l'admira. Elle fut proclamé l'aînée.

» Dès le même soir, sa mère n'ayant encore qu'une étrangère, elle mit sa théorie en pratique. Madame Ogret *fit un homme* seule ; en rentrant, elle

le livre à Sophie, qui venait d'exercer ses trois sœurs. Sophie le *pelota,* et Angelique la remplaça, lorsqu'elle s'enfuit. Cette jolie blonde éblouit par son éclat. Elle eut bientôt tous les vœux du *Miché.* Elle s'échappe, à son tour, et l'homme tombe dans les bras d'Adèle! Il fut surpris... Mais à peine eut-il satisfait le sens de la vue, auquel les quatre sœurs ne devaient rien refuser, que Zephire paraît, et Adèle s'évade. L'homme veut jouir avec cette aimable enfant. Zephire avait des talents naturels; elle porta le délire au comble..... La manœuvre paraît alors, et sans beaucoup d'art, elle achève l'ouvrage.

» Madame Ogret avait été témoin de tout. Elle pleura de joie, en embrassant ses filles, et elle dit à Sophie, ces mots remarquables : — Sophie! la bien nommée, car tu as la vraie sagesse! Sophie! je suis ta mère; mais je te serai soumise, plus que tes sœurs! C'est toi qui est la maîtresse ici, et tout s'y fera par tes ordres!

» En effet, Sophie conduit tout admirablement. Elle a des filles de tous les genres de beauté; c'est elle qui a fait acheter la *Noire* et la *Cuivrée*, qu'elle a mises au rang des Houris, à cause de leur *unité.*

» Sophie a fait un amant, parmi les hommes qui l'ont vue. Cet homme, qui a du mérite, après s'être assuré de la conduite de Sophie, en est devenu éper-

dument amoureux. Mais quoiqu'elle l'aime, elle ne lui a pas encore accordé sa fleur : Elle veut le mariage, et il s'y est déterminé. Mais il n'obtiendra rien qu'après la conclusion. »

Demain, je vous ferai l'histoire d'Angélique ; car je pense qu'aujourd'hui. je vous en ai donné pour vos six francs. Elise nous quitta, et nous vînmes écrire son récit très-singulier, très-étonnant !... Paris ! Paris ! que tu es étrange !... Mais la révolution diminuera les abus !



DIX-HUITIÈME FILLE

—

ANGÉLIQUE

Après avoir reçu notre présent, Elise prit la parole en ces termes :

» — Ce que je vous ai dit hier, me dispense aujourd'hui de tous les préliminaires.

» La blonde Angélique, quoique moins grande que Sophie, a quelque chose de si séduisant, qu'on éprouve, après l'avoir vue, la soif hydropique de la revoir. Elle n'a pas voulu des hommages multipliés, que lui ont offerts tous les hommes qui l'ont vue chez sa mère, au moyen du filet tendu au *Palais-Royal*.

» Un jour (c'était un mardi), elle se trouva aux Italiens : on donnait la *Brouette;* un jeune homme qui se trouvait à l'amphithéâtre, à côté d'elle, et qui

la prit pour une jeune bourgeoise, lui marqua beaucoup d'attentions. A la sortie, Angélique, qui était avec l'auteur de la seconde pièce. remercia le jeune homme, qui parut comblé. Elle monta en voiture, et arriva chez sa mère.

» Or, il faut observer, qu'il y a pour cette maison trois portes. La porte du public ; la porte dérobée, ou des personnages graves, et la porte honnête, par laquelle on reçoit les gens pour affaires et les visites bourgeoises. On trouve également trois sortes d'appartements, les publics, les secrets et les honnêtes. Ce fut par la porte honnête et bourgeoise, qu'Angélique rentra. Les voisins de cette porte ne connaissent Madame Ogret, que pour une bourgeoise vivant de ses rentes. Ainsi le jeune homme, ayant vu rentrer sa belle, et s'étant informé à un marchand mercier de la rue *de Richelieu*, on lui dit que c'était la seconde fille d'un dame aisée, qui payait bien et qui jouissaït d'une excellente réputation. Le jeune homme fut tout à la fois enchanté et intimidé ; il craignit que sa maîtresse ne fût trop au-dessus de lui...

C'était le fils d'un riche marchand de draps, de la rue Saint-Denis. Il n'avait plus que sa mère, femme très-dévote, et sa fortune bien liquidée, montait à cent mille écus. Il revint le lendemain

dans le quartier d'Angélique, et l'ayant aperçue à la fenêtre, il la salua. On lui rendit sa politesse. Enchanté, il monta. Angélique en fut surprise ! mais elle ordonna d'ouvrir.

— Mademoiselle (lui dit le jeune homme), pardon de ma témérité ! mais je suis épris, et je sens que c'est pour ma vie. Dites-moi sincèrement, si vous êtes trop au-dessus d'un jeune marchand drapier, riche de cent mille écus ? Angélique rougit, en lui répondant. — Monsieur, je suis plutôt au-dessous, qu'au-dessus. — Ha ! je suis comblé ! (s'écria le jeune homme)... Puis-je vous faire demander en mariage ? — Si ma mère le permet, monsieur. — J'ai une mère aussi. Elle viendra voir la vôtre ? — Comme il vous plaira. A ce mot, le jeune homme se jeta sur la main d'Angélique, la baisa, et se re tira précipitamment.

» Deux heures après, il parut avec sa mère. Les quatre sœurs étaient ensemble. — Voilà une jolie famille ! (dit la dévote). Elle pria qu'on l'introduisit auprès de la mère. Angélique y conduisit la dame et son fils. Madame Ogret, déjà prévenue, fut enchantée. Comme elle parlait bien, qu'elle avait le ton pathétique, affectueux, elle capta la dévote drapière, qui dit à son fils. — C'est tout mérite, dans cette heureuse maison ! Je ne m'informe pas de la

dot. Si madame et mademoiselle y consentent, voilà ma bru. Madame Ogret donna son aveu ; Angélique laissa entrevoir le sien, et les articles furent préparés.

Or, dans le même temps, Sophie avait amené son amant à l'épouser ; et Adèle ainsi que Zephire n'étaient pas moins avancées, comme vous le verrez demain.

» Cette seconde histoire repose un peu l'imagination... Ha ! que n'avons-nous des faits attendrissants à rapporter ?



DIX-NEUVIÈME FILLE

—

ADÈLE

Le jour suivant, Elise ne manqua pas au rendez-vous.

» — J'entre d'abord en matière (son récit l'amusait elle-même). Je ne crois pas que vous revoyiez jamais les quatre sœurs dans ce jardin, du moins comme vous les avez entrevues.

» Adèle est la rouge. Elle a fait son amant d'une manière étrange ! L'unique fois qu'elle soit sortie à pied, depuis que sa mère est... comment dites-vous cela ? — Matrulle. — C'est un singulier mot !... Matrulle donc, elle fut aperçue par un jeune homme qui était dans un hôtel garni, nº 22. Il sortit précipitamment de l'hôtel, et courut après elle, tout botté, tout éperonné, qu'il était. Il accrocha un

de ses éperons dans la jupe de gaze traînante d'Adèle ; ce qui la fit s'arrêter, et se retourner. Le jeune homme, qui était un beau brun, l'étreignit dans ses bras, et cherche sa bouche, pour lui prendre un baiser. Adèle esquivait, et tout en se défendant, lui faisait des remontrances sur l'indécence, ou l'inconvenance de son procédé ; *inconvevenance* fut son expression. Le jeune homme n'en tenait compte, et l'ayant rencognée sous une porte, il lui déclara, qu'il ne la quitterait pas, qu'il n'eût ravi la faveur qu'il désirait. Adèle se défendit si longtemps, qu'elle en était en nage. Epuisée, elle ne donna pas, mais elle fut obligée de laisser prendre.

Le jeune homme lui dit alors : — Tout m'a réussi à souhait. Je voulais respirer la pureté de votre haleine ; je voulais savoir si vous n'aviez aucune odeur, échauffée jusqu'à la sueur. Tout est comme je le désire. J'adore les femmes de votre poil ; mais j'en redoutais les inconvénients. Vous n'avez pas ces derniers : vous êtes parfaite à mes yeux. Ainsi, Mademoiselle, si vous le voulez, je serai votre amant, votre mari, votre tout ce qui vous plaîra. Adèle, rouge comme la cerise fraîche, baissa les yeux ; mais un joli sourire la décela. Le jeune homme lui baisa la main, et la suivit des yeux seulement. Elle revint, et il la vit rentrer par

la porte honnête. Il s'informa, et on lui dit mille biens de Madame Ogret et de ses filles. Il rendit une visite ; trouva les quatre sœurs ensemble, avec les deux premiers amans, et devint le troisième, encouragé par l'exemple. »

Elise, en achevant ces mots, nous quitta subitement, malgré la brièveté de l'histoire. Nous nous en consolâmes, en examinant le tran-tran de ses pareilles..... Il nous fit horreur et pitié.



VINGTIÈME FILLE

—

ZÉPHIRE ET ZOÉ

— Me voici (dit Elise, en accourant au devant de nous, dans la grande allée, en sortant des *Variétés*). —Allons, votre temps est précieux; je vous écoute? (lui répondimes nous).

» — Zephire est la plus délicieuse fille, qui soit au monde. Je vous ai dit, qu'elle avait un amant, comme ses trois autres sœurs. Il est beaucoup plus relevé; car celui d'Adèle est un étranger fort riche, il est vrai, mais simple colon des Iles.

» Un jour, que Zephire recevait un jeune homme que ses trois sœurs avaient émoustillé, au moment de s'échapper, elle ne fut pas assez promptement substituée. Le jeune homme se voyant abandonné dans le moment le plus voluptueux, s'écria : —

Hé ! quoi, céleste Houri ! vous me quittez !.... Ha ! ne croyez pas qu'une autre puisse vous remplacer, comme vous-même en avez remplacé trois ! Non ! non ! je renonce à l'amour, à la jouissance, au plaisir, à la volupté, si vous ne me les procurez ! Zephire ne voyant personne, revint auprès de lui, avec autant de légèreté qu'elle avait disparu. — Je ne puis faire ce que vous me demandez, quoique... je vous préfère à tous les hommes (lui dit-elle). Je suis une Houri mortelle ; je ne puis continuer à l'être, qu'en me comportant comme je le fais... Adieu... Voici la *Volupté*, qui vient à vous. A ces mots, elle s'enfuit, légère comme le vent dont elle portait le nom.

» Une jolie fille entra. C'était une Vierge. Elle s'approcha timidement du jeune homme, et lui dit : — Je me nomme *Zoé :* Je n'ai pas le privilége, comme les quatre Houris, de l'être toujours : mais je le suis aujourd'hui ; et Madame, mère des quatre sœurs que vous venez de voir, m'envoie à vous, pour vous récompenser de votre bonne conduite avec elle. — Comment êtes-vous Houri, aujourd'hui ? — Je ne suis ici que depuis quinze jours Madame me réservait pour une bonne occasion. Elle a pensé qu'elle ne pouvait en trouver de meilleure, pour donner le trésor que je possède en-

core. Allez, ma fille! (dit le jeune homme). Jamais je ne verrai d'autre femme que celle qui me quitte. Qu'elle dise à quel prix elle se met. Je lui donnerais mon sang, si elle l'exigeait. La jeune fille se retira.

» Dès qu'elle fut partie, Zephire rentra, mais avec sa mère. Zephire courut se jeter dans les bras du jeune homme, en lui disant. — Je me donnerais tout à l'heure, si maman y consentait. Madame Ogret observa au jeune homme, que Zephire, était sa quatrième fille; qu'elle était pucelle; que ses trois sœurs-aînées avaient chacune un amant, dont elles allaient devenir les épouses. Qu'il se tâtât, pour sentir, s'il aurait la force de les imiter?

Le jeune homme était trop épris, pour hésiter. Il jura d'épouser Zephire. On lui répondit, qu'il ne la posséderait, qu'après le mariage. Il fallut se soumettre. Il demanda seulement qu'on ne le fit pas languir. Il sortit. »

Je pourrais vous quitter ici. Mais je ne veux pas vous faire payer ces histoires plus cher que vous ne les vendrez au libraire. Je vais vous donner le dénoûment.

« Sophie et Zephire étaient connues de leurs amants pour ce qu'elles étaient. Mais Angélique et la

rouge Adèle étaient regardées comme des Filles ordinaires. Le même jour que Zephire eut un amant, elle sortit le soir avec ses sœurs (c'est le soir que nous les avons vues); elles venaient prendre l'air un instant. Mais ayant aperçu le marchand drapier. elles rentrèrent précipitamment, non de peur d'en être vues, mais pour ne pas se promener avec lui dans le jardin, et ne pas donner occasion à quelqu'un de l'instruire. Le marchand drapier les voyant fuir, les suivait, quand il fut arrêté au pied de l'escalier de passage, par le chevalier *des Monettes,* amant d'Adèle.

» — Vous courez après ces jeunes personnes (dit le Chevalier). — Oui. — Les connaissez-vous? — Qu'en dites-vous? — Mais beaucoup de bien! Je dois en épouser une. — Laquelle? — La plus belle. — Qu'est leur mère? — Une bonne bourgeoise qui vit de son bien, — Bon!... Moi j'épouse aussi la plus belle. — Ha! mon beau-frère ou mon rival! Entrons ensemble pour nous éclaircir? — Non, causons un peu. Ils rentrèrent dans l'allée.

» Au même instant, un horloger de la connaissance du drapier les aborda. — Tu étais sur les pas des Houris (lui dit-il). — Qu'est-ce que les Houris? — Ces six belles qui viennent de rentrer.

— Comment sais-tu que ce sont des houris? L'horloger lui raconta ce que je vous ai dit. Le drapier se mordit les lèvres ; mais il ne dit mot. Il quitta l'horloger, et dès qu'il fut seul, il alla se présenter à la porte déshonnête. La portière l'introduisit mystérieusement. On lui donna successivement quatre jeunes filles, mais ce n'étaient plus Sophie, Angélique. Adèle et Zéphire. Elles n'exerçaient plus leur art voluptueux, depuis que les mariages étaient assurés. Le drapier ne vit rien.

» On le fit sortir après lui avoir offert la noire et la cuivrée qui s'esquivèrent comme les houris. Il ne fut pas très pressant avec elles. il aimait trop Angélique. Il alla chez elle par la porte honnête.

» Franc et sincère mais poli, comme il était; au lieu de lui ouvrir son cœur, en blessant sa délicatesse, il demanda un entretien à la mère, pour lui conter tout ce que l'horloger lui avait dit. Madame Ogret ne lui répondit pas. Elle fit entrer ses trois gendres futurs qui venaient d'arriver, et leur dit d'agir avec le quatrième comme leur prudence le demanderait. On l'instruisit, afin qu'il prit des précautions et il épousera comme les trois autres. »

Elle disparut en achevant ces mots.

J'ai su depuis son récit, que les quatre mariages s'étaient faits. Angélique est dévote avec sa belle-

mère, dont elle est chérie, et qui la vante à tout le monde comme un modèle... et sa manière de se mettre est si différente de ce qu'elle était au *Palais-Royal*, que personne ne peut la reconnaître à l'Apport-Paris. Adèle est dans le pays étranger. Sophie est montée dans la magistrature. Pour Zéphire, idole de son mari, elle le suit dans les garnisons et lui est scrupuleusement fidèle...

Il nous reste à faire l'histoire des deux houris de *couleur*.



VINGT-UNIÈME FILLE

—

ESTHER

Lorsque Madame Ogret eût acheté cette belle noire (nous dit Elise), elle l'amena d'abord à ses filles, qui s'éprirent pour elle d'une telle amitié à cause de la douceur de sa physionomie, qu'elles supplièrent leur mère de la traiter comme elles-mêmes. Madame Ogret malgré tout est bonne mère; elle y consentit. Sophie et ses sœurs apprirent le français à Esther, qu'elles nommèrent ainsi; car elle n'est pas encore baptisée : et c'est ce qui fera son bonheur.

» Dès qu'Esther sut parler, les jeunes Ogret s'empressèrent de lui demander son histoire. Esther avait alors douze ans; il y en avait quatre, qu'elle avait perdu son père, trois qu'elle avait été

enlevée d'Afrique; deux qu'elle était arrivée en France, et un qu'elle était au couvent des Houris. Je vais tâcher de vous rendre son récit tel que je l'ai entendu ; car j'étais alors une des matérielles de la maison. C'est elle qui va parler.

« Je suis née dans un pays bien chaud, comparé à celui-ci, et qu'on nomme chez nous *Iouda,* et vous *Juida.* Mon père était vieux et riche; il allait tous les jours chez le roi. Or, il faut savoir que, chez nous, tout appartient à l'aîné des fils : les biens, les femmes, les enfants de son père. Nous étions plus de cent enfants; et notre aîné, qui avait trente-cinq ans, était bien dur, au sentiment de tout le monde. Et mon père lui disait souvent :

— Nouhah! Nouhah! tu est trop dur! et j'émanciperai toute ma famille, en mourant, de peur que tu ne la traites en esclave, et que tu ne pousses la barbarie jusqu'à la vendre aux Européens! Et Nouhah répondait : — Vous êtes le maître, mon père. Mais le méchant craignit l'effet de cette menace, et il commit un crime horrible.

« Il alla trouver le roi, qui était à peu près de son âge, et qui l'aimait beaucoup, et il lui fit entendre que le zèle de sujet l'emportant sur la piété filiale, il lui devoilait un complot de son père,

pour livrer le royaume au roi d'Agra, ancien suzerain d'Iouda. Le roi crut le méchant fils. Il manda le vieillard, lui fit mille caresses, et au moment où mon père s'inclinait devant lui pour le remercier, il tira son sabre, et lui fit tomber la tête.

« Tous les biens, les femmes et les enfants d'un homme tué des mains ou par les ordres du roi, sont confisqués, et ce sont les femmes du roi qui vont, comme des furies, faire la confiscation, parce qu'elles n'ont que cela et leur travail pour subsister. Mais le roi déclara, qu'il remettait la confiscation au fils aîné du puni : ce qui mit toutes les reines bien en colère !

« Or, ma mère était l'épouse favorite de notre père. Mon frère aîné, par la loi du pays, a le droit de prendre les belles-mères pour femmes, d'en faire ses servantes, ou de les vendre. Mais s'il couche avec elles, il ne peut plus les faire ses esclaves, ni les vendre; elles deviennent ses femmes. Nouhah brûlait pour ma mère. Dès que son père fut mort, il vint lui demander, si elle était enceinte. Ma mère, qui voyait ses yeux étinceler, et qui ne savait quel était son dessein, voulut éviter de passer dans ses bras, le jour même de la mort de son mari. Elle le pria d'attendre quelques

jours, pour s'assurer qu'elle ne l'était pas : car si un fils *voyait* la femme de son père enceinte, c'est comme s'il voyait sa propre mère ; il serait incestueux, et puni de mort. Nouhah frémit de rage et de luxure. Alors m'ayant aperçue, il demanda si j'étais nubile ; car on l'est dès huit ans, dans notre pays. Mais moi, j'étais plus tardive, peut être parce qu'il y avait du sang portugais dans celui de ma mère, une de ses aïeules étant de cette nation : je n'ai été nubile qu'à dix ans.

« Sur la réponse de ma mère, que je ne l'étais pas encore, le brutal Nouhah nous prit toutes deux violemment par le bras, et nous fit jeter au rang des esclaves. Quelque temps après, il nous conduisit à un vaisseau européen, qui se trouva être français et nous vendit. Nous partîmes par un beau temps ; nous ne fûmes pas enchaînées. Ma mère fut destinée aux plaisirs du capitaine. Pour moi, des Européens, et surtout des Français, devaient me regarder comme une enfant : on ne faisait pas attention à moi.

« Un jour, le pilote, homme fort et vigoureux, trouva ma mère sous sa main. Il lui fit signe, en jurant, de se coucher. Elle refusait. Il la renversa, et la força. Elle ne cria pas cependant, de peur de causer un malheur ; mais le capitaine survint. Il

tua du même coup le pilote et ma mère : leurs corps furent jetés à l'eau. Cette action aliéna l'équipage. On se jeta sur l'assassin, on le lia, et on amena le vaisseau à un port de France.

« Le chargement n'était pas en esclaves ; il s'y en trouvait très-peu. On me vendit, à Larochelle, et ce fut une dame, toute prête à se rendre à Paris, qui m'acheta. Le fils de cette dame me trouva de son goût, et voulut m'assujettir à ses fantaisies. Sa mère nous entendit, accourut, le gronda, d'une manière très-insultante pour moi, et chercha l'occasion de me vendre. Elle choisit votre mère, dont elle connaissait l'état, pour m'éloigner d'autant plus sûrement de son fils.

« Vous savez le reste de mon histoire, mes bonnes amies. Vous m'avez traitée en sœur; votre mère m'en a servi, et j'ai encore ma fleur, bienfait inestimable! puisque si je trouvais mon jeune amant, je mettrais mon bonheur et ma gloire à la lui faire cueillir. »

« Voilà ce que dit Esther. C'est à moi d'achever.

« Un de ces jours (car c'était à la fête des noces des quatre sœurs), un jeune homme en deuil aperçut Esther, qui montait en voiture. Il fait un cri, s'élance à la portière, au risque de se faire écraser, et parle à la belle noire. C'était son amant. Elle

lui permit d'entrer auprès d'elle. Ce jeune homme n'a que dix-huit ans. Il apprit à sa maîtresse que sa mère était morte; qu'il était émanicipé, mais cependant sous la dépendance d'une tante fort dévote. Ils renouvelèrent ainsi connaissance, et se promirent de se voir tous les jours.

Il vint dès le lendemain. Madame Ogret était prévenue par Esther, et par ses filles, qui s'intéressaient vivement à la jeune noire, alors âgée de 13 ans, mais parfaitement développée. Madame Ogret resta présente à l'entretien, examina le jeune homme, le scruta et le trouvant assez amoureux pour épouser, résolut d'agir avec adresse.

» Elle alla chez la tante dévote, lui vanta la naissance, la beauté, le caractère, les mœurs d'Esther, et la voyant émerveillée, elle ajouta : — Elle n'est pas encore baptisée ; elle le sera la veille du mariage, et vous donnerez à votre neveu, une épouse digne d'entrer au ciel. Telle est la force d'une raison donnée à propos par une personne adroite ! La dame s'attendrit; elle n'envisagea plus dans Esther, que l'innocence baptismale. Elle la voulut voir. La jeune fille fut conduite chez elle, et la charma par sa douceur. On engagea la dame à être sa marraine ; et alors, devenue sa mère spirituelle elle en prit tous les sentiments. Elle disait

à son neveu: — Tu seras mon gendre et Dieu te bénira en considération de la pureté d'âme de ta femme.

« Esther sera baptisée demain, et mariée après. »

Tel fut le récit d'Elise rencontrée au bout de quelques soirées d'absence.



VINGT-DEUXIÈME FILLE

—

ZÉLIA

Je m'acquitte aujourd'hui de mon bail avec vous (nous dit Elise). Car, en vérité, je me croirais mariée, si je continuais plus longtemps à ne parler qu'au même homme. Or, vous savez quelle horreur j'ai du mariage!

« Zilia, la plus séduisante des créatures, car je l'ai vue avec les hommes, nous est venue d'Espagne. Elle ne savait que sa langue naturelle, et un peu d'espagnol, quand un juif qui l'avait amenée à Paris pour la prostituer, eut occasion de connaître Madame Ogret. Il voulait d'abord la lui louer: mais les filles de la dame, et Esther elle-même ne l'eurent pas plutôt avec elles, qu'elles déclarèrent à M. le Juif espagnol, qu'elles ne la rendraient

jamais. Il voulut se plaindre au lieutenant de police *M. Decrosne*, qui existait encore. Mais Madame Ogret qui est éloquente, se présenta pour plaider sa cause contradictoirement, la gagna, et l'Israélite fut honni.

» En sortant elle dit à cet homme : — Je suis plus honnête que vous. Je vous offre une somme. — Je veux cent louis (répondit le juif). Madame Ogret qui a l'âme grande, le conduisit chez elle, lui en remit cent cinquante, lui fit donner quittance et devant lui, remit le papier à Zilia, en lui disant de le conserver. Le Juif se retira surpris, mais sans avoir pu concevoir ce que c'est que la générosité : c'est une vertu trop loin des mœurs de sa nation.

» Zilia fut assimilée aux filles de la maison, et à la belle noire. Elle resta houri. Insensiblement elle apprit le français, et ce fut lorsqu'elle sut parler, qu'on lui demanda son histoire. Il faut dire ici qu'Esther et Zilia, nées dans des climats chauds, portaient le charme des préludes plus loin que les quatre sœurs ; c'est pourquoi elles leur succédaient, au lieu de les précéder. Elles donnaient le dernier période de la volupté, et en sortant de leurs mains, souvent un vieillard, mari d'une jeune épouse qu'il amenait par la porte honnête, et qu'il faisait tenir dans une chambre voisine, se trouvait dans

le cas de la féconder quoique septuagénaire. Ce qui prouve que Madame Ogret, femme très-philosophe dans notre état, fait joindre l'utile à l'agréable.

— Nous ne savions pas ce trait ! (interrompîmes-nous), et nous vous en remercions... Il est très-intéressant de le savoir... (et de le publier !) pensâmes-nous.

« Ne m'interrompez plus, ou je termine la séance, et il vous en coûtera six francs de plus pour une seule phrase...

» Zilia commençant à écorcher le français, les cinq amies la prièrent de leur faire son histoire, que je vais tâcher de rendre le mieux que je pourrai.

» — J'ai quatorze ans. Je suis originaire de *Quito,* capitale du Pérou, et née à Boston. Ma mère descendante des Incas, par son père et sa mère dont la famille avait toujours vécu sous la protection des vice-rois, était destinée à épouser un de ses cousins lorsqu'elle fut aperçue par un jeune français, marin de profession, qui était envoyé à Quito par le gouvernement. Soit que ma mère fût réellement belle, soit que le jeune Français n'eût pu trouver d'autre femme, il la poursuivit de la manière la plus vive et la plus secrète.

Ma mère sans doute le trouva aimable, ou il lui fit violence ; c'est ce que j'ignore : mais elle devint enceinte de ses œuvres. Sa famille en fut très-fâchée, lorsqu'elle s'en aperçut ! On n'osait se plaindre au vice-roi, de peur d'être puni. On n'osait pas non plus proposer au jeune Français d'épouser ma mère. Il fallut dévorer sa douleur.

» Cependant le temps fixé au jeune français, pour s'acquitter de sa commission venait d'expirer. Il annonça qu'il allait partir. Comme on s'imaginait qu'il n'avait *comprimé* ma mère qu'une fois, et qu'il ignorait son état, on était dans la sécurité. Mais ils s'étaient revus ; ils s'aimaient, et le vaisseau étant parti le soir par un vent frais, pour retourner dans l'Amérique anglaise, alors à la veille de se soulever, on ne trouva plus ma mère.

» Elle arriva prête à me donner le jour à *Boston*, où je vins au monde. Mon père et ma mère se rendirent à *Philadelphie,* où ils me laissèrent, âgée de 15 mois. Mon père alla combattre et disparut. Ma mère revint auprès de moi, sans pouvoir encore se faire entendre, ni en français, ni en anglais. Elle m'éleva des débris de sa fortune jusqu'à l'âge de sept ans, en me parlant toujours péruvien. Mais j'appris un peu d'anglais avec mes

compagnes. Elle partit alors pour le Pérou, où elle arriva lorsque j'eus huit ans.

» Son père et sa mère étaient morts. Le vice-roi s'était emparé de leur fortune, et il traita ma mère de menteuse quand elle se nomma. Il la fit mettre en prison où elle mourut de douleur.

» Quelque temps après, mon père, qui avait été fait esclave et retenu par les sauvages, se présenta pour réclamer ma mère et moi avec elle. On le reçut fort mal! Il m'enleva, j'avais alors neuf ans, et me conduisit en France. Ce fut de là, qu'il adressa ses plaintes au gouvernement espagnol. Mais il disparut avant d'avoir obtenu justice.

» Il m'avait donné pour duègne, une mulâtre-créole des *Antilles,* qui s'empara de tout ce que me laissait mon père et me conduisit à Paris, où elle m'a vendue à votre mère, comme étant sa fille. Je ne la suis pas. Je ne pus alors la démentir, n'entendant pas le français : mais j'ai souvent entendu raconter à ma mère et à mon père lui-même ce que je viens de vous dire.

» Tel fut le récit de Zilia la Péruvienne. Vous savez son emploi chez Madame Ogret. Elle y était la dernière des Houris. Un de ces jours, il est venu chez Madame Ogret, par la porte des *filles*, un homme basané qui paraissait fort triste. Esther

n'était déjà plus au nombre des amuseuses ; Zilia était la seule restante des six. On hésitait à la faire paraître. Mais cette homme était plongé dans une rêverie si profonde qu'on voulut l'en distraire. On introduisit Zilia auprès de lui. Elle s'avança vivement et lui prit la main. Il leva les yeux sur elle, fit un mouvement brusque, la regarda encore et lui demanda qui elle était ? — Zilia De Fremont... — De Fremont ! Zilia !... Votre mère ?... — Est de Quito, fille des Incas ; un jeune Français. M. De Fremont... — Ma fille !... oui, c'est elle... Je retrouve ici ma fille... prostituée... Je veux tuer la malheureuse !... — Arrêtez, ô mon père !... car je vous reconnais aussi... La dame chez laquelle je suis, est ma bienfaitrice !... Et elle lui conta comment elle était encore pucelle, comment la duègne-créole l'avait vendue. Elle lui fit l'histoire du mariage des cinq autres Houris. M. De Fremont l'écoutait sans l'interrompre. Enfin, il lui dit plus calme.

» — Ma fille, ma chère Zilia ! d'après ce que tu me dis, je vois que je dois beaucoup à la dame Ogret ; je lui en marquerai ma reconnaissance. Mais je punirai l'infâme qui t'a vendue... Allons, prépare-toi à quitter cette maison. C'est dans celle de ton père que tu dois vivre. Je vais remercier

Madame Ogret, et lui donner ce qu'elle me demandera, ne voulant pas disputer sur le prix de ma fille.

» Madame Ogret avait entendu le cris du père; elle accourait, et se présenta : — Je ne demande rien, Monsieur, que votre amitié, son ressouvenir, et sa reconnaissance pour mes filles, qui l'ont aimée comme un sœur. Emmenez-la; voici tous ses effets. Trop heureuse d'avoir conservé une fille à son père! — Vous êtes une bonne femme (s'écria M. De Fremont). Allons, je serai votre ami. J'ai un parti pour ma Zilia. Il faut m'aider à lui donner d'honnêtes informations? — Rien ne m'est plus facile (s'écria Madame Ogret). J'ai deux réputations différentes. Je suis une bonne bourgeoise, vivant de son bien en sortant par ma porte de la rue de *Richelieu*. J'ai marié mes filles; j'ai gagné; je vais me retirer et vous pouvez me nommer Madame N*** (elle dit un nom très-approchant du sien), comme tenant la pension où votre fille a demeuré.

» C'est ce qu'a fait M. De Fremont. Madame Ogret quitte le *commerce*, et la plus honnête femme de notre art va l'abandonner à sa turpitude, si quelque femme de génie comme elle ne le relève. » Adieu...

» J'allais oublier de vous dire un mot de la petite Zoé! J'aurais pu vous faire une soirée à part

de cette historiette. Mais je ne sais; j'ai des pressentiments, des inquiétudes ! et jamais ils ne me trompent ! A chaque mot que je vous dis, il me semble que c'est pour la dernière fois que je vous parle. — Ne croyez pas à ces chimères (lui dîmes-nous) : à moins que vos inquiétudes ne soient des remords. Elise soupira.

» Le sort de Zoé a tellement touché le cœur des quatre sœurs, surtout de Zéphire, qu'elles l'ont regardée comme un objet sacré. Elle avait échappé au péril avec l'amant de Zéphire; elles n'ont plus permis qu'elle y fût exposée. En conséquence, dès le même jour, elle fut déclarée fille de la maison, du consentement de Madame Ogret, et elle n'entre, elle ne sort plus que par la porte honnête. C'est le mari de Zéphire qui lui cherche un établissement; et les hommes des cinq autres belles veulent contribuer à sa dot. Le jeune homme qu'on a trouvé, est d'une jolie figure : mais il est sourd à demi. C'est un étranger d'un pays limitrophe de la France. Il en est devenu éperdument amoureux. On aura soin que jamais il ne soit instruit. La petite personne, de son côté, est ravie d'être tirée d'un état, qu'abandonnent ses protectrices. Car vous sentez que Madame Ogret va vendre son fonds. J'en serais bien tentée ! Car il faut une femme d'un certain

mérite pour en tirer parti. Une matrulle ordinaire tromperait grossièrement, détruirait la confiance et tout s'écroulerait. »

Nous observâmes à Elise, que nous ne lui croyions pas le talent nécessaire : qu'il fallait avoir un fonds de bonté, d'humanité qui lui manquaient, pour remplir la place de Madame Ogret. Elle nous regarda d'un air enflammé. Puis tout à coup se rendant justice, elle nous répondit : — La bonté, la vertu, tout ce qu'on loue tant dans le monde, sert-il réellement à quelque chose? Cela peut être; mais je n'ai pas la faculté de le sentir!

Elise nous quitta en achevant ces mots... Hélas! cette infortunée n'a pas la faculté d'être vertueuse!... Elle était à la veille d'éprouver le plus grand des malheurs. On a été instruit de sa cruauté envers les enfants des pauvres gens dont elle se servait, et on a cru hier devoir la séquestrer de la société. Elle est condamnée à dix ans d'hôpital!

VINGT-TROISIEME FILLE

—

DOROTHÉE

Madame Ogret n'est pas la seule matrulle ingénieuse du Palais-Royal. Un soir que nous nous y promenions, en regrettant qu'Elise eût si bien mérité d'être séquestrée, nous aperçûmes quatre nymphes, qui traversaient rapidement le bout du jardin pour gagner l'escalier de l'hôtel Penthièvre. Nous les suivîmes, et notre empressement ayant été remarqué, l'une d'elles ralentit sa marche pour nous attendre. Nous lui fîmes notre proposition ordinaire qu'elle communiqua aux autres ; et l'on consentit à nous la laisser, à condition que nous ne nous promènerions que dans l'allée des *Honteuses,* la plus voisine du *Club,* ou sous les arcades du même côté.

Celle que nous avions retenue, s'appelait *Corisandre;* et ses trois compagnes, *Dorothée*, *Jeanne* et *Agnès*.

» — Vous voulez que je cause avec vous une demi-heure (nous dit-elle) : votre proposition est honnête, et je voudrais que tous les hommes ne m'en fissent que de pareilles. — C'est votre histoire, ou celle de l'une de vos compagnes, que nous vous demandons (lui répondîmes-nous). — Je ne vous ferai pas la mienne : mais pour celle de Dorothée, la plus belle de mes trois compagnes, je suis prête à vous la conter. — Parlez (lui dîmes-nous).

» — Dorothée est fille d'un très-vilain homme, appelé je crois *Quistrin*, et d'une mère charmante, fille d'un homme très-connu. Elle a un frère aîné. Comme son père est un scélérat, sa mère ne put résister à ses mauvais traitements; elle le quitta, et en se séparant, elle lui fit proposer de garder le fils et de lui donner la fille qui était en nourrice. Mais le monstre qui craignit que sa femme ne retirât l'enfant répondit que la petite Dorothée venait de mourir. La mère le crut et demeura tranquille.

» Lorsque Dorothée eut dix ans, son exécrable père, qui l'avait laissée au village, étant allé

a voir, il la trouva jolie ; et comme il avait tout dissipé, il lui vint dans l'idée de se faire une ressource de sa fille. Il l'amena donc à Paris. Mais il ne put exécuter par lui-même son mauvais dessein. Il vint ici, trouva notre maman *Yverkop*, par hasard et lui proposa d'acheter sa fille, qu'il tenait par la main. Maman voulut savoir toutes les circonstances et dépendances. Quistrin les dit, et même il nomma le père de sa femme. Madame s'assura de la vérité, avant de payer la somme convenue car il lui laissa l'enfant.

» Dès qu'elle fut bien sûre que la mère et le grand père croyaient Dorothée morte, elle paya le prix de la fille, cent écus, et le même jour, elle mit Dorothée au couvent, où elle nous faisait élever Jeanne, Agnès et moi. Elle prévoyait ce qui devait arriver avec un coquin comme Quistrin.

» En effet, dès le lendemain, il vint avec un inspecteur de police pour reprendre sa fille, qui (disait-il), s'était enfuie de chez lui, et qui s'était sauvée chez la *Ployet* (c'est le nom d'une matrulle, qui demeurait alors dans la Cité, où elle était encore marchande lingère). Maman nia d'avoir vu la petite Quistrin. On fit perquisition partout, et le méchant homme n'ayant pu prouver ce qu'il

avançait, quoiqu'il eût amené deux faux témoins, l'inspecteur s'en retourna.

» Maman, après cette scène changea de quartier et vint dans celui-ci. Nous avions alors Jeanne treize ans, Agnès quatorze et moi douze. Dorothée accomplissait sa onzième, elle était presque formée. Maman avait pour connaissance un vieux chevalier de Saint-Louis, qui lisait souvent la *Pucelle* de Voltaire. Et il disait à maman : — La jeune *Quistrin* ressemble à *Dorothée;* la jeune *Firmin* à *Jeanne-d'Arc*; la petite *Desplans*, à *Agnès-Sorel*, et la petite *Wardin*, à *Corisandre*. Il faut leur en donner les noms, leur en faire prendre les manières et le caractère d'après la lecture que je leur en ferai, dans le poème divin de la *Pucelle;* et quand les hommes viendront, vous donnerez la carte. — Voulez-vous Dorothée la dévote? Jeanne la vigoureuse? Agnès la pudoreuse? ou Corisandre la naïve? Vous n'avez pas d'idée combien cet arrangement singulier vous attirera de pratiques! Mais vous aurez la plus grande attention à ce que non-seulement vos quatre héroïnes, mais leurs doublantes conservent toujours leurs caractères! Car il faut avoir des doublantes et même des triplantes, pour les cas de maladie ou d'occupation.

» Nous en sommes là, aujourd'hui : Maman a douze filles, qui portent les mêmes noms que nous, qui singent nos caractères et qui nous doublent, nous triplent ou nous quadruplent. Ce qui fait que maman nous peut ménager... » Adieu. La demi-heure est au moins écoulée.

Elle s'éloigna en nous laissant l'adresse de Madame Yverkop.

Nous n'aurions jamais deviné ces faits. Où l'auteur, homme très-répandu, les a-t-il trouvés ?



VINGT-QUATRIÈME FILLE

—

JEANNE

Le lendemain, nous nous rendîmes chez la matrulle aux héroïnes de la *Pucelle*. C'était le tour de Jeanne. Elle en était prévenue. Elle nous donna la main, et le chapeau sur l'oreille, elle vint au Palais-Royal avec nous.

» — C'est ma propre histoire que je vous ferai (nous dit-elle intrépidement). Ecoutez-moi.

» Je suis fille d'un boucher, et... de sa sœur. Ainsi, vous voyez que je ne pouvais être avouée dans la société : il fallait que je devinsse ce que je suis.

» Mon père et ma mère étaient restés orphelins. Ils annoncèrent aussitôt le dessein de ne pas se marier, et de vivre ensemble dans un seul éta-

blissement. Le monde est quelquefois si bête! qu'il n'y eût personne qui n'approuvât ce projet, et qui n'en louât l'exécution. Cependant, il n'avait pas le sens commun. Car, de deux choses l'une ; ou le frère et la sœur devaient vivre ensemble célibataires, et alors ils anéantissaient la maison de leur père ; ou ils devaient faire des enfants ; et alors se cacher, vivre dans des transes continuelles sans pouvoir élever honorablement leur famille. Ce fut ce dernier parti qu'ils prirent.

Ma mère était charmante ; mon père bel homme, et ils s'aimaient d'amour autant que d'amitié.

» Je suis l'aînée. On cacha ma conception, ma naissance, mon éducation. J'eus successivement deux sœurs et un frère. Tout cela vit : mes sœurs sont de mon état, et notre frère est jockey d'un seigneur. Ce fut en lui donnant le jour que ma mère mourut. Notre père en fut au désespoir... Il sentit qu'il ne lui survivrait pas. Mais l'envie de nous élever lui faisait chercher de la dissipation. Il traîna quelques années.

» A sa mort, j'avais dix ans, et mon frère en avait cinq. Mes deux sœurs étaient de neuf et huit ans. On ne savait qui nous étions : on eut recours aux registres, et on ne trouva que des noms supposés. On se douta du vrai. Tous nos parents bouchers,

qui héritaient de notre bien, nous regardèrent avec horreur. On ne daigna pas même nous mettre à l'hôpital : on nous laissa prendre aux femmes du voisinage, qui s'entretenaient de notre origine, comme d'une monstruosité. Je tombai entre les mains de Madame Ployet, la lingère, qui était venue à la vente. Elle me préférait à mes sœurs, que prirent des femmes du monde. Elles sont aujourd'hui très-jolies, quoique usées : L'une, est le petit corset rouge, que vous voyez au Palais-Royal, une badine à la main; l'autre, qui est grande et fluette, comme toutes les jeunes personnes, a été plus heureuse; elle a trouvé un homme qui l'entretient, et elle l'aime beaucoup! C'est le caractère et la ressemblance de ma mère.

« Pour moi, je ne sais de qui je tiens. Je suis un César. Dans les commencements de mon séjour chez une femme du monde, je faisais, quoique malgré moi, tout ce qu'exigeaient les hommes. Mais devenue plus forte, il m'arriva par hasard de me livrer à mon caractère. Cela me réussit : je devins alors une tigresse. Je rebutai les hommes, je me battis avec eux. Il y en eut qui trouvèrent cela délicieux. Madame alors imagina de nous donner les noms des héroïnes de la *Pucelle*, qu'elle nous fit lire tous les jours, jusqu'à ce que nous la sus-

sions par cœur. Je fus Jeanne. On n'entrait dans mon boudoir, que pour faire assaut, au fleuret, à la lutte, à l'adresse. Mon homme commençait par payer, et il m'avait, s'il pouvait me soumettre. Il arrivait de là, que je renvoyais la plupart du temps mes amants l'oreille basse, et battus. Ils revenaient ordinairemeut jusqu'à ce qu'ils m'eussent subjuguée, et j'en ai vu plus d'un n'obtenir la palme, qu'à la quarante ou cinquantième visite.

« Voilà où j'en suis. Mais à mesure que ma raison se développe (j'ai dix-sept ans), je sens combien mon état est misérable ! Ce que je fais, me va, parce que je suis jeune, fraîche, assez jolie : mais dans quelques années, personne ne s'embarrassera de me vaincre. Alors, réduite au rôle de mes pareilles, je végéterai dans la honte et le mépris.... Ha ! que j'aurais de reconnaissance pour l'homme ou la femme, qui me tirerait de ma triste situation ! »

Ce fut ainsi que s'exprima Jeanne. Nous en fûmes si touchés, que nous résolûmes de la présenter à Madame la Mère, dont le cœur est si bon. Nous ne doutons pas, que ce récit extraordinaire, que nous allons lui faire lire sur l'épreuve, ne l'intéresse, et qu'elle ne déploie sa bienfaisance sur Jeanne, sur ses sœurs, et sur son frère.

Nota. Nous ne nous sommes pas trompés : Madame la Mère a été intéressée, à la lecture de cette histoire ; elle a voulu voir Jeanne, et l'air fier de cette jeune fille lui a plu. Elle a chargé deux artistes, un musicien, et un maître des ballets, de savoir à quoi elle est propre. On espère que c'est pour la danse. Madame la Mère est dans la disposition de tout payer pour former sa protégée, et la faire recevoir dans un de nos spectacles. Mais nous avertissons qu'on n'en préviendra pas le public.

Nous apprenons que d'avides colporteurs, d'anciens espions de police, etc., instruits de l'impression de notre ouvrage, veulent nous prévenir, par une de ces productions infâmes et calomnieuses, telles que *le Maréchal des Logis*, et la *Liste des C...* Nous n'envions pas leur coupable travail.



VINGT-CINQUIÈME FILLE

—

AGNÈS

Ce fut avec le plus grand empressement que Dorothée, instruite par Jeanne, sortit avec nous le lendemain.

» — Je vais vous faire l'histoire d'Agnès (me dit-elle). C'est une charmante fille ! et en vérité, c'est un meurtre qu'elle fait dans une maison comme la nôtre ! Elle est d'une pudeur... plus grande que celle d'une honnête fille !... Mais cela est réel, et point du tout affecté !... Elle ne se bat pas, comme Jeanne ; mais quand on l'a mise avec un homme, elle défend tout l'un après l'autre, d'un air de langueur intéressant, qui remue l'âme. Aussi, a-t-elle toujours les mêmes pratiques, qui sont en petit nombre, mais fidèles.

» Elle est fille d'un chanoine et de sa nièce. Le chanoine vit encore. *Agnès-Noyau,* sa mère, n'avait pas quinze ans, quand son oncle, gros homme court et bourgeonné, qui ne s'embarrassa pas trop de la séduire, entra dans sa chambre la nuit, se mit dans son lit, et ne l'éveilla que par son entreprise. Agnès pleura ; mais cela ne fit rien : l'oncle revint tant qu'il voulut... La grossesse s'étant déclarée, il la mit chez une sage-femme, où elle resta quatre mois. L'oncle avait ordonné de porter ce qui viendrait aux enfants-trouvés ; mais Agnès pria tant, promit tant, qu'on mit sa fille en nourrice.

» Après son rétablissement, elle retourna chez son oncle. Elle paya de son argent les mois de nourrice. Elle fut encore violentée. Mais pour le coup, elle déclara qu'elle avait conservé sa fille, et elle ajouta fermement, qu'elle n'accorderait rien, qu'on ne lui promît d'en prendre soin, et d'un second enfant, s'il en venait. Le chanoine promit tout et Agnès se donna.

» La pauvre jeune fille redevint enceinte. Elle alla passer quatre mois chez la sage-femme ; elle eut un fils, et mourut. Ce garçon fut mis aux enfants-trouvés ; et comme la fille était déjà jolie, le chanoine hésita sur ce qu'il en ferait. Il paya pour elle jusqu'à l'âge de dix ans, une médiocre somme;

mais la nourrice s'en contentait parce qu'elle l'aimait comme sa fille.

» A l'âge que je viens de vous dire, le chanoine fit venir Agnès chez lui, et la mit servante sous les ordres d'une jolie gouvernante qu'il s'était donnée. Cette méchante fille s'aperçut bientôt que le chanoine avait de la tendresse pour Agnès, et ne sachant pas ce qu'elle lui était, crut que c'était de l'amour ; d'autant mieux que le chanoine appropriait Agnès, et lui donnait des choses au-dessus de son état de servante. Elle en devint si jalouse, qu'elle la voulut empoisonner. Mais ayant manqué son coup, parce que l'apothicaire l'avait trompée, et qu'il l'effraya, en la menaçant, elle prit un autre parti. Elle voulut qu'on mit Agnès en apprentissage pour le linge. Or elle connaissait madame Ployet pour ce qu'elle était ; ce fut chez elle qu'elle la plaça. Madame trouva la jeune Agnès charmante, et tâcha de la gagner. Elle sut son origine par la gouvernante, qui avait eu l'art d'en tirer l'aveu. Elle en instruisit Agnès, en lui représentant, qu'elle n'avait rien à espérer, ni à ménager dans le monde. Ce fut par là qu'elle la rendit *fille*. Mais Agnès a tant de pudeur naturelle, qu'elle n'a pu encore devenir effrontée... Si vous pouvez lui rendre service, ainsi qu'à moi, vous ferez une bonne action, Monsieur ? »

» Nous nous sentions disposés à servir ces deux infortunées. Rien n'était plus facile, pour Agnès, à ce qu'il nous parut. Aussi, dès le lendemain, nous allâmes chez le chanoine. Nous lui fîmes un récit exact, qui l'étonna, car il ne voyait plus Agnès, depuis qu'elle était sortie de chez lui. On l'avait repoussée lorsqu'elle s'était présentée et la Ployet elle-même supprimait les lettres que la jeune fille pouvait écrire. Nous convînmes, avec le Chanoine, de ce qu'il y avait à faire pour sa fille, qu'il a placée dans une maison honnête, à l'insu de sa gouvernante.

» Quant à celle-ci, elle a le sort le plus singulier. C'est un mauvais sujet. Dans l'intention de faire du mal au chanoine, s'il lui venait en tête de secouer le joug, elle a cherché son fils. Elle l'a retrouvé aux enfants de la *Pitié*, moyennant les renseignements de la sage-femme. Ce garçon, âgé de quinze ans, était très-joli. La méchante gouvernante en est devenue amoureuse. Elle l'a fait venir à la maison canoniale, comme domestique, sous le nom d'un parent à elle. Le jeune garçon, auquel elle avait recommandé le secret, s'est bien comporté. Au bout d'un an. lorsqu'il a eu quitté les manières ignobles des hôpitaux, la gouvernante, âgée de vingt-six ans. et fort belle femme, a constaté sa naissance,

comme bâtard, et s'en est fait épouser secrètement, c'est-à-dire, à l'insu du chanoine. Nous avons découvert tout cela, et nous venons d'en instruire l'imprudent ecclésiastique. Son étonnement a été extrême ! Mais il dissimule, sachant que la méchante *Waltrin*, sa gouvernante, est capable de tout.

A l'égard de Dorothée, il lui est arrivé aussi des événements. Quistrin, son indigne père, est mort dans les prisons, où il attendait une condamnation capitale. Nous croyions cet homme absolument ruiné, parce qu'il était réellement dans la misère. Mais, quel a été notre joie, à sa mort, il y a huit jours, en trouvant qu'il n'y avait que ses revenus de saisis, à raison d'une substitution à ses enfants ! Nous avons aussitôt mis la main à l'œuvre, pour déblayer tout cela ; nous avons fait reconnaître Dorothée à son frère, nous nous sommes arrangés avec le chanoine, pour donner Agnès au jeune Quistrin. Dans le même temps, la méchante gouvernante vient de mourir d'une suffocation causée par la colère, et nous allons donner Dorothée au jeune veuf. Telle est l'heureuse tournure que nous sommes parvenus à faire prendre aux choses, à force de soins et d'attentions.

Sans le célibat, imposé trop indifféremment à

tous les ecclésiastiques, l'infortuné chanoine, aurait-il mené une vie coupable, toujours pressée entre le crime et la peine?.... Ha! concitoyens! la motion de l'abbé *Cournand* est un chef-d'œuvre de raison, et les sots, les *aristocrates*, peuvent seuls la condamner, ou s'en mettre en colère!

VINGT-SIXIÈME FILLE

—

CORISANDRE

Avant que je fisse pour Agnès ce qu'on vient de lire, nous eûmes un entretien, dans lequel cette aimable fille nous fit l'histoire de la quatrième de ses compagnes, de cette jeune et jolie Corisandre. qui n'avait du caractère de sa patronne, que l'intéressante naiveté.

« — Mon aimable compagne (dit Agnès); (car nous nous aimons tendrement toutes quatre); est comme honteuse d'exister, à cause de son origine, qui est pire que la nôtre, à toutes. Elle doit le jour à sa grand'mère... Une femme de province, y avait eu pendant l'absenee de son mari, un fils adultérin, dont elle accoucha secrètement chez une sage-femme de la ville, appelée madame *Bourgoin.*

Elle y laissa son enfant. qui fut élevé chez la sage-femme Bourgoin. comme s'il avait été son fils : on l'appelait cadet, et il portait le nom de la famille.

« Sa mère qui demeurait alors à Paris, le manda, quand il eut quinze ans. C'était un enfant beau comme l'amour. La dame, qui l'avait eu à seize ans, était belle femme dans toute la force du mot : cadet Bourgoin (car il conservait ce nom), devin passionnément amoureux de sa protectrice, qu'il ne connaissait que sous ce titre. Il en était chéri. Enfin, un jour, qu'il était seul avec elle, il se porta aux attaques les plus hardies. La dame, pour se garantir, ne trouva pas d'autre moyen que de lui déclarer sa naissance. Bourgoin, qui volait à la victoire. ne la crut pas; il regarda ce qu'elle lui disait, comme une adroite supposition, et redoublant de témérité, consomma son triomphe.... Sa mère paru inconsolable. Mais ses larmes ne persuadèrent pas cadet Bourgoin. Il continua de lui soutenir qu'elle se trompait... Elle l'aimait si tendrement, qu'elle s'aveugla. Il ressemblait à son père, qu'elle avait passionnément aimé. Cette infortunée pardonna...

» C'est delà qu'est venue Corisandre. Sa mère fut obligée de faire pour elle, étant encore mariée,

ce qu'elle avait fait pour son père. Mais ici le bonheur ne fut pas le même. Il y eut des doutes. Le mari fit partir Bourgoin pour les Iles, découvrit la petite fille, sans pourtant connaître parfaitement son origine, s'en empara, et à l'âge de onze ans, la fit livrer à madame Yverkop, afin que, déshonorée par la prostitution, peut-être consumée par la débauche, elle ne pût venir se présenter dans sa famille.

» Corisandre a su tout cela par une femme de chambre de sa mère, qui avait feint de seconder toutes les mauvaises intentions du père putatif. Elle n'a encore rien voulu déclarer à sa maîtresse, à laquelle le malheureux état de Corisandre, causerait peut-être la mort. Elle attend celle du mari, qui est très-âgé. Vous sentez qu'alors le sort de mon amie pourrait bien changer.

» Corisandre, instruite de son sort, a mis toute son attention à conserver sa pureté, à laquelle on n'a porté de grandes atteintes que dans les commencements de son séjour chez Madame. Mais elle était si jeune, et l'opération fut si peu complète, que le Phénix est comme rené de sa cendre. Nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre : nous nous aimons comme sœurs ; nous nous secondons dans nos desseins, pour conserver notre fraîcheur

et notre pudeur. autant qu'il est possible, dans une maison comme celle-ci. Nous accourons au secours de notre compagne, quand elle est trop pressée, et nous tâchons de ne pas déplaire, en refusant. Nous savons, qu'en général les femmes sont faites pour les hommes. Mais la femme honnête ne doit agir que conformément à la nature : au lieu que nous nous trouvons obligées, nous autres, à satisfaire les les fantaisies, les caprices. Notre attention est de remplir ce but, sans nous dégrader, sans avilir notre sexe. sans en dégoûter. Et ce n'est pas un art facile? Nous sentons combien il est aisé à une femme adorée de tous les hommes, indépendante, qui n'accorde qu'en faisant grâce, de conserver la dignité de notre sexe, et de s'élever à une sorte de divinité. Mais une infortunée, qu'on aborde en payant ses complaisances, son avilissement, sa dégradation, dont on exige la violation de la nature, en marchandant l'une après l'autre, chaque infamie à laquelle on la soumet, comment fera-t-elle pour se préserver? C'est pourtant ce que nous avons fait, moi et mes trois compagnes, en n'employant jamais autre chose que l'amabilité. Vous savez l'histoire de Jeanne. Quoique spadassine, elle n'est pas la moins aimable; elle met de la grâce dans tout ce qu'elle fait, dans la subjection, comme dans la vic-

toire. Corisandre emploie la naïveté, elle tâche de toucher le plus brutal et de s'en rendre maîtresse, en paraissant lui céder. Dorothée employait le langage de la tendresse ; moi, la pudeur. Nous avons presque toujours réussi, et le nombre des brutaux indomptables a été si petit, que nous avons pu les écarter, sans nuire beaucoup aux intérêts de Madame. »

Tels furent et l'histoire que nous fit Agnès, et le discours philosophique qu'elle nous tint.

Nous avons découvert à Madame*** le sort de sa fille. Son mari est mort, dans ces entrefaites, et nous avons réclamé l'état légal de Corisandre, née à Paris, d'une mère vivant sous le même toit que son épouse. Les cohéritiers n'ont pas plaidé. Nous nous proposons de donner Corisandre pour femme au frère de Jeanne ; sa mère et la notre ont goûté cette idée... Que de biens ferait un homme puissant et bon, qui pénétrerait dans l'intérieur de toutes les familles !

VINGT-HUITIÈME FILLE

—

CUNÉGONDE

Nous n'avons pas dit assez, dans notre *préambule*, lorsque nous avons annoncé qu'une Maltrule. actuellement au Palais-Royal, faisait imiter les femmes de qualité par ses élèves. Cette femme va plus loin. Pénétrée depuis longtemps du projet qu'elle exécute, nous avons su qu'elle *commande,* et qu'elle *fait faire* des ressemblances. C'est ce qu'on va voir.

Nous passions un soir au Palais-Royal, quand nous fûmes frappés de la vue d'une dame que nous avons tendrement aimée. Notre surprise fut extrême ! car non-seulement c'était elle, mais c'était cette belle personne, telle que nous l'avons aimée il y a sept à huit ans, avant qu'elle fût épouse et

mère. Nous volons sur ses pas. Elle fuit devant nous, et monte un escalier des Arcades. Nous entrons avec elle dans un appartement superbe. Elle passe dans une pièce du fond, et une grosse femme se présente. Elle avait l'air commun, bas et méchant; son sourire même ne paraissait que le rassemblage de toutes les perfidies.

— Nous vous guettons depuis quinze jours, Monsieur le causeur avec les filles! (nous dit-elle). Vous voilà pris dans nos filets. On dit que vous faites l'histoire des *filles* du *Palais-Royal?* Vous alliez m'oublier, si je n'étais venu à votre secours. Il n'est pas d'histoire plus intéressante que la mienne, et celle de mes filles. Or je suis bien aise que l'Europe connaisse mon talent. *Hoffmann*, mon compatriote, polytipait les caractères d'impression : moi, je polytipe les femmes : Celle que vous venez de voir est moulée sur madame Z*** votre cousine, et pour vos six francs, vous allez causer un quart-d'heure avec elle. Pour moi, je vous raconterai mon histoire gratis.

» Je suis fille d'une comédienne germanico-française. Je ne sais quel était mon père; mais apparemment ce fut quelque prince, ou quelque moucheur de chandelles; car je me trouvai absolument sans talent. On ne sut que faire de moi. Si la nature

m'avait donné la beauté, j'aurais pu avoir un amant. Mais jeune, ma laideur surpassait la difformité que vous me voyez ; ma figure s'est adoucie : car vous savez qu'il est un point dans la vie, où les belles et les laides se rencontrent et où elles sont égales. Ensuite les laides deviennent des vieilles de moins en moins affreuses, tandis que les antiques beautés sont de plus en plus difformées. Ma mère me déclara donc qu'elle ne pouvait rien faire de moi, et que le seul parti que j'eusse à prendre pour voir le grand monde, était de me mettre servante de cabaret.

» Je la pris au mot et je disparus. Tous ses confrères furent indignés de sa dureté. Il y en avait un, qui faisait les premiers rôles tragiques. C'était un homme de cinquante ans. Lorsque son rôle était jeune, il se rajeunissait à merveille. Quand son rôle était décrépit, il se vieillissait prodigieusement. Cet homme me déterra dans une auberge, m'en tira au grand étonnement de mes maîtres, vu mon extrême laideur ; me prit en affection, me donna des leçons, et me rendit à force de soins un peu comédienne ; mais dans un seul rôle. Malgré la dureté de ma tête, j'appris ce rôle parfaitement : c'était celui d'*Alzire* dans la tragédie de Voltaire.

» Un jour, l'actrice qui devait le faire, eut une

colique dangereuse et longue : c'est-à-dire qu'elle accoucha. On était fort embarrassé ! Il fallait changer la pièce ; mais on n'avait pas d'actrice pour en jouer une autre. Mon maître vint me trouver où il me tenait cachée, me fit répéter, m'habilla des habits mêmes de l'accouchée me fit grimacer devant un miroir, les mines de l'actrice, me fit mettre du rouge comme elle, friser comme elle, parler comme elle, marcher, gesticuler comme elle, et courut annoncer qu'elle jouerait. Ceux de la troupe qui connaissaient le genre de sa maladie furent très-étonnés !... Mon maître revint. Il grimaça devant moi ; je faisais comme lui, et je fus émerveillée de voir que je représentais la demoiselle.

» Je parus sur la scène. J'entendis de tous côtés, les cris : — C'est elle ! c'est elle ! — Ce n'est pas elle ! Je viens de la voir au lit ! Je parlai : — C'est elle ! c'est elle ! Et les plus assurés furent réduits au silence. Je fis le rôle et l'on m'applaudit.

» Après la pièce, un prince allemand qui avait été amant de ma mère entra dans ma loge. — Mademoiselle (me dit-il), vous avez fait illusion à tout le monde. On vous croit Mademoiselle *Singement* l'aînée ; mais je viens de la voir au lit. Vous êtes une autre qu'elle, malgré le sentiment du public.

Recevez mes compliments, et l'offre que je vous fais de ma protection?

» J'acceptai tout ce que m'offrait le prince : mais comme je n'avais ni logement, ni garde-robe, j'eus recours à mon maître qui fut enchanté de mon succès. Je fus entretenue par le prince ; mais il ne me vit jamais que parée. Malheureusement, on voulut me faire jouer d'autres rôles !... Je n'en avais qu'un dans le ventre. Je fus épouvantable dans *Zaïre*, malgré les efforts de mon maître, pour m'y faire singer Mademoiselle *Singement*, cadette. Je reprenais à tout moment le ton furibond de sa sœur. Je rendis passablement un rôle d'hôtelière dans un drame allemand. Malgré ce léger succès, mon aversion pour l'étude me rendit si mauvaise actrice, qu'un jour ma mère, après une représentation de l'*Ecueil des mœurs,* me dit que je n'étais bonne qu'à faire une *maqua* de Paris.

En fille soumise, je la pris encore au mot. Le lendemain, je vendis mes nippes, mes meubles, mes diamants; j'enfermai l'argent que j'en tirai dans un petit coffre de fer, je repris mes habits de servante, et je retournai dans mon auberge, où l'on me reprit sans se douter du rôle que j'avais joué. J'y attendis une occasion de partir pour la capitale de la France.

» Personne ne s'avisa de m'aller chercher là, et j'y entendis parler de moi tout à mon aise. Ma mère sut alors que c'était moi qui avais été entretenue par le prince. Elle fit des cris épouvantables ; elle effraya le prince lui-même par une découverte des plus terribles ! Heureusement que dans le plus fort de l'effroi, un vieux moucheur la tira par le bras. — Hé ! là, là, Mademoiselle Cunégonde ! pas tant de bruit ! Ne vous souvient-il pas que la chose est au moins douteuse, et que vous m'avez aussi accusé de vous avoir fait l'enfant pour avoir mes petites épargnes ? Ce mot remit un peu le prince, mon père, en partie.

» Le lendemain de cette scène, mon maître s'avisa de venir à mon auberge. Il m'y retrouva et son étonnement fut inexprimable. — Vous avez du caractère (me dit-il) ; suivez vos destinées et vos inspirations ; elle vous mèneront plus loin que moi. Il ne fut pas discret avec l'hôtelière ma maîtresse. Celle-ci disait à l'oreille de toutes ses pratiques que j'étais une actrice célèbre et singulière qui étudiait la nature. Malgré ma laideur et mon air souillon, j'eus beaucoup d'emploi !... au point que je ne pouvais y suffire. Les ducats pleuvaient sans que je me doutasse de ce qui me les attirait... L'heureux temps !... Mais rien de stable en ce

monde. *J'en fus attaquée : ce l'était!...* Je sentis que c'était le moment d'aller à Paris pour me faire guérir. Le docteur *Guilbert de Préval* opéra cette cure honorable. Je lui contai mon histoire qui le fit bien rire. Il me donna la connaissance de Madame Janus, que vous connaîtrez un jour et celle de Madame *Gourdan,* sa célèbre voisine. Cette dernière me forma dans son art et je me sentis en état, non-seulement de l'égaler, mais de la surpasser.

» Dès que Madame Gourdan fut morte, et que j'eus son fonds, je songeai à exercer mon art, d'une manière nouvelle, et supérieure à tout ce qui s'est vu dans Athènes, sous Périclès; à Rome, sous Néron et dans la capitale des Français, sous Louis XIV. Pour cela j'écrivis à mon maître que son âge forçait à la retraite du théâtre. Il accourut auprès de moi. Je le priai de me donner des leçons de *physionomimie* (c'est le nom qu'il donnait à sa science), et d'y former mes filles. Je lui dévoilai mon plan, qui était de vendre aux amants l'image vivante de leurs maîtresses; à certaines gens l'effigie des plus grandes et des plus belles dames de la cour; aux amants survivants, la résurrection de leurs belles, et de me faire ainsi un revenu considérable. Je l'associai pour un quart dans mon

profit. *Garrickeit* (c'est son nom de guerre), s'acquitta de sa partie avec une vérité, une énergie qui nous rendit très-habiles, mes filles et moi... Voici comme j'ai opéré pour vous ; ce que je vais dire vous donnera une idée complète de ma manière.

« Ayant appris qui vous étiez et ce que vous faisiez au Palais-Royal tous les soirs, je fus curieuse de vous avoir pour historiographe autant que pour prôneur. En conséquence, ayant su que vous aviez eu pour domestique un allemand, nommé *Kofman*, je le fis chercher. On le trouva au château de Bicêtre, à la force, où sa bonne conduite envers vous et le public l'avaient fait mettre. Je le tirai de là, et je le pris à mon service. Je le questionnai sur vos inclinations. Il me parla beaucoup d'une certaine dame de l'Oison : mais je ne crus pas qu'une *fille* de cette espèce eût conservé sur vous un grand empire. Enfin, à force de questions, je découvris que vous aviez aimé une cousine charmante, qu'on avait enlevée à votre amour en la mariant. Je la fis chercher : on la trouva très-aisément. Je lui fis voler un tableau, son portrait, à l'âge de dix-neuf ans. Je comparai ses traits d'alors à ceux d'à présent, et j'en fis un composé ressemblant qu'on sculpta. Un jour qu'elle allait à

Chatou, je fis arrêter la voiture; deux hommes se présentèrent à la dame, en la priant de ne pas s'effrayer et lui appliquèrent sur le visage une pâte qu'ils y laissèrent quelques minutes. Ils l'ôtèrent ensuite avec précaution, et me l'apportèrent encore molle. On la rectifia sur la sculpture. Cette pâte se durcit toujours. Dès qu'elle l'est suffisamment, pour ne plus mollir on l'applique sur le visage d'une fille, choisie de la même chevelure que celle qu'on veut imiter et on la lie fortement. Aussitôt le maître ou la maîtresse de physionomimie s'exerce à lui faire imiter la manière, l'air de la personne calquée en lui faisant les mimes, et lui montrant la manière de contracter les fibres du visage. On a auparavant exercé la jeune fille, car il faut la prendre de quatorze ans au plus, et vierge exacte ; c'est-à-dire, qui n'ait jamais éprouvé la première crise; il ne faut pas même qu'elle soit encore nubile. On la fait ainsi travailler pendant plusieurs mois, en la forçant d'éprouver huit à dix fois le jour toutes les passions violentes, comme le rire extrême, la colère, la douleur avec larmes, etc. On ne lui ôte le masque, qui a la bouche, les narines et les yeux percés, que lorsqu'il ne la gêne plus depuis quelque temps, quelque mouvement qu'elle fasse, et la ressemblance est frappante, surtout si l'on

s'aide de l'art de la physionomimie. La fille remet son masque toutes les nuits pour rectifier les traits, qui pourraient s'altérer en dormant.

» Voilà, Monsieur, et mon histoire et mon art. Tout à l'heure vous allez en admirer les effets avec ma jolie Gertrude.

» Mon maître est mort depuis quelque temps. Mais je possède parfaitement sont secret qu'il m'a laissé ainsi que sa fortune.

» Il ne faut pas que j'omette de vous dire la manière dont j'ai le *calqué* des grandes Dames que je veux vendre en effigie à leurs adorateurs secrets, trop éloigné d'elles, ainsi que des belles tigresses, inflexibles aux soupirs, inaccessibles aux présents, etc. Je gagne une femme de chambre. On persuade à la dame de se mettre une pâte sur le visage pour se conserver fraîche : c'est la mienne. On l'ôte au bout d'un quart-d'heure, parce que la dame se trouve gênée et l'on en remet une autre. Cela fait, on m'apporte la pâte encore molle ; je la fais adoucir sur une sculpture en plâtre que je me suis procurée, et qu'on a faite d'après un *calqué* précédent. Le choix du sujet demande de l'attention, car il faut la même couleur de cheveux, de sourcils, la même taille, la même gorge à peu près, la même jambe et le même pied.

» Ce qui va vous étonner c'est que j'ai à présent une *générofacture* de filles. Je choisis deux êtres bien constitués, sains, non blâsés. Je les enferme dans une chambre sur le derrière où ils n'ont vue que sur un mur et un petit jardin. Dans la chambre sont le portrait et la sculpture de la dame à imiter; sur le mur, son portrait est répété; la statue du petit jardin la représente. On me fait un masque ressemblant pour les voir et leur parler. Ils font un enfant. On éloigne l'homme dès que la femme est grosse. On calque en raccourci sur la statue et l'on masque avec ce calque, l'enfant dès qu'il est né. J'ai déjà obtenu de prodigieux effets de cette méthode : vous en verrez des échantillons... A présent, vous allez entretenir Gertrude ou vous reviendrez demain. »

Nous répondîmes à Madame Cunégonde, que la soirée était trop avancée, et que nous reviendrions le jour suivant.



VINGT-NEUVIÈME FILLE

—

GERTRUDE

Nous accourûmes le lendemain au *Palais-Royal*... Hélas ! nous ignorions le sort qui nous y attendait ! Nous ne nous doutions pas que le charme d'un premier amour devait s'y renouveler, et que nous devions y céder à une illusion connue !

Nous traversâmes les allées du jardin. Jamais les *filles* n'avaient été si jolies. Il semblait qu'un charme était répandu sur toute la nature. Nous avancions, et nous étions près d'arriver quand une jeune beauté nous aborda c'était Gertrude.

— Maman, Madame Cunégonde m'a dit de vous attendre. J'étais à la croisée. Je suis descendue au-devant de vous. Nous crûmes entendre la voix chérie de celle que nous adorâmes dans des temps

plus heureux, lorsque la main du despotisme ne s'était pas encore appesantie sur nous. Gertrude s'avança, et nous crûmes voir marcher le touchant objet de notre premier amour... Arrivé dans l'appartement, elle nous fit tomber sur le même sofa, où elle venait de se jeter et nous tint ce discours :

— Oh! cher cousin! on veut me ravir à ton amour! On veut que je donne à un autre ma main et ma personne!... Ha! plutôt mourir! (Nous étions dans l'enchantement; c'était la belle, la jolie, la délicate, la ravissante, la provoquante Gertrude d'autrefois! nous n'eûmes pas la force de l'interrompre. — Non, jamais un autre que toi n'aura mon cœur! un sentiment trop tendre m'attache à mon cousin!... Viens, viens cueillir la rose réservée, cultivée pour toi seul!

Elle nous attira dans ses bras. Le charme était tout-puissant : c'était Gertrude à seize ans, lorsqu'à seize ans nous brûlions pour elle!... L'ivresse était insurmontable. Nous cherchâmes la volupté : nous la trouvâmes avec tous ses accessoires et nous entrâmes par la voie la plus étroite dans le temple du bonheur... même après l'illusion, le charme durait encore (1)...

(1) Nous avons eu envie d'effacer cet alinéa : mais

» — Il faut mon ami (dit alors Gertrude), que tu saches parfaitement qui je suis. Je diminuerai peut-être ton illusion par mon histoire, mais il est nécessaire que tu sentes tout le prix de ce que je t'ai donné.

» — Je suis réellement ta cousine ; c'est pourquoi maman Cunégonde m'a choisie ; son calque, quoiqu'efficace ne m'a presque rien donné. J'ai seize ans moins deux mois. En 1775, ton oncle *** déjà veuf, allait souvent chez un de ses confrères et de ses amis, qui avait pour fille une jolie petite blonde de quatorze ans. Un jour il la trouva seule. La petite *Dauvernes* était rieuse : elle l'agaça. Elle était charmante ; l'homme fut ému ; il lui ravit ce que je viens de te donner... Il en fut très-fâché ! Cependant il se tranquillisait, quand la pauvre petite vint lui révéler sa grossesse. On employa la plus grande adresse à cacher son état ; on la fit accoucher par la *Saniez*, sage-femme qui demeure encore rue Montmartre vis-à-vis de l'égoût, et le père ne sut rien de cet accident.

L'enfant qui est moi, fut mise en nourrice. La jeune maman acheva de se former et on la maria pour fille, à dix-huit ans.

c'eût été mentir... Nous le laissons malgré nous !

» Mon père prit soin de moi et il m'aimait d'autant plus que je ressemblais à sa fille chérie. Je fus mise en apprentissage de modes chez Madame Monclar, au coin de la rue de *Grenelle-Saint-Honoré.*

C'est là que maman Cunégonde m'a découverte, et d'où elle m'a retirée pour me destiner à vos plaisirs. Depuis que je suis chez elle, cette bienfaitrice ne s'est occupée que du soin de me faire ressembler davantage à ma sœur Gertrude, dont on m'avait donné le nom. Je n'ai vu aucun homme; vous êtes le seul, et vous avez dû vous en apercevoir; car on m'a dit que les connaisseurs n'y étaient jamais trompés...

» Voilà toute mon histoire : le dénoûment est entre vos mains... Assurez-vous auparavant que je suis votre cousine; tâchez que j'approche mon adorable sœur et notre familiarité augmentera mon peu de mérite.

Nous fûmes enchantés de ce que Gertrude venait de nous apprendre. Les jours suivants, nous nous informâmes. Tout fut confirmé, puisque notre oncle a reconnu sa fille naturelle, qu'il a même présentée à sa mère, avec toutes les précautions convenables... Mais notre âme est déchirée de douleur, quand nous pensons qu'elle est sans

naissance et que nous ne pouvons plus jamais aimer qu'elle!...

On verra le dénoûment dans le courant de ces histoires.



TRENTIÈME FILLE

—

ISABELLE

Tout occupés de Gertrude nous n'en étions pas moins curieux de savoir l'histoire de ses principales compagnes. A la seconde visite que nous lui rendîmes, comme il était arrêté qu'elle serait à nous, elle jouissait d'une entière liberté. Une de ses compagnes la plus aimée de toutes vint l'en féliciter.

Nous fûmes éblouis en la voyant entrer. C'était une reine, pour l'air, les manières, la beauté. Elle avait la chevelure dorée la plus touffue, une éblouissante blancheur et une taille céleste.

— Mon cousin, nous dit Gertrude, j'ai prié *Isabelle* de venir nous faire son intéressante histoire ; car il ne faut pas que je m'occupe tellement

de moi, que je néglige ce qui peut vous faire plaisir. Nous dîmes à la charmante Isabelle que nous étions prêts à l'entendre.

— Maman Cunégonde (dit celle-ci), fonde sur moi les plus belles espérances. Elle m'a choisie dès l'âge de huit ans, telle qu'il la lui fallait, et elle m'a calquée avec la plus grande exactitude. Je n'ai pas encore été employée (comme dit maman) ; mais je lui ai déjà produit beaucoup d'argent, seulement pour être montrée à certaines personnes, à peu près comme les figures en cire de *Curtius*. Il faut que je vous compte cela, si vous n'aimez mieux que je commence par mon origine.

» Je suis née allemande. Ma mère que j'ai seule connue, était une belle blonde, qui m'a toujours dit que j'étais fille duc de *D** P***. Cela n'y fait rien. Je fus amenée à Paris à l'âge de quatre ans. Ma mère devint libertine, fut quittée, et se mit dame de plaisir. Elle ne savait trop que faire de moi. D'abord, elle me menait avec elle aux *Tuileries*, pour qu'on ne l'arrêtât pas le soir ; ce qui ne l'empêcha plus, dès qu'elle fut connue des suisses, qu'elle négligea d'intéresser. On l'arrêta ; on la mit à l'hôpital, et j'allais y être envoyée aussi, pour y être mise au rang des enfants de la maison, quand je fus aperçue par maman Cunégonde. Celle-ci

avait de puissantes protections. Elle m'eut, dès qu'elle en eût témoigné l'envie, et j'entendis qu'elle disait à sa cuisinière : — Je ne sais; mais je crois que cette enfant sera une mine d'or...

« Je fus aussitôt calquée, ce qui me déplaisait fort, et me fit pleurer. Maman Cunégonde me calmait avec des bonbons. Elle me fit apprendre à lire, la musique, à écrire, et tous les jeux. Voilà mon éducation. Je ne parle pas de l'art de la toilette, si naturel aux femmes; maman Cunégonde m'a inspiré le goût que vous voyez, ou je le tiens de la nature.

» Dès que j'ai été grande, et absolument formée, Maman Cunégonde (la seule qui me reste, car je n'ai jamais revu ma mère), me tint presque toujours renfermée, et ne me faisait voir que comme une curiosité. On entrait dans la belle chambre : J'y étais amenée. On s'approchait de moi; on me faisait aller, venir, troter, danser, parler, faire la révérence, chanter, sourire, rire aux éclats, puis on s'en allait. D'autres fois (et voici le plus extraordinaire) on me faisait entrer nue sous un grand bocal, on m'y faisait prendre l'attitude d'une statue, et il fallait que je restasse ainsi, comme une figure de cire, dont je faisais le rôle, à ce que j'entendis.

» Je ne finirais pas, si je vous disais tout ce qu'on

me fait faire, toutes les attitudes qu'on me fait prendre! Je suis aussi marionnette. On élève une sorte de théâtre sur le fond de la grande salle ; on met une gaze devant la scène, et j'y danse, comme une figure mue par un fil d'archal. Je m'arrête immobile, et j'entends tout le monde qui dit : — Elle est parfaitement ressemblante!... — Combien vous coûte cette figure-là? — Qui vous l'a faite?— De quoi est-elle? Maman m'a prévenue que dans quelques jours, elle me fera parler comme marionnette automate. Elle m'exerce à prononcer sept à huit mots, d'une certaine façon. *Bien! très-bien! Je suis contente de vous Monsieur le* *** ! Je ne dirai que cela, de cette manière. Puis je resterai parfaitement immobile... Voilà où j'en suis : car Maman dit qu'elle ne veut pas *m'employer* encore, afin de conserver pour les curieux toute la beauté des formes ».

Nous fûmes très-surpris de cette histoire d'Isabelle! et nous nous proposâmes de faire en forte, qu'elle ne fut jamais *employée* au profit de Madame Cunégonde. Cependant, comme nous devons beaucoup à cette femme, nous ne voulons pas la mortifier. Nous ferons pour le mieux.

Nota. Les filles de Madame *Cunégonde* s'appel-

lent ou s'appelaient les RESSEMBLEUSES : car on assure qu'effrayée de la Révolution, cette dame, ou cette *artiste* (nom qu'elle affectait) s'est doucement retirée. Certaines gens disent qu'elle était aristocrate. Cela pourrait bien-être, mais elle n'a pas quitté le royaume.



TRENTE-UNIÈME FILLE

—

ROSIÈRE

Tel est le nom que portait la troisième des jeunes filles, que Cunégonde appelait ses *chef-d'œuvre*. On a vu quelquefois Rosière au *Palais-Royal* : mais elle n'y faisait jamais qu'un tour. Elle est blonde, mignonne, plus petite qu'Isabelle, et plus jolie que les pastels ; c'est un vrai bijou. Nous étions auprès de Gertrude, qui n'appartenait plus à la dame Cunégonde lorsque la jolie Rosière avança son petit nez par la porte entr'ouverte.

— Mon cousin (nous dit notre jeune parente), il n'est peut-être pas prudent de vous procurer un entretien avec une compagne aussi charmante ; mais je veux cependant le faire : car si vous lui résistez, vous me serez fidèle à jamais... Entre,

mon amie. Rosière accourut auprès de nous, et vint sans façon se mettre sur les genoux de Gertrude, dont son bras droit étreignit la taille déliée.

— Tu veux que je conte mon histoire à ton cousin, n'est-ce pas, ma jolie compagne? — Oui, ma belle. — Je vais le faire pour toi, et pour lui, car il est bien aimable, ton cousin ! — Je t'aurai obligation de ta complaisance, ma fille. Rosière se mit entre nous deux, et commença, en cessant de grasseyer.

» Je me nomme *Anna ;* je suis née à Paris. mais je suis fille d'un Suisse du canton de *Berne,* et d'une mère native de *Zurich.* Mon père avait la porte du prince de ***, rue *de Bourbon f. s. g.* La princesse était une des plus belles personnes qu'on puisse voir.

Elle devint grosse au même temps que ma mère; elles accouchèrent le même jour, et la princesse et ma mère nourrirent chacune leur progéniture... Vous voyez tous deux que je devais être jolie étant enfant. Je ressemble à la princesse. Mais il n'y avait pas là le moindre doute : j'étais bien fille de ma mère et de mon père, et jamais nous n'avions été à portées d'être changées, la petite princesse et moi.

» Nous grandîmes un peu : a huit ans, un jour qu'on m'avait fait monter pour amuser la petite

princesse, le père et la mère étaient auprès d'une table, et nous regardaient. J'oubliais de vous dire que *Frédérique-Eléonore* de *S****, était fort laide. et un peu méchante. En jouant, elle me pinçait, me maltraitait, me disait que j'étais une fille de basse naissance, qu'on ne faisait monter que pour l'amuser. Je crois que c'était une femme de chambre, dont je n'étais pas aimée, qui lui inspirait ces odieux sentiments. Si je m'amusais, dans nos jeux communs, elle me disait : — Il te convient bien. petite *Gaûpe*, de prendre du plaisir ; tu n'es faite que pour m'en donner.

« Le prince et la princesse étaient bons. et ils entendaient tout cela. Ils se regardaient et soupiraient, en se pressant la main ; car ils s'aimaient tendrement. Cependant ils se taisaient. En continuant de nous amuser, nous vînmes devant une glace, où nous nous regardâmes. La jeune princesse, âgée de huit ans, me dit, en nous montrant : — Tu crois peut-être, vile roturière, fille de domestiques, que c'est toi, cela? Non ; me voilà (montrant mon image) ; et c'est toi que voilà (se montrant elle-même). Croyant lui faire ma cour. j'en convins, contre l'évidence. — Ha ! orgueilleuse servante ! (me dit alors Frédérique-Eléonore), tu te crois donc bien jolie, que tu me donnes ta vilaine

et basse figure ! Non, non, ce n'est pas moi, cette coquine-là, qui a l'air d'une catin (ceci voulait dire seulement *poupée,* dans notre langage). Me voilà, (se montrant). Regarde cet air noble ! Je ne suis pas comme toi, faite pour l'amusement des hommes; c'est moi qui les dominerai, sans leur plaire, comme il convient à mon rang !

« Je m'aperçus ici, que le prince et la princesse donnaient les plus grandes marques d'étonnement !... Mais voilà que tout à coup Frédérique Eléonore prit un canif sur la petite table, et vint à moi, en me disant : — Cependant, comme tu es orgueilleuse de ta sotte figure, je veux te cicatriser, et te crever un de ces vilains yeux que tu as. Et elle s'élança sur moi. Je prévins le coup, et je m'enfuis entre le prince et la princesse qui se levèrent effrayés. Ils reprimandèrent leur fille, et j'entendis, qu'ils se proposaient de l'épier, ainsi que sa gouvernante, pour savoir, si celle-ci donnait à son élève de pareils sentiments, ou s'il étaient l'effet d'un naturel pervers. On me renvoya chez mes parents, avec défense de revenir à l'appartement, et de ne parler à la petite princesse, que par leurs ordres. On fit appeler ma mère pour lui intimer cette défense... En me regardant aller, le prince et la princesse pleurèrent.

» J'ai su depuis qu'ils avaient épié la gouvernante. quand elle était auprès de leur fille, et qu'ils s'étaient convaincus, qu'elle entretenait les mauvaises dispositions de son élève, à mon égard. Quelle en était la raison?... Ils la chassèrent, et en prirent une autre.

» La nouvelle gouvernante me fit au contraire beaucoup d'amitiés; j'étais presque tous les jours avec les princesses, mère et fille. Nous avions neuf ans. J'étais devenue si chère à la première, qu'elle ne pouvait plus se passer de moi. Bien plus, souvent, elle et son mari, m'arrosaient de larmes, dont je ne concevais pas la cause. Observez que j'étais ressemblante à la princesse, et même à son époux, et que la petite princesse avait beaucoup de traits de la méchante gouvernante renvoyée. Tout cela était incompréhensible. Mais j'étais restée auprès de ma mère après ma naissance, sans la quitter, et la princesse auprès de la sienne, sans qu'il y eût eu un seul moment d'intervalle, ni d'absence. Je croissais heureuse, chérie. J'embellissais, à ce qu'on disait, et à ce que vous pouvez voir, quand il m'arriva un grand malheur!

» Un jour que j'étais sortie pour aller jusqu'à la rue *Dauphine,* je fus environnée près celle d'*Anjou*. enlevée et jetée dans une maison à porte cochère,

tout à l'entrée de cette dernière rue. Je fus mise dans une chambre avec une autre petite et jolie personne de mon âge. C'est Polhimnie notre compagne. Là, on nous traita toutes deux assez bien. Polhimnie y était depuis huit jours. Elle arrivait d'un village où elle avait été élevée comme la fille des paysans. Mais ces gens, en la remettant à une femme qui la redemanda, déclarèrent assez durement à la petite, qu'un bruit, qu'ils lui avaient toujours nié, qu'elle n'était pas leur fille, était vrai, et qu'ils la remettaient à sa véritable mère. Polhimnie pleura beaucoup, mais il fallut suivre la femme de Paris. Nous avions alors treize à quatorze ans.

» La maîtresse de la maison où nous étions, se donnait pour marchande de modes. Mais dans la réalité, c'était une femme comme maman Cunégonde et beaucoup moins bonne. Elle se nomme Madame *Liébaut*. Dès le lendemain de mon entrée on introduisit mystérieusement auprès de moi, un espèce d'abbé qui avait l'air ardent et caffard. On fit sortir Polhimnie, et je restai seule avec cet homme, qui me regarda beaucoup! Il parut s'attendrir, et il répétait souvent. — Quel dommage! Il prit quelques libertés que je fus obligée de souffrir, me recommanda de crier et en sortant, me

dit : — Je tâcherai de vous tirer d'avec cette malheureuse! Mais si elle vous demande ce que j'ai fait pleurez et ne lui répondez pas. Il ne sera jamais dit que je vous ai plongée dans l'abîme. Mais qu'on le croie... En me débattant j'avais saigné du nez. L'homme ajouta : — C'est une heureuse circonstance! Et sans m'en dire la raison, il m'obligea de porter du sang avec mon mouchoir ailleurs qu'au visage... Il sortit ensuite, en me promettant son secours, et en me recommandant de paraître bien désolée. J'étais si contente de ses procédés que je lui obéis aveuglement.

» Après sa sortie. la Liébaut accourut auprès de moi, et je vis avec surprise qu'elle s'assurait du sang répandu! — Bon (dit-elle, en se parlant à elle-même).

» Quelques jours après, le même homme revint. Ce fut moi qu'on fit sortir et Polhimnie demeura Il tint avec elle la même conduite à ce que j'ai su depuis.

» Dès le lendemain, nous entendîmes beaucoup de bruit dans la maison! Nous tremblâmes de tout notre corps. La Liébaut et d'autres femmes criaient avec elle : on les emmena. et nous les vîmes sortir sans êtres aperçues des gardes. On ne nous avait pas trouvées, parce que nous étions

dans une chambre percée dans une autre maison, et que la Liébaut n'avait pas voulu parler de nous.

» Une heure après, nous entendîmes ouvrir notre porte (car nous étions enfermées) et le gros abbé parut. Il nous emmena.

» Je lui demandai à être conduite à l'hôtel de S***. Mais il me répondit qu'il fallait agir avec précaution pour convaincre la Liébaut. Polhimnie, qui se croyait la fille de cette femme me demanda si je la voulais abandonner seule? J'avais déjà pris une amitié si vive pour cette jeune fille que je me jetai à son cou, en lui disant : — Jamais! jamais! Et si elle est ta mère comme je le crois, je ne dirai que ce que tu voudras... L'abbé nous amena dans cette maison.

» Je m'y suis trouvée moi quatrième avec Gertrude, Isabelle et ma première compagne. On m'y a fait faire mon rôle que je vais vous dire. Les discours de l'abbé, mon bienfaiteur et celui de Polhimnie, ceux de maman Cunégonde surtout levèrent mes scrupules. On me fit envisager une vie heureuse avec quatre compagnes chéries et je me suis laissée gagner... Voilà mon histoire et voici mon emploi.

» Tous les jours on m'habille d'une certaine façon avec un grand panier; on me fait aller dans

un bel appartement ici à côté. J'y représente pendant une, deux et quelquefois trois heures avec beaucoup de dignité, devant des gens qui me traitent avec de grands égards. C'est l'abbé qui est l'âme de tout cela. On m'a déjà mariée deux fois sans que je sache pourquoi, ni avec qui. Les noms sont singuliers. On a employé la ruse, pour que je ne couchasse pas avec mes maris, dont l'abbé m'a dit que le premier était mort. Le second est actuellement malade; sans doute parce qu'on m'en veut donner un troisième. L'abbé seul avec maman peut expliquer tout cela. Je préside aussi à une table de jeu. On m'a mise au fait. Ma vie est très-agréable... »

Mais il est tard! Voilà bien du temps que je suspens le tête à tête de deux tendres amants! Je vais m'habiller et passer une partie de la nuit au jeu.

Elle nous quitta. Nous demandâmes à Gertrude si elle était au fait de quelque chose? — Non (répondit-elle); tout est secret pour nous. Ce que je sais néanmoins, c'est que Rosière, ainsi nommée par maman Cunégonde pour indiquer qu'elle a toujours sa rose, fait son rôle comme nous le nôtre. Mais Polhimnie est plus instruite de ce qui la regarde, et demain, vous saurez d'elle

18.

une infinité de choses intéressantes et curieuses.

Nous embrassâmes l'adorable Gertrude et nous retournâmes à la maison paternelle.

L'éditeur. Ha! que de choses arrivaient dans Paris, dont je ne me doutais pas, moi, qui en savais tant!... Mais M. Aquilin des Escopettes est bien plus répandu que moi!... Le temps est arrivé où les mœurs seront pures et moins mystérieuses!



TRENTE-DEUXIÈME FILLE

—

POLHIMNIE

C'était avec cette ravissante personne que nous devions avoir tous les éclaircissements, ou du moins le dénoûment de toutes les aventures des quatre jeunes filles, pour lesquelles le récit de Rosière a dû inspirer de la curiosité. Nous avions déjà, dans la journée retiré notre cousine de chez la dame Cunégonde; et, par un effet du tendre attachement, autrefois ressenti pour la femme céleste à laquelle la jeune fille ressemblait; par une suite d'un premier amour, inspiré par une parente, dont le sang si pur et si beau coulait dans les veines de Gertrude, nous la devions épouser. Nous ne trouvâmes à la maison qu'Isabelle et Rosière.

Dès que cette dernière, nous aperçut, elle vint à

nous avec vivacité. — Je ne sais (nous dit-elle), mais il y a bien du trouble ! La Liébaut de la rue d'Anjou-Dauphine, est sortie de l'hôpital par un effet de la révolution. Elle vient de paraître. Elle réclame Polhimnie comme sa fille. Mais notre jeune compagne sent un éloignement pour elle, qui la persuade que cette femme est une imposteur. Nous écoutâmes ce discours avec intérêt et comme l'histoire de Rosière nous avait déjà fait naître des soupçons vagues nous résolûmes de tout examiner.

La Liébaut venait de sortir. Rosière nous conseilla de causer avec Polhimnie, en l'attendant. Elle appela cette jolie personne qui s'était cachée de la Liébaut, elle emmena Isabelle et nous laissa seuls.

— Monsieur (nous dit Polhimnie), vous savez une partie de mon histoire par ma compagne chérie. Voici les choses qu'elle vous a tues.

» Je ne sais de qui je suis fille. Tout dit que c'est de la Liébaut excepté mon cœur. Je me crois plutôt fille naturelle de la femme de chambre de la princesse de S***, la même qui haïssait tant Rosière. Vous savez que j'étais élevée à la campagne, sous le nom de fille de mon nourricier et de ma nourrice : mais quoique ces gens m'appelassent

leur fille, je m'apercevais qu'ils riaient toujours un peu en me donnant ce nom. Enfin, une nuit je les entendis qui se disaient. — On a biau faire! alle est toujou's d'moiselle ! Ç'que c'est pourtant! la ville donne ç't air-là, pisqu'a' n'est qu' la fille d'eune femme de chambe! J'entendis cela en sommeillant. Souvent aussi, dans nos jeux, mes prétendus frères et sœurs m'appelaient, *petite bâtarde, demoisillon, qui sera un jour toupie!* et ils me tenaient encore d'autres propos. Je ne fus donc pas absolument surprise quand on vint me chercher.

« Quand je fus arrivée à la ville, et enfermée, rue d'Anjou, la Liébaut me dit, qu'elle seule connaissait ma mère : mais elle ne me dit pas que je fusse sa fille. Lorsqu'au bout de plus de quinze jours, on introduisit auprès de moi le même abbé, auquel on avait vendu Rosière (car j'avais entendu le marché), je lui dis ce que je savais, et que je ne doutais pas qu'il n'eût acheté le droit de me faire ce qu'il voudrait. Je me mis à sa merci, en ajoutant, que je lui aurais bien de l'obligation, s'il voulait me tirer de chez cette vilaine femme qui me tenait emprisonnée dans une petite chambre obscure au premier, donnant sur une cour puante. L'abbé fut trouché de ma naïveté. Il me répondit ces propres

paroles. — Ma fille, je suis très-porté pour les femmes, que j'aime passionnément : mais je sais m'attacher à elles par d'autres motifs que ceux de l'amour et du plaisir. Vous m'inspirez de la pitié, votre petite compagne et vous, et c'est par la pitié que je vais vous aimer. Je ne suis pas assez puissant pour vous faire un sort; mais je puis améliorer le vôtre, en vous donnant à une femme de génie, dans son état; qui, vu la beauté dont vous êtes douée, fera de vous un usage, qui vous préservera des suites de la débauche, en vous laissant ouverte une porte pour retourner à l'honnêteté parfaite. Tenez vous prête à tout événement, et quelque chose que vous entendiez, votre compagne et vous, ne parlez, ni ne criez! Je lui promis de me conformer à ses ordres.

« Le lendemain, il fit enlever madame Liébaut, et il nous emmena. Rosière indiquait l'endroit où elle voulait qu'il la conduisit ; mais le péril commun nous avait déjà tellement liées, qu'elle ne put résister à la prière que je lui fis de ne pas me laisser. Elle est donc restée avec moi, cette tendre amie, et elle s'expose à tout pour ne pas me quitter, elle qui pourrait aller chez ses parents, qu'elle connaît. C'est une obligation que je lui aurai toujours, et que mon cœur sentira vivement, tant qu'il battra dans ma poitrine.

» Vous savez quels sont les emplois de mes compagnes. Une éternelle reconnaissance que nous devrons à maman Cunégonde, c'est de nous conserver notre vertu, à toutes quatre, en nous faisant gagner beaucoup d'argent. Car maman compte avec nous tous les mois, et elle nous rend raison de tout. Gertrude, votre amie, a déjà 3,600 liv. de rentes; Isabelle, plus de mille écus; moi, 2,500, et Rosière 6 mille francs. Maman nous dit : — Je vous laisserai vos maîtresses, et vierges à vingt-et-un ans : amassez du bien pour vivre filles honnêtes, ou vous marier... Jugez comme nous la devons aimer!... Aussi, Rosière me dit quelquefois: — Je suis venue ici pour toi seule; mais j'y reste pour toi, et pour maman Cunégonde. Je ne suis pas riche, puisque je ne suis que la fille du suisse du prince de S***, et j'aurai le plaisir, sans avoir perdu mon honneur, de retourner auprès de mes père et mère à vingt-et-un ans, avec de quoi vivre; mais c'est à toi que je le devrai : Je ne serais pas restée deux heures ici, sans toi. Voilà pour notre situation d'intérêt à toutes, et nos dispositions, relatives à mes compagnes et à moi. Reste mon emploi.

» Il est singulier, et ne ressemble, ni à celui de votre Gertrude, ni à celui d'Isabelle, ni à celui de

Rosière. Aussi, je suis la moins fatiguée, la moins employée... Tenez, voyez-vous ce trou rond, que bouche un médaillon ?... Hé bien, je monte sur le premier de ces gradins, et je ne montre qu'une partie de mon corps à la fois : le visage, par exemple. On sonne, et je commence mon exercice. Je reste le visage à ce trou, comme l'acteur dans le *Tableau-parlant* : On sonne ; je monte sur le second gradin, et l'on voit mon cou : On sonne ; je monte sur le troisième, et l'on voit ma gorge : Je monte sur le quatrième, et je me retourne : puis sur le cinquième encore retournée : Sur le sixième, en reprenant ma première situation : On sonne ; je reste sur le même gradin, mais je me retourne. On sonne, et je monte sur le septième, où je me retourne à un seul coup de sonnette : enfin, je montre mes pieds... Je recommence habillée ce que j'ai fait nue, et la scène est finie.

» Voilà tout ce que je fais ici. Quelquefois la séance est fort longue ! et avec un seul coup de sonnette, on me fait retourner dans tous sens, sur le même gradin : car pour monter à un autre, on sonne trois coups distincts. Je ne vois jamais personne que maman, encore pas toujours. »

Nous fûmes très-surpris de ce que Polhimnie venait de nous raconter !

Nous lui demandâmes la permission de prendre des informations,sur ce qu'était devenue la méchante femme de chambre, qu'elle croyait sa mère. Elle mes arriver la Liébaut, avec l'abbé. Ils se querellaient vivement ! La Liébaut traitait l'abbé de mangon, d'escroc, de chevalier d'industrie ! L'abbé lui répondit, devant nous : — Madame Liébaut, y consentit, et nous allions sortir, lorsque nous de tout ce que vous dites de moi peut-être faux, et peut-être vrai. Mais nous savons de vous des vérités certaines, qui ne tendent à rien moins qu'à vous faire passer le reste de vos jours entre quatre murailles, au pain et à l'eau, ou à vous faire expirer à la Place d'armes. — Je te défie de me rien citer, gueux ! — Gueuse ! n'ayez pas le verbe si haut ! car je vous confondrais !

Aux cris que poussaient les co-disputants, tout le monde accourut; c'est-à-dire Madame Cunégonde, Isabelle et Rosière.

— Madame (dit l'abbé à la fille de l'actrice allemande et en partie du prince de***), cette créature, cette furie, cette malheureuse est la femme de chambre de la princesse de***. Elle avait pour amant un C—in vigoureux qui lui fit un enfant. Elle accoucha trois jours avant sa maîtresse, très-secrètement; et comme elle était forte, elle avait

relevé le jour que la princesse mit sa fille au monde. Elle la changea par un tour de passe-passe si subtil, que la petite princesse ne parut pas avoir quitté sa mère. Voici la vraie princesse : c'est Polhimnie, qu'elle mit secrètement à la campagne, comme vous le savez toutes ; et la prétendue princesse laide comme cette femme, et comme le gros C—in son père, a été substituée au véritable sang des *S**** et des *W****. Voilà un de ses crimes. Mais ne croyez pas que la tendresse maternelle l'y ait déterminée! Non! non! C'est la méchanceté de son cœur.

Un an auparavant, la princesse de*** avait mis au monde une fille. La portière était également accouchée d'une fille. Celle-ci mourut et la cruelle Liébaut qui s'appelait alors *Brunichilde*, eut l'art de donner la morte à la princesse et la vivante à la portière. Voilà les deux charmantes personnes; Rosière et Polhimnie sont les deux sœurs, et deux princesses, que nous allons rendre aujourd'hui à leurs parents. Mais vous sentez tous (car je parle aussi à vous, Monsieur), combien il est important de garder le secret !

La Liébaut était furieuse et confuse. Elle ne chercha plus qu'à s'échapper et elle y réussit. Comme on craignit quelque nouvelle trame de sa part, on se hâta de ramener les deux princesses

chez leurs parents. Nous les accompagnâmes à la prière de l'abbé lui-même.

Nous trouvâmes le prince et la princesse dans la douleur. La fausse Frédérique-Éléonore venait de leur donner un violent chagrin, par la dureté de son caractère, et la bassesse de son inclination pour un jockey. Loin de nous l'idée de prêter de l'élévation aux sentiments, à raison de la naissance! mais la fausse Frédérique-Éléonore, étant née d'une méchante femme, et d'un C—in dans le genre du *père Domfront*, un des héros du *compère Mathieu,* elle avait et les vices de sa conception, effet du libertinage, et ceux du caractère de ses parents. Toutes ses passions étaient exaltées : et comme elle était laide, la mauvaise humeur qu'elle en ressentait, la rendait méchante... Nous voilà suffisamment justifiés du préjugé frivole de la naissance. La prétendue Frédérique-Éléonore était grosse du jockey. Qu'on imagine la douleur que devaient ressentir un prince et une princesse d'origine allemande qui n'avaient que cette héritière!... Ils pleuraient. L'abbé se fait annoncer pour une affaire indispensable autant qu'importante. Il est introduit. Il s'explique. Nous sommes cités pour témoins. On nous fait entrer. Rosière et Polhimnie, émues mais couvertes du voile de la

pudeur, et intimidées par la noblesse du maintien de la princesse, se tiennent à la porte le corps en arrêt. Le prince s'avance, les regarde, reconnaît Rosière, compare ses traits à ceux de son épouse, et s'écrie. — On vient de me dire ce que mon cœur m'avait annoncé! Il prend ses deux filles par la main. — Madame (dit-il à son épouse), la nature parle le même langage que l'abbé. Oui, ce sont vos filles, puisqu'elles ont vos traits et les miens. La princesse poussa un cri de joie, et embrassa les deux jeunes personnes avec transport. Elle ne pouvait se lasser de les considérer, de les reconnaître, de les caresser. L'abbé donna ses preuves, et en promit la confirmation. Ainsi se termina la journée à près de minuit.

Les jours suivants, l'abbé a tout prouvé. La Liébaut a été punie. La fausse Frédérique-Eléonore, rendue à son nom de Marie-Geneviève, fille de la Liébaut, a été envoyée aux Antilles dans une habitation, après avoir épousé le jockey. Les deux princesses seront un jour reconnues publiquement; mais on a des raisons pour ne pas le faire aujourd'hui. Leurs heureux parents goûtent le bonheur de se voir deux filles, aussi belles d'âme que de corps. Elles chérissent leurs anciennes campagnes, et notre cousine naturelle, devenue notre épouse, est de

leur intime Société. Isabelle va être établie par elles, de la manière la plus avantageuse, et Cunégonde, reconnue pour fille naturelle par le prince de N**, avec une pension, ne sera plus vue au Palais-Royal. Elle a pris un train de vie honnête.

C'est par cette double aventure, que nous terminons l'histoire des filles du Palais-Royal. Puisse-t-elle avoir quelque utilité!..... Puissions-nous faire sourire les hommes au cœur ulcéré, ou les frapper d'étonnement! Puissions-nous, en peignant les désordres qui existent, engager les augustes législateurs nationaux, à exécuter un plan de reforme, auquel Joseph II a été obligé d'avoir recours, lorsqu'ayant chassé les filles publiques de Vienne, il a été forcé de les y laisser revenir!



EPILOGUE DE L'ÉDITEUR

C'est ainsi que. *Pétrone* nouveau, nous avons tâché de peindre les mœurs, que des abus de tout genre avaient introduites avant la Révolution. A notre manière, nous montrons combien elle était nécessaire, au moral, comme au politique.

Ce n'est pas tout, honnêtes concitoyens, qui nous lisez! dans les *deux parties* suivantes, vous allez voir des choses d'un autre genre, moins criminelles au fond, que l'horrible et dégradant prostitution; mais aussi désastreuses, aussi funestes. Les êtres qui vont passer en revue, sont presque tous les fruits du crime. De sorte qu'en vous rapportant des faits particuliers, nous continuerons à vous peindre les mœurs générales. Mais quelle a été la cause du *Sunamisme*, qui s'est introduit? Nous

l'ignorons ; tout ce que nous pouvons en dire, c'est que l'auteur d'un Ouvrage intitulé, *Hermippus redivivus,* ou *le triomphe du sage, sur la vieillesse et le tombeau; contenant une méthode pour prolonger la vie et la vigueur de l'homme ; traduction de l'anglais,* etc., a prétendu en établir l'utilité.

Nous observons ici, que cette invention, qui a déjà coûté la vie, peut-être en vain, à bien des jeunes filles, nous vient des Anglais, qui, plus que nous, ont des idées extraordinaires et bizarres... Honnêtes concitoyens ! nous aurions pu citer quelques-uns de ces exemples funestes ; mais nous avons préféré de ne vous parler que des élèves d'une femme, longtemps guidée par un célèbre médecin, qui n'est plus.

L'auteur anglais faisait agir par les effluences de jeune filles saines enfermées, effluences reçues par un trou supérieur. C'est une folie. Lisez ce qu'en dit un journaliste.

L'auteur entreprend de prouver physiquement le principe qui lui a servi de guide. Si la simple odeur des végétaux a de grands effets, n'en doit-on pas attendre de plus puissants encore de celle des corps animés? Nous savons, par expérience, que ceux de la respiration humaine, sont extraordinaires : on croit même assez généralement que,

dans le cas des maladies épidémiques, l'infection en est propagée par les haleines corrompues. » Or
» si la respiration humaine est si fétide. si nuisible
» et si puissante, pourquoi ne concevrions-nous
» pas qu'elle peut être de quelque efficacité, dans
» les personnes dont la santé est aussi franche que
» vigoureuse ? Presque personne n'ignore combien
» la respiration de la vache est rafraîchissant et
» salutaire.....; et comme la fragrance des jeunes
» personnes élevées dans un régime convenable,
» n'est guère d'une moindre pureté, ne peut-on
» pas raisonnablement présumer qu'elle partage
» les mêmes vertus ? »

L'auteur entre, à ce sujet, dans des détails très-piquants, et finit par supposer, que vraisemblablement *Hermippus* était ou régent, ou directeur d'un collége de jeunes vierges : Il conçoit ce collége comme uniquement fondé en faveur de leur éducation, et par là même susceptible d'avoir été composé d'une constante succession de jeunes filles, depuis l'âge de cinq ou six ans, jusqu'à celui de treize ou quatorze. Ces jeunes personnes se levaient, en toute saison, d'assez bonne heure. Dans le printemps et l'été, elles se promenaient toujours dans la compagnie de leur directeur, qui peut-être était obligé de les entretenir, pendant la promenade,

d'historiettes et de contes gais ou moraux à leur portée. Dans l'hiver, après les exercices pieux du matin, les aimables pupiles s'amusaient, dans un appartement entretenu au degré de chaleur convenable. Ensuite *Hermipus* et ses élèves se retiraient chacun de son côté, pour se baigner, s'habiller, se mettre en état de plaire, et à elles-mêmes, et à leur vieil ami. Vers midi, *Hermipus* rejoignait son petit troupeau; une courte et légère conversation précédait un bon dîner, bien gai! Une musique vocale et instrumentale succédait à ce repas. De là, une promenade champêtre si le temps le permettait; sinon, quelques exercices poussés au point d'animer et de colorer la physionomie, mais jamais jusqu'à la sueur et la fatigue. La soirée n'était pas moins joyeusement employée, et ensuite les jeunes écolières se retiraient dans un dortoir, où chacune d'elles avait sa petite cellule.

Ajoutez à ce genre de vie qu'*Hermippus* était exempt de passions et ne se mêlait pas de politique.

Voilà un exemple bien difficile à suivre! Mais quand on ne le regarderait que comme un hypothèse chimérique, il n'en serait pas moins vrai qu'une foule des vieillards qui ont vécu le plus longtemps, se plaisaient dans la compagnie des

jeunes personnes ou s'y trouvaient par leur état. L'auteur en cite un très-grand nombre et entre autres, *M. Converly*, fameux maître d'une école de jeunes demoiselles, dans *Queen-Square* à Londres.

Il conserva sa santé, sa vigueur, l'amabilité de son caractère, jusqu'au delà de sa centième année, et disait en riant, lorsqu'il entendait des personnes de quarante ans, moins jeunes que lui, tousser, cracher et se plaindre. *Il est bien dur d'avoir à vivre avec de vieilles gens!* Ce vieillard après avoir quitté son école, n'y survécut pas longtemps, et l'on prétend que lui-même pensait non-seulement vivre, mais encore jouir de la vie s'il l'eût gardée quelques années de plus.

Parmi les objections qu'on peut faire à l'auteur, et qu'il rapporte lui-même, sans les affaiblir, il en est une qui viendra sans doute à l'esprit de tous ses lecteurs ; c'est celle qui est tirée du sage par excellence, qui, selon les annales sacrées, n'atteignit pas même le terme vulgaire des hommes d'aujourd'hui, quoique ses femmes et ses concubines fussent nombreuses, jeunes belles et bien gardées. La réponse de l'auteur est sensée, et conforme en tout à ses principes. Nous renvoyons à l'ouvrage même, ceux qui seraient tentés de la

connaître (1), ainsi que pour une multitude de traits qui pourront les amuser.

Nous terminerons cet extrait par quelques vers prophétiques du traducteur. placés à la tête de l'ouvrage :

Quand ce livre paraîtra,
Dont le titre surprendra,
Le pédant le sifflera,
L'ignorant le frondera,
Le bigot le damnera,
Peut-être on le défendra.
Mais le savant le lira.
D'autant qu'il l'amusera
Et peut-être l'instruira.

. . . .

. . . .

Ajoutons qu'il se pourra,
Dès que le sexe apprendra
Que c'est de lui que naîtra
Ce qui nous rajeûnira,
Et dont il s'applaudira.
Qu'*Hermippus* réussira.
Que le frondeur se taira ;
Qu'alors on le prônera.

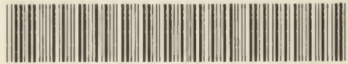
(1) Salomon jouissait.

Qu'il se réimprimera.
Que le libraire en rira,
D'autant qu'il y gagnera
Beaucoup plus qu'il n'espéra,
Et que le jeu lui plaira.

L'idée du médecin de Madame Janus lui a été suggérée par l'usage de nos vieilles grand'mères, qui affaissaient et détérioraient leurs petites filles, en les faisant coucher avec elles. Ce qui fit imaginer autrefois le conte du *Petit Chaperon-Rouge*, pour en écarter par cette allégorie puérile... Nous vous laissons lecteur, avec notre *deuxième partie*.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Imp. A. Van Buggenhoudt, Place du Marché du Parc, 14.


TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 002 860 852

